

SVEUČILIŠTE U ZAGREBU
FILOZOFSKI FAKULTET
ODSJEK ZA ROMANISTIKU

Mateja Žugec

PUSTINJA

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO

Prijevod odabranog ulomka i traduktološka analiza

DIPLOMSKI RAD

Mentor : Marija Paprašarovski

Zagreb, ožujak 2014

UNIVERSITÉ DE ZAGREB
FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES
DÉPARTEMENT D'ÉTUDES ROMANES

Mateja Žugec

DÉSERT

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO

Traduction d'un extrait choisi et analyse traductologique

Mémoire de master 2

Master en langue et lettres françaises, mention traduction

Sous la direction de Marija Paprašarovski

Zagreb, mars 2014

Sažetak

Diplomski se rad sastoji od tri veće cjeline. Okosnica je rada prijevod ulomka romana *Pustinja* J.-M.G. Le Clézioa, a potom slijedi jezična i traduktološka analiza prevedenog predloška. Na planu jezične analize proučavane su morfološke i leksičke specifičnosti prijevoda. Morfološke posebnosti obuhvaćaju prijevod francuskih članova na hrvatski jezik, dok se leksička analiza temelji na analizi toponima i vlastitih imena te načinu njihove prilagodbe u sustavu hrvatskog jezika procesima transliteracije i transkripcije.

Traduktološka analiza temelji se na traduktološkim postupcima J. P. Vinayja i J. Darbelneta predloženima u komparativnoj analizi engleskog i francuskog jezika (*La stylistique comparée du français et de l'anglais*). Objašnjene su i neke druge značajke prijevoda, kao što je na primjer red riječi u rečenici ili isticanje pojedinih dijelova rečenice.

Remerciements

En préambule à ce mémoire, je souhaite adresser mes remerciements aux personnes qui m'ont apporté leur aide et qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire.

En premier lieu, je tiens à remercier Mme Marija Paprašarovski, ma directrice de mémoire, pour ses bons conseils, son aide et le temps qu'elle a bien voulu me consacrer tout au long de la réalisation de ce mémoire.

J'exprime ma gratitude à mes camarades et amies qui m'ont encouragée durant toutes les années de mes études. Un grand merci à Nikolina Oršulić pour son rire et pour être soi-même. Merci à Kristina Marijanović pour ses conseils et son soutien.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude et mes sincères remerciements à mon copain Tomislav Hrebak – tu sais...

Enfin, j'adresse mes profonds remerciements à mes parents – Rudolf et Đurđica Žugec et mes sœurs Irena et Mihaela pour leur soutien généreux, leur patience et confiance tout au long de ces années.

Table des matières

INTRODUCTION	7
MÉTHODOLOGIE	8
<i>Désert – l’histoire de la vie et de la mort</i>	10
1. TRADUCTION	12
2. ANALYSE LINGUISTIQUE	33
2.1. Analyse morphologique – l’article	33
2.1.1. Zéro article	33
2.1.2. Le déterminant indéfini <i>jedan/neki</i>	34
2.1.3. Le déterminant démonstratif	35
2.1.4. L’opposition accusatif/génitif	38
2.2. Analyse lexicale	39
2.2.1. Les toponymes et noms propres	39
2.2.2. La déclinaison des toponymes et noms propres	42
2.2.3. Problèmes de transcription – conclusion	44
2.2.4. Cas particulier – <i>le Hartani</i> et <i>la Cité</i>	45
2.2.5. L’emprunt	46
3. ANALYSE TRADUCTOLOGIQUE	47
3.1. Les procédés de traduction	47
3.1.1. L’emprunt	48
3.1.2. Le calque	51
3.1.3. La traduction littérale	53
3.1.4. La transposition	56
3.1.4.1. La concentration et la dilution	59
3.1.5. La modulation	61
3.1.5.1. L’étoffement et le dépouillement	63
3.1.5.2. L’explicitation et l’implication	65
3.1.6. L’équivalence	69
3.1.7. L’adaptation	72
3.2. Autres transformations par rapport au texte source	74
3.2.1. Changement de l’ordre des mots	74
3.2.2. Répartition des phrases	76
3.2.3. La mise en relief	79

CONCLUSION.....	81
BIBLIOGRAPHIE.....	82
ANNEXE 1: Texte source.....	84

INTRODUCTION

Le présent mémoire de master porte sur la traduction d'un extrait du roman *Désert* de Jean-Marie Gustave le Clézio. La traduction est accompagnée d'une analyse linguistique et traductologique dans laquelle nous nous proposons de révéler les difficultés rencontrées lors de la traduction.

La première partie du mémoire contient notre traduction du texte source tandis que la seconde consiste en une analyse linguistique du texte traduit ayant pour objectif d'explorer les problèmes morphologiques et lexicaux. La sous-partie morphologique traite des différences morphologiques entre langue source et langue cible, notamment la traduction de l'article français dans la langue croate (l'article zéro, le déterminant indéfini *jedan/neki*, le déterminant démonstratif et l'opposition accusatif/génitif). Pour ce qui est de l'analyse lexicale, nous soulignons la problématique concernant la traduction des toponymes: l'incohérence dans leur translittération et transcription ainsi que leur déclinaison dans la langue croate.

La dernière partie de notre mémoire porte sur l'analyse traductologique du texte traduit qui s'appuie sur les stratégies et les méthodes traductologiques principales élaborées par J.P. Vinay et J. Darbelnet dans *La stylistique comparée du français et de l'anglais* (1972). Nous portons également notre attention aux cas problématiques concernant la mise en relief à l'aide de la tournure *c'est...qui*, *c'est...que*, y compris d'autres transformations par rapport à la syntaxe du texte source (le changement de l'ordre des mots, la répartition des phrases).

MÉTHODOLOGIE

D'après D. Gouadec (2002: 15), « les variétés de traductions peuvent se définir de plusieurs manières; par exemple on peut définir les catégories en fonction du type et du sujet des matériaux traités » (Gouadec 2002: 15). Il faut que la traduction littéraire concerne les œuvres littéraires (romans, nouvelles, récits, contes, etc.) et, d'après U. Eco (2006: 165), elle peut être « orientée vers le texte source ou vers le texte cible ». Lors de notre traduction nous avons essayé de maintenir le rythme et le style du texte source en respectant les règles de la langue croate pour ne pas induire des différences de logique. Nous nous sommes appuyés sur la stylistique comparée et les principes introduits par J. P. Vinay et J. Darbelnet ainsi que sur leur point de vue de la traduction. Selon ces auteurs (Vinay, Darbelnet 1972: 37) la tâche principale du traducteur est de « traduire des idées et des sentiments et non des mots ». Traduire seulement des mots serait faire une erreur cruciale. Les phrases du Clézio sont très lisibles, mais elles sont aussi très poétiques, liées par un rythme lent qui s'écarte vaguement comme les dunes, comparable aux mouvements des hommes bleus. La répétition est un procédé littéraire omniprésent; de nombreuses phrases commencent par la tournure *C'était comme* laquelle n'est pas toujours traduisible en croate à cause des raisons stylistiques (déchirure du rythme). Le récit est circulaire (nous en discuterons plus loin) – il s'agit de la répétition des gestes quotidiens: *Chaque jour, à la première aube, les hommes libres retournaient vers leur demeure, vers le sud, là où personne d'autre ne savait vivre* (Le Clézio 2002: 439). Bien que libres, ces hommes se trouvent face aux vastes étendues désertiques qui les menacent de la même manière que les soldats chrétiens.

Bien que « la traduction doive remplacer le texte source par un texte identique dans la langue cible » (Ladmiral 2007: 35), et que « le texte traduit doit produire des effets similaires à ceux du texte original au niveau syntaxique, sémantique, stylistique » (Eco 2006: 16), il est parfois impossible de maintenir ou plutôt dire produire les mêmes effets dans la langue cible. Aussi Meschonnic (1999: 16) rajoute-t-il qu'une traduction d'un texte littéraire « doit faire ce que fait le texte littéraire, par sa prosodie, par son rythme, sa signifiante... ». D'après lui (1999: 22), une « bonne traduction doit faire, et non seulement dire, il faut construire un rapport de texte à texte, non de langue à langue ». Nous avons dû quelquefois « négocier – dans toute traduction quelque chose se perd et quelque chose se gagne » (Eco 2006: 81, 89). Nous avons dû faire des changements concernant la syntaxe du texte source (par ex. effacer des virgules) pour ne pas violer les règles de la langue croate. Pour qu'une

traduction soit bonne, elle doit être réversible (Eco 2006: 56), autrement dit, elle doit remplir la formule: texte de la langue source ↔ texte de la langue cible.

Les difficultés rencontrées lors de la traduction sont présentées de façon contrastive dans les tables bipartites contenant le texte original et la traduction proposée. Premièrement, nous présentons des différences linguistiques (morphologiques et lexicales) entre la langue française et la langue croate. D'après D. Gouadec (2002: 59) « le traducteur remplit plusieurs fonctions consécutivement. Il est en effet tour à tour pré-traducteur, documentaliste-rechercheur, terminologue, phraséologue, relecteur, réviseur, rédacteur (...) ». Quant au traducteur documentaliste-rechercheur, nous soulignons les problèmes concernant les toponymes et l'incohérence de leurs appellations dans les atlas consultés, ce qui a exigé des recherches supplémentaires. Par ailleurs, nous mettons l'accent sur les procédés de traduction selon J.P. Vinay et J. Darbelnet (chaque procédé sera suivi des exemples concrets tirés de notre traduction) et d'autres transformations par rapport au texte source. La présente analyse ne couvre pas tous les problèmes auxquels nous nous sommes heurtés, mais elle met en valeur la tâche exigeante du traducteur de réconcilier les différences entre deux langues et deux textes.

Désert – l'histoire de la vie et de la mort

Désert est un roman composé de deux récits intercalés – l'histoire de Nour et des hommes bleus, les guerriers du désert qui voyagent vers le Nord, vers *la terre promise* en fuyant des soldats Chrétiens et celle de Lalla (vue comme un prolongement de l'histoire de Nour), une jeune fille descendante des hommes bleus.

Avec ses parents, ses sœurs et le troupeau d'animaux et de guerriers nomades au milieu du désert (appelés les hommes bleus à cause un voile bleu-indigo qui cache leur visage) Nour marche de la ville sainte de Smara et la vallée de Saguiet el Hamra jusqu'aux villes du Nord. Ils marchent pendant plusieurs jours, plusieurs mois et plusieurs années, rongés par la faim et la soif, conduits par une sorte de guide spirituel, le grand cheikh Ma el Aïnine (l'Eau des Yeux) sur le chemin du salut. En réalité, c'est le chemin de la mort – la plupart de ces gens seront morts pendant le voyage vers le Nord tandis que les autres seront assassinés par l'armée du général Mangin. Un petit nombre de survivants retournera à Saguiet el Hamra et leur voyage, n'ayant pas vraiment fini, commencera de nouveau.

Lalla est descendante des hommes bleus – sa mère est décédée et elle habite avec Aamma, sa tante et sa famille. Ils habitent dans la Cité – une ville de cabanes de planches et de papier goudronné, pleine de pauvreté et de rêves d'une vie meilleure, qui existe de l'autre côté de l'océan, à Marseille. Aamma lui parle de sa mère, de sa naissance et de lui – cet homme bleu, le grand Al Azraq. Lalla aime ses histoires, de même qu'elle aime le désert parce que là elle a rencontré Es Ser, le Secret. Son regard l'appelle et entre en elle, la fait frissonner. Là, elle a rencontré le Hartani, un jeune garçon sans parents, berger muet qui lui montre les secrets du désert, des animaux sauvages et dont elle tombe amoureuse. Naman, le vieux pêcheur lui parle de Marseille, de la ville des lumières et après sa mort, Lalla s'enfuit de ce milieu avec le Hartani – elle laisse la Cité pour éviter le mariage arrangé. Elle couche avec lui et tombe enceinte. Cependant, ils se séparent – le Hartani s'en va au cœur du désert à la recherche de ses origines et Lalla part pour Marseille où elle est restée neuf mois. L'appel du désert, d'Es Ser, devient alors de plus en plus fort et elle retourne chez elle, dans la Cité où elle donne naissance à sa fille.

Bien que ces textes soient visuellement différents (celui de Nour est écrit par un mise en page réduit) et qu'ils puissent être lus séparément, il y a des fils narratifs qui s'enchêventrent. Le roman commence et finit avec l'histoire de Nour et des hommes bleus (la structure du récit est circulaire). Dans l'histoire de Nour l'accent est mis sur la troupe dont il est le représentant (et Ma el Aïnine, figure divine, sauveur) et sur la mort, tandis que dans

l'histoire de Lalla, nulle personne n'est plus importante qu'elle-même, et l'accent est mis sur la vie (excepté la mort de Naman).

Le désert est un *leitmotif* qui apparaît à double sens: pour Nour et les hommes bleus le désert est un vrai *locus horridus* plein de souffrance, d'une lutte éternelle entre vie et mort, un va-et-vient sans fin, une vaste étendue de sable sans eau. Par contre, pour Lalla le désert est un *locus amoenus* – la joie, la protection, le confort, la compréhension, le retour aux origines.

1. TRADUCTION

Saguia el Hamra, zima 1909.-1910.

Pojavili su se, kao u snu, na vrhu dine, napola prekriveni pješčanom prašinom koju su podizala njihova stopala. Polako su sišli u dolinu, slijedeći gotovo nevidljivu stazu. Na čelu karavane bili su muškarci obavijeni vunanim ogrtačima, lica prekrivenih plavim velom. Uz njih hodale su dvije ili tri jednogrbe deve zatim koze i ovce koje su tjerali dječaci. Žene su išle posljednje. Bili su to tromi obrisi otežali zbog teških ogrtača, i njihova se koža na rukama i licu doimala još tamnijom pod velima boje indiga.

Hodali su po pijesku nečujno, sporo, ne gledajući kuda idu. Vjetar je neprestano puhao, taj pustinjski vjetar, danju vruć, noću hladan. Pijesak je sipio oko njih, između papaka deva, šibao lica žena koje su na oči spustile plavo platno. Djeca su trčala, bebe plakale umotane u plavo platno na majčinim leđima. Deve su mumljale, kihale. Nitko nije znao kamo ide.

Sunce je još bilo visoko na praznome nebu, vjetar je raznosio zvukove i mirise. Znoj se lagano cijedio s lica putnika, a njihova tamna koža poprimila je odsjaj boje indiga na obrazima, rukama, duž nogu. Plave tetovaže na licima žena sjajile su poput skarabeja. Crnim očima nalik kapljicama metala jedva su gledali pješčano prostranstvo, tražeći trag staze među valovima dinā.

Nije bilo ničeg drugog na zemlji, ničeg ni nikog. Rodila ih je pustinja, nisu mogli slijediti nijedan drugi put. Nisu govorili ništa. Nisu željeli ništa. Vjetar je prelazio preko njih, kroz njih, kao da nikoga nema na dinama. Hodali su bez zaustavljanja od rane zore, umor i žeđ obavijali su ih poput ljuštore. Suša im je stvrdnula usne i jezik. Izjedala ih je glad. Ne bi bili mogli govoriti. Postali su, nakon toliko vremena, nijemi poput pustinje, obasjani svjetlošću kad sunce prži usred prazna neba i smrznuti noću pod zgusnutim zvijezdama.

Nastavili su polako silaziti padinom prema dnu doline, teturajući kad im se pijesak odronjavao pod nogama. Muškarci su ne gledajući birali mjesto gdje će stati nogama. Bilo je to kao da putuju nevidljivim

stazama koje ih vode prema drugom kraju samoće, prema noći. Samo je jedan od njih nosio pušku, karabinku duge cijevi od pocrnjele bronce. Nosio ju je na prsima stisnuvši je rukama, cijevi uspravljene poput koplja zastave. Njegova su braća hodala pokraj njega, omotana ogrtačima, malo pognuta pod težinom tereta. Ispod ogrtača, plava im je odjeća bila u dronjcima, poderana na trnju, istrošena pijeskom. Iza izmučene gomile, Nour, sin čovjeka s puškom, hodao je ispred svoje majke i sestara. Lice mu je bilo tamno, pocrnjelo od sunca, ali oči su sjale i svjetlost njegova pogleda bila je gotovo neprirodna.

Oni su bili muškarci i žene pijeska, vjetra, svjetla, noći. Pojavili su se, kao u snu, na vrhu dine, kao da ih je rodilo nebo bez oblaka i kao da u udovima nose surovost prostora. Sa sobom su nosili glad, žeđ od koje krvare usnice, okrutnu tišinu gdje sja sunce, hladne noći, svjetlost Mliječne staze, mjeseca; uz sebe su imali ogromnu sjenu na zalasku sunca, valove netaknuta pijeska koje su dodirivali razmaknutim nožnim prstima, nedostižan obzor. Imali su, prije svega, svjetlost svoga pogleda koja im je tako jasno svijetlila u bjeloočnicama.

Stado sivosmeđih koza i ovaca hodalo je ispred djece. I životinje su hodale ne znajući kamo idu, gazeći po prijašnjim tragovima. Pijesak se vrtložio oko njihovih papaka zapetljavajući se u prljavo runo. Jedan je čovjek vodio jednogrbe deve samo glasom, mrmljajući i pljujući poput njih. Hrapav zvuk disanja miješao se s vjetrom, nestajući taj čas u uvalama dinā, prema jugu. Ali vjetar, suša, glad – više nisu bili važni. Ljudi i stado odmicali su sporo, silazeći prema dnu doline bez vode, bez hlada.

Putovali su već tjednima, mjesecima, hodajući od zdenca do zdenca, prelazeći presahnule bujice koje su nestajale u pijesku, prelazeći kamene brežuljke, visoravni. Stado je jelo suhu travu, čkaljeve, lišće mlječike, jednako kao i ljudi. Uvečer, kad je sunce bilo blizu obzora i kad bi se sjena grmlja pretjerano izdužila, ljudi i životinje prestali bi hodati. Muškarci bi rasteretili deve, podigli veliki šator od smeđe vune poduprt jednim jedinim kolcem od cedra. Žene bi zapalile vatru, pripremile kašu od prosa, kiselo mlijeko, maslac i

datulje. Noć se brzo spuštala, beskrajno i hladno nebo otvorilo bi se iznad ugašene zemlje. Tada su se rađale zvijezde, tisuće zvijezda zaustavljenih u prostoru. Čovjek s puškom, onaj koji je vodio karavanu, pozvao je Noura i pokazao mu vrh Maloga medvjeda, usamljenu zvijezdu zvanu Kabri, a potom, na drugom kraju zviježđa, plavu zvijezdu Kochab. Prema istoku pokazivao je Nouru most gdje sja pet zvijezda: Alkaid, Mizar, Alioth, Megrez, Fecda. Sasvim na istoku, jedva iznad obzora boje pepela, upravo se rađao Orion i uz njega Alnilam, malo nagnut u stranu poput broorskoga jarbola. Poznavao je sve zvijezde i katkad im je davao strana imena koja su bila poput početaka priča. Pokazivao je zatim Nouru rutu koju će slijediti danju, kao da su svjetla koja su se upalila na nebu označavala putove koje moraju prijeći ljudi na zemlji. Bilo je toliko zvijezda! Pustinjska noć bila je puna tih vatri koje su nježno drhtale dok je vjetar prolazio i vraćao se poput daha. Bila je to zemlja izvan vremena, daleko od ljudske povijesti, možda zemlja u kojoj se više ništa nije moglo pojaviti ili umrijeti, kao da je već odvojena od drugih zemalja, na vrhu zemaljskoga postojanja. Ljudi su često gledali zvijezde, veliku bijelu stazu koja se prostire iznad zemlje poput pješčanoga mosta. Kratko su razgovarali pušeći smotano lišće hašiša i prepričavali priče o putovanjima, odjecima rata protiv kršćanskih vojnika, osvetama. Potom su osluškivali noć.

Plamenovi gorućih grančica plesali su pod bakrenim čajnikom uz zvuk vode koja ključa. S druge strane žeravnika razgovarale su žene i jedna od njih pjevala je djetesku koje je tonulo u san na njezinim prsima. Divlji su psi štekali, a jeka iz uvala dina odgovarala im je poput drugih divljih pasa. Miris životinja je jačao, miješao se s vlažnošću sivoga pijeska, s oporošću dima žeravnikā.

Žene i djeca zatim su spavali pod šatorom, a muškarci su ležali u ogrtačima oko ugašene vatre. Nestajali su u prostranstvu pijeska i kamenja, nevidljivi, dok je crno nebo i dalje sjalo.

Hodali su tako mjesecima, možda godinama. Slijedili su nebeske putove između valova dina, putove uz rijeku Drāa, iz Tamgrouta, Erg Iguidija, ili sjevernije, put iz Ait Atta, iz Gherisa, Tafilalta, koji

spajaju velika utvrđena naselja ogranaka Atlasa, ili beskonačnu stazu uronjenu do srca pustinje, s druge strane Hanka, prema velikom gradu Timbuktuu. Neki su umrli na putu, drugi su se rodili, neki vjenčali. I životinje su poumirale, razjapljene njuške kako bi oplodile utrobu zemlje ili pogođene kugom, ostavljene da istrunu na tvrdoj zemlji.

Ovdje kao da nije bilo imena, kao da nije bilo riječi. Pustinja je sve ispirala vjetrom, sve brisala. U pogledu ljudi odražavala se sloboda prostora, koža im je nalikovala metalu. Sunčeva svjetlost blistala je posvuda. Pijesak žućkastosmede, žute, sive, bijele boje, laki pijesak klizio je, pokazivao smjer vjetra. Prekrivao je sve tragove, sve kosti. Potiskivao je svjetlost, hvatao vodu, život, daleko od središta koje nitko nije mogao prepoznati. Ljudi su dobro znali da ih pustinja ne želi, stoga su, ne zaustavljajući se, hodali stazama kojima su druga stopala već prošla, kako bi pronašli nešto drugo. A voda, ona je bila u *aiunu*, očima boje neba ili u vlažnim koritima starih muljevitih potoka. No to nije bila voda za uživanje ni za odmor. Bio je to samo trag znoja na površini pustinje, škrt poklon nekoga strogoga Boga, posljednji trzaj života. Teška voda oteta pijesku, mrtva voda pukotina, lužnata voda koja izaziva kolike, koja tjera na povraćanje. Trebali su ići još dalje, malo pognuti, u smjeru koji su pokazale zvijezde.

Ali bila je to jedina, možda posljednja slobodna zemlja, zemlja u kojoj ljudski zakoni više nisu bili važni – zemlja za kamenje i vjetar, kao i za škorpione i skočimiševе, one koji se znaju sakriti i pobjeći kad sunce prži, a noć ledi.

Sada su se pojavili iznad doline Saguie el Hamre, polako su silazili niz padine pijeska. U dnu doline javljali su se tragovi ljudskoga života: njive okružene suhozidima, torovi za deve, barake od lišća patuljaste palme, veliki vuneni šatori nalik prevrnutim brodovima. Muškarci su polako silazili zabijajući pete u pijesak koji se odronjavao. Žene su usporavale korak ostajući daleko iza krda životinja koje je odmah zaludio miris zdenaca. Zatim se mogla vidjeti beskrajna dolina, otvorena pod kamenom visoravni. Nour je tražio visoke tamnozelenе palme koje izbijaju iz tla zbite u nizu oko jezera s čistom vodom, tražio je bijele palače, minarete, sve ono o čemu su mu

govorili još od djetinjstva kad su mu govorili o gradu Smari. Prošlo je mnogo vremena otkad je posljednji put vidio drveće. Pomalo olabavljenih ruku, hodao je prema dnu doline poluzatvorenih očiju zbog jake svjetlosti i pijeska.

Dok su muškarci silazili prema dnu doline, grad koji su bili nazreli u jednom je trenutku nestao i oko njih se prostirala samo suha i gola zemlja. Bilo je vruće, znoj je obilno tekao niz Nourovo lice, lijepio mu plavu odjeću uz križa, uz ramena.

Sada su se pojavljivali i drugi muškarci, i druge žene – kao da ih je rodila dolina. Žene su potpalile žeravnike kako bi pripremile večeru, djeca, muškarci nepomični ispred prašnjavih šatora. Došli su iz svih krajeva pustinje, iza kamene Hamade, planina Cheheibe i Ouarkziza, Siroua, brdā Oum Chakourta, čak iza velikih oaza na jugu, iza podzemnoga jezera Gurare. Prevalili su planine kroz prolaz el Maider prema Tarhamantu, ili niže, tamo gdje rijeka Drāa susreće Tingut, kroz regiju Regbat. Došli su svi narodi s juga, nomadi, trgovci, pastiri, kradljivci, prosjaci. Neki su možda napustili kraljevstvo Biru ili veliku oazu Oualatu. Na licima im se odražavao trag neizdrživa sunca, noćne mrtvačke hladnoće s krajeva pustinje. Neki od njih bili su crne, gotovo crvene boje kože, snažni i visoki, govorili su nepoznatim jezikom: bili su to Tubusi, koji su došli s druge strane pustinje, iz Borkua i Tibestija, oni koji žvaču kola orah, koji su putovali sve do mora.

Dok se skupina ljudi i životinja približavala, crni obrisi ljudi su se umnožavali. Iza slomljenih akacija izranjale su kolibe od grančica i blata nalik termitnjacima. Kućice od crepića, kazamati od dasaka i blata te naročito ti mali suhozidi, koji čak nisu bili viši od visine koljena, crvenu su zemlju dijelili na malena saća. Na poljima veličine pokrivača za sedlo robovi *haratini* pokušavali su održati na životu nekoliko stabljikā boba, paprike, prosa. Kanali za navodnjavanje prostrli su dolinom svoje žedne brazde pokušavajući uhvatiti i najmanju vlagu.

Upravo ondje, pristizali su sada prema velikom gradu Smari. Ljudi, životinje, svi su se kretali naprijed po suhoj zemlji, u dnu te velike rane doline Saguie.

Toliko dana, teških i oštih poput kremenja, toliko sati čekali su da to vide. Bilo je toliko patnje u njihovim izmučenim tijelima, u njihovim raskrvarenim usnama, u njihovom sprženom pogledu. Hitali su prema zdencima ne obazirući se na krikove životinja ni viku drugih ljudi. Kad su došli do zdenaca, do kamenoga zida koji je zadržavao meku zemlju, zaustavili su se. Djeca su otjerala životinje bacajući kamenje dok su muškarci kleknuli na molitvu. Zatim je svatko uronio lice u vodu i dugo pio.

Bilo je to tako, oči vode usred pustinje. No mlaka je voda sadržavala još snagu vjetra, pijeska i velikoga ledenoga noćnoga neba. Dok je pio, Nour je osjetio kako u njega ulazi praznina koja ga je tjerala od zdenca do zdenca. Mutna i bljutava voda mu se gadila, nije mogla ugasiti njegovu žeđ – kao da mu u dubinu tijela unosi tišinu i samoću dinā i velikih kamenih visoravni. Voda je u zdencima bila nepomična, glatka poput metala, izbacujući na površinu ostatke lišća i životinjske vune. Na drugom zdencu žene su se prale i uređivale kosu.

Pokraj njih kože i jednogrbe deve bile su nepomične kao da su ih u blatu oko zdenca držali kolci.

Drugi su ljudi dolazili i odlazili između šatora. Bili su to plavi pustinjski ratnici, maskirani, naoružani bodežima i dugačkim puškama, koji su hodali velikim koracima, ne gledajući nikoga. Sudanski robovi, obučeni u dronjke, nosili su vreće s prosom ili datuljama, mjebove ulja. Sinovi velikoga šatora, obučeni u bijelo i tamnoplavo, pripadnici naroda Šleuh gotovo crne kože, djeca obale, crvene kose i pjegave kože, ljudi bez rase, bez imena, gubavi prosjaci koji se nisu približavali vodi. Svi su oni hodali po kamenitom tlu i crvenoj prašini, išli su prema zidovima svetoga grada Smare. Pobjegli su od pustinje na nekoliko sati, na nekoliko dana. Razvili su teško platno svojih šatora, umotali se u vunene ogrtače, čekali noć. Jeli su sada kašu od prosa prelivenu kiselim mlijekom, kruh, suhe datulje s okusom meda i papra. Muhe i komarci plesali su na noćnom zraku

oko dječjih glava, ose su se spuštale na njihove ruke, na njihova lica prljava od prašine.

Razgovarali su sada vrlo glasno i žene su se smijale u zagušljivoj sjeni šatora i bacale kamenčiće na djecu koja su se igrala. Riječ je izvirala iz usta muškaraca kao u pijanstvu, riječi su pjevale, vikale, grleno odjekivale. Iza šatora, kraj zidova Smare, vjetar je puhao kroz grane akacijā, kroz lišće patuljastih palmi. No oni su šutjeli, ti muškarci i žene lica i tijela poplavjelih od indiga i znoja: ipak nisu napustili pustinju.

Nisu mogli zaboraviti. U dnu njihovih tijela, u utrobi, bila je ta velika tišina koja je neprestano prolazila dinama. To je bila prava tajna. Povremeno, čovjek s puškom prestao bi razgovarati s Nourom i gledao bi naprijed, prema vrhu doline, tamo odakle je dolazio vjetar.

Katkad bi se šatoru približio čovjek iz nekoga drugog plemena i pozdravio držeći ruke otvorenima. Izmijenili bi tek nekoliko riječi, nekoliko imena. No to su bile riječi i imena koja su se zaboravljala istoga trenutka, obični lagani tragovi koje će prekriti pješčana oluja.

Kad se ovdje na zdence spuštala noć, ponovno bi zavlдалo zvjezdano pustinjsko nebo. Nad dolinom Saguie el Hamre noći su bile blaže i novi se mjesec uzdizao na tamnome nebu. Šišmiši su započinjali ples oko šatorā, prelijećući uz površinu vode zdenacā. Svjetlost žeravnika je plamsala, širila miris vrućega ulja i dima. Nekoliko djece trčalo je između šatorā, ispuštajući grlene krikove poput pasa. Životinje su već spavale, jednogrbe deve na sputanim nogama, ovce i koze u torovima ograđenima suhozidima.

Muškarci više nisu stražarili. Vođa je odložio pušku na ulazu u šator i pušio gledajući ravno ispred sebe. Gotovo da i nije slušao sladak zvuk glasova i smijeh žena koje su sjedile pokraj žeravnikā. Možda je sanjao o drugim večerima, drugim putovima, kao da su opekline od sunca na koži i bol od žeđi u grlu tek početak neke druge čežnje.

San je polako prolazio gradom Smarom. Drugdje, na jugu, u velikoj kamenoj Hamadi noću nije bilo sna. Smrzavali su se od hladnoće kad bi vjetar podigao pijesak i ogolio podnožje planina. Bilo

je nemoguće spavati na pustinjским putovima. Živjelo se, umiralo, uvijek ukočeno gledajući očima spaljenima od umora i svjetlosti. Ponekad bi plavi ljudi našli nekog od svojih kako uspravno sjedi u pijesku, nogu ispruženih ispred sebe, nepomična tijela u prnjavoj odjeći koja je lepršala. Na sivom licu pocrnjele oči bile su uprte u pokretan obzor dina jer tako ga je zatekla smrt.

San je poput vode, nitko nije mogao zaista spavati daleko od izvorā. Vjetar je puhao, sličan vjetru stratosfere, brišući svaku toplinu sa zemlje.

Ali ovdje, u crvenoj dolini, putnici su mogli spavati.

Vođa se budio prije ostalih, stajao bi nepomičan ispred šatora. Gledao je maglu koja se polako dizala duž doline prema Hamadi. Noć se povlačila pred maglom. Ruku prekrivenih na prsima, vođa je jedva disao, a vjeđe su mu i dalje bile nepomične. Čekao je tako prvu svjetlost zore, *fijar*, bijelu mrlju koja se rađa na istoku, iznad brežuljaka. Kad bi se svjetlost pojavila, sagnuo bi se prema Nouru, nježno ga budio stavivši ruku na njegovo rame. Udaljili bi se zajedno, šutke hodali pješčanim putem koji je vodio do zdenacā. Psi su lajali u daljini. U sivoj svjetlosti zore taj čovjek i Nour prali su se redom kako nalaže obred, dio po dio, sve ponavljajući tri puta. Voda u zdencu bila je hladna i čista, voda rođena od pijeska i noći. Čovjek i dijete prali su još lice i ruke, zatim su se okretali prema Istoku da bi izmolili prvu molitvu. Nebo bi počelo rasvjetljivati obzor.

U logorima, žeravnici su se rumenjeli na izmaku noći. Žene su odlazile na zdenac po vodu, djevojke trčale po vodi i cičale, zatim se posrćući vraćale držeći veliki vrč sigurno postavljen na mršavu vratu.

Zvukovi ljudskoga života počeli bi dolaziti iz logora i kuća od blata: zvukovi metala, kamenja, vode. Okupljeni ondje, žuti su psi, hodali ukруг štekćući. Deve i životinje tapkale su nogama, podižući crvenu prašinu.

Upravo u tom trenutku svjetlost nad Saguioom el Hamrom bila je lijepa. Dolazila je i s neba i sa zemlje, zlatna i bakrena svjetlost, koja je treperila na čistom nebu, ne žareći, ne umarajući. Razmaknuvši krilo šatora, djevojke su češljale tešku kosu, trijebile uši, slagale

pundū na koju bi pričvrstile plavi veo. Lijepa svjetlost sjala je na njihovom bakrenastom licu i rukama.

Čučeći nepomičan u pijesku, i Nour je gledao dan koji je ispunjavao nebo iznad logora. Jarebice su polako prelijetale prostorom, polijećući u crvenoj dolini. Kamo su išle? Možda će letjeti do vrha Saguie, do uskih dolina crvene zemlje, između brdā Agmara. Zatim, kad će sunce zaći, one će se vratiti u otvorenu dolinu, iznad polja, ondje gdje su kuće ljudi koje nalikuju termitnjacima.

One su možda poznavale Aaiun, grad od blata i dasaka gdje su ponekad krovovi od crvenoga metala, ili su čak možda poznavale i more smaragdne i brončane boje, slobodno more?

Putnici su počeli dolaziti u Saguia el Hamru, karavane ljudi i životinja koje su silazile niz dine podižući oblake crvene prašine. Prolazili su ispred logorā, čak ni ne okrećući glavu, još daleki i sami kao da su u središtu pustinje.

Hodali su polako prema vodi u zdencima kako bi natopili raskrvarena usta. Gore na Hamadi počeo je puhati vjetar. U dolini ga je usporavalo lišće patuljastih palmi, trnovito grmlje, labirinti suhozidā. No daleko od Saguie, svijet je blistao u očima putnika; doline s oštrim stijenama, raspucane planine, kanjoni, naslage pijeska od kojih se odbijalo sunce. Nebo nije imalo granica, boje tako plave da je palilo lice. Još dalje, ljudi su hodali lancima dina, nekim stranim svijetom.

Ali to je bio njihov pravi svijet. Taj pijesak, to kamenje, to nebo, to sunce, ta tišina, ta bol, a ne gradovi od metala i cementa, gdje se čula buka fontanā i ljudskih glasova. Upravo ovdje, u tom režimu pustinje bez sadržaja, sve je bilo moguće, ovdje se hodalo bez sjene na rubu vlastite smrti. Plavi ljudi išli su naprijed nevidljivom stazom, prema Smari, slobodni kao nijedno drugo biće na svijetu. Oko njih, dokle pogled seže, bili su pokretni grebeni dina, valovi prostora koji nisu mogli upoznati. Gola stopala ženā i djece gazila su po pijesku ostavljajući lagani trag koji je vjetar odmah brisao. U daljini, između neba i zemlje lebdjela su priviđenja – bijeli gradovi, sajmovi, karavane deva i magaraca natovarenih hranom, zaokupljeni snovi. I sami su

ljudi nalikovali priviđenjima, koja su na pustinjskoj zemlji rodile glad, žeđ i umor.

Putovi su bili kružni, uvijek su vodili prema mjestu polaska, ucrtavajući sve uže krugove oko Saguie el Hamre. Ali to je bio put bez kraja jer je bio duži od ljudskoga života.

Ljudi su dolazili s istoka, iza planina Adame Rieha, iza Yettija, Tabelbale. Drugi su dolazili s juga, iz oaze el Haricha, sa zdenacā Abd el Maleka. Hodali su prema zapadu, prema sjeveru, do morskih obala, ili preko velikih rudnika soli u Teghazi. Opremljeni hranom i oružjem, vratili su se do svete zemlje, velike doline Saguie el Hamre, ne znajući kamo će opet krenuti. Putovali su prateći zvjezdane putanje, bježeći od pješćanih oluja kad nebo postaje crveno i kad se dine počinju premještati.

Muškarci i žene tako su živjeli hodajući, ne nalazeći odmor. Umrli bi jednoga dana, iznenađeni svjetlošću sunca, pogođeni neprijateljskim metkom ili pokošeni groznicom. Žene su, naprosto čučajući u sjeni šatora, rađale djecu uz pomoć dviju žena, trbuha stegnuta platnenim pojasom. Od prvog trenutka života ti su ljudi pripadali beskrajnom prostranstvu, pijesku, čkaljevima, zmijama, štakorima, nadasve vjetru jer oni su bili njihova prava obitelj. Djevojčice bakrenaste kose su rasle, učile beskrajne znakove života. Nisu imale drugo zrcalo, osim zapanjujuće širine sadrenih nizina ispod jednobojnog neba. Dječaci su učili hodati, govoriti, loviti i boriti se, jednostavno kako bi naučili umrijeti na pijesku.

Ispred šatora, pokraj muškaracā, vođa je dugo stajao nepomičan gledajući kako se karavane kreću prema dinamama, prema zdencima. Sunce je obasjavalo njegovo tamno lice, orlovski nos, njegovu dugu zavezanu kosu bakrene boje. Nour mu je govorio, ali on ga nije slušao. Zatim, kad se logor umirio, dao je Nouru znak i zajedno su otišli duž staze koja se penjala prema sjeveru, prema središtu Saguie el Hamre. Katkad su se mimoišli s nekim tko je hodao prema Smari i s njim su razmijenili nekoliko riječi:

- Tko si ti?
- Bou Sba. A ti?
- Yuemaia.
- Odakle si?
- Iz Aain Raga.
- Ja sam s juga, iz Iguetija.

Zatim bi se rastali bez pozdrava. Nešto dalje, gotovo nevidljiva staza vodila je kroz šljunčani put, kroz šumice suhe akacije. Bilo je teško hodati zbog oštra kamenja koje je stršalo iz crvene zemlje i Nour je teško slijedio oca. Sunce je jače sjalo, pustinjski je vjetar dizao prašinu pod njihovim nogama. Na tom mjestu dolina više nije bila otvorena: bila je to neka vrsta sive i crvene pukotine, koja je mjestimice blistala poput metala. Šljunak je prekrivao suho korito kanala, bijelo, crveno kamenje, crni kremen koji se iskrio na suncu.

Pognut, vođa je hodao nasuprot suncu, glave prekrivene vunanim ogrtačem. Trnje na grmlju kidalo je Nourovu odjeću, brazdalo mu noge i bosa stopala, ali on nije obraćao pozornost. Pogled mu je bio uprt naprijed, u obris njegova oca koji se žurio. Odjednom su se zaustavili: između kamenih brežuljaka pojavila se bijela grobnica, sjajeći se pod nebeskom svjetlošću. Čovjek je stao nepomičan, blago pognut kao da pozdravlja grobnicu. Zatim su nastavili hodati po šljunku koji se odronjavao.

Polako, ne spuštajući pogled, vođa se uspinjao prema grobnici. Dok su se približavali, činilo se kao da zaobljen krov izlazi iz crvenoga kamenja i raste prema nebu. Vrlo lijepa i čista svjetlost obasjavala je grobnicu, punila je pregrijanim zrakom. Na tom mjestu nije bilo sjene, samo oštro kamenje brežuljka, a ispod njega osušeno korito kanala.

Stigli su do grobnice. Bila su to samo četiri zida od blata obojana vapnom, postavljena na podnožje od crvenoga kamenja. Postojao je samo jedan ulaz nalik ulazu u komoru, zatvoren velikim crvenim kamenom. Bijeli svod iznad zidova imao je oblik ljuske jajeta, a završavao je špicom kao u koplja. Nour je gledao samo ulaz u grobnicu, i otvor je u njegovim očima rastao, postajao je ulazom u

neki ogroman spomenik sa zidovima nalik liticama od krede i svodom velikim poput planine. Ovdje se zaustavljao pustinjski vjetar i vrućina, samoća dana; ovdje su završavale lagane staze, čak one kojima hodaju lutalice, luđaci, poraženi. Bilo je to središte pustinje, možda mjesto na kojem je sve jednom počelo, kad su ljudi došli prvi put. Grobnica je blistala na padini crvena brijega. Sunčeva se svjetlost odbijala od ugažene zemlje, pržila je bijeli svod, spuštala s vremena na vrijeme potočiće crvene prašine niz pukotine zidova. Nour i njegov otac bili su sami pokraj grobnice. Potpuna tišina vladala je dolinom Saguie el Hamre.

Kad je maknuo veliki kamen, vođa je kroz okrugli ulaz vidio moćnu i hladnu sjenu, i učinilo mu se kao da na licu osjeća neki dah.

Oko grobnice bila je crvena zemlja koju su posjetitelji utabali nogama. Ondje su se vođa i Nour najprije smjestili da se pomole. Ovdje, navrh brda, blizu grobnice svetoga čovjeka, uz dolinu Saguie el Hamre koja je dokle pogled seže prostirala svoje suho korito i beskrajan obzor na kojem su se pojavljivala druga brda, druge stijene nasuprot plavom nebu, tišina je bila još strašnija – kao da se cijeli svijet prestao kretati i govoriti, kao da se pretvorio u kamen.

S vremena na vrijeme, Nour je ipak mogao čuti pucketanje zidova od blata, zujanje nekoga kukca, cviljenje vjetra.

– Došao sam – govorio je čovjek klečeći na utabanoj zemlji – pomози mi, duše moga oca, duše moga djeda. Prevalio sam pustinju, došao sam te zamoliti za blagoslov prije nego što umrem. Pomози mi, daj mi svoj blagoslov jer sam tvoje krvi. Došao sam.

Tako je govorio, i Nour je slušao očeve riječi ne shvaćajući ih. Govorio je, čas naglas, čas mrmljajući i pjevušeći, njišući glavom, neprestano ponavljajući te jednostavne riječi:

– Došao sam, došao sam.

Naginjao se naprijed, grabio rukama crvenu prašinu i puštao je da mu pada po licu, čelu, vjeđama, usnama.

Zatim je ustao i hodao do ulaza. Ispred otvora kleknuo je i još se molio, položivši čelo na kameni prag. Sjena se polako osipala po unutrašnjosti grobnice poput noćne magle. Zidovi grobnice bili su goli

i bijeli kao i izvana, a nizak strop bio je izrađen od grana pomiješanih sa suhim blatom.

I Nour je sada ulazio četveronoške. Pod dlanovima je osjećao tvrdu i hladnu zemljanu ploču pomiješanu s ovčjom krvlju. U dnu grobnice, na utabanoj zemlji, vođa je ležao potrbuške. Dlanovima je dodirivao zemlju, rukama ispruženima ispred sebe ujediniio se sa zemljom. Sada više nije molio, više nije pjevao. Polako je disao, ustima uza zemlju, slušajući kako mu krv tuče u grlu i ušima. Bilo je to kao da je nešto strano ulazilo u njega kroz usta, kroz čelo, kroz dlanove ruku i kroz trbuh, nešto što je prodiralo duboko do njegove biti i neprimjetno ga mijenjalo. Bila je to možda tišina pristigla iz pustinje, iz mora dina, iz kamenih planina obasjanih mjesečinom ili pak iz velikih visoravni ružičasta pijeska po kojem sunčeva svjetlost pleše i posrće poput kišnoga zastora; tišina jamā sa zelenom vodom, koje gledaju nebo poput očiju, tišina neba bez oblaka, bez ptica, gdje je vjetar slobodan.

Čovjek ispružen na tlu osjećao je kako mu udovi trnu. Sjena mu je ispunila oči kao prije sna. No istodobno neka nova energija ulazila mu je kroz trbuh, kroz ruke, širila se u svakom mišiću. U njemu se sve promijenilo, ispunilo. Više nije bilo patnje, ni želje, ni osvete. Nije mislio na to, kao da mu je molitvena voda isprala duh. Više nije bilo ni riječi, hladna sjena grobnice ukazivala je na njihovu uzaludnost. Na njihovu mjestu bila je ta neobična struja koja je titrala u zemlji pomiješanoj s krvlju, taj val, ta vrućina. To je bilo drugačije od svega što postoji na zemlji. Bila je to izravna moć, bez misli, koja je dolazila iz dubine zemlje i odlazila prema dnu prostora – kao da neka nevidljiva veza ujedinjuje tijelo ispružena čovjeka i ostatak svijeta.

Nour je jedva disao gledajući oca u sjeni grobnice. Razmaknutim prstima dodirivao je hladnu zemlju i ona ga je vodila kroz prostor vrtoglavim smjerom.

Dugo su ostali tako nepomični, vođa ispružen na zemlji, a Nour nepomično čučći, otvorenih očiju. Zatim, kad je sve završilo, čovjek se polako digao i izveo sina. Otišao je sjesti kraj ulaza, naslonivši se o zid grobnice, i ponovno je dokotrljao kamen da zatvori ulaz. Doimao

se iscrpljenim, kao da je satima hodao bez vode i hrane. Ali duboko u njemu bila je neka nova snaga, neka sreća koja mu je osvjetljavala pogled. Sada kao da zna što treba učiniti, kao da unaprijed poznaje stazu kojom bi trebao krenuti.

Ponovno je skutom svoga vunenog ogrtača prekrio lice; i zahvaljivao je svetom čovjeku, ne izgovarajući riječi, jednostavno blago mičući glavom i pjevušeći. Dugim plavim rukama milovao je utabanu zemlju hvatajući finu prašinu.

Ispred njih sunce je na nebu slijedilo svoju krivulju polako silazeći s druge strane Saguie el Hamre. U dnu doline sjene bregova i stijena postajale su sve duže. No činilo se da vođa niša ne primjećuje. Nepomičan, leđa uprtih o zid grobnice, nije osjećao zalazak dana, ni glad, ni žeđ. Bio je pun neke druge snage, nekog drugog vremena zbog čega je postao stran ljudskoj vrsti. Možda više ništa nije čekao, više ništa nije znao i postao je sličan pustinji, tišini, nepomičnosti, odsutnosti.

Kad se počela spuštati noć, Nour se uplašio i dotaknuo je očevo rame. On ga je pogledao ne rekavši ni riječ, blago se smiješeći. Zajedno su počeli silaziti brijegom prema suhom koritu bujice. Unatoč noći koja se spuštala, boljele su ih oči i vruć vjetar palio im je lica i ruke. Otac je hodajući lagano teturao i morao se osloniti na Nourovo rame.

Dolje, na dnu doline, voda u zdencima bila je crna. Komarci su plesali u zraku, nastojeći ubosti djecu po kapcima. Dalje, pokraj crvenih zidova Smare, šišmiši su letjeli iznad šatora, okretali se oko žeravnika. Kad su došli do prvoga zdenca, Nour i njegov otac ponovno su se zaustavili kako bi brižno oprali svaki dio svojih tijela. Zatim su izmolili posljednju molitvu okrenuti prema strani s koje je dolazila noć.

Postoji jedno mjesto na koje Lalla rado dolazi. Treba krenuti stazama koje se udaljavaju od mora i vode prema istoku, zatim se popeti koritom isušena potoka. Kad ste jednom stigli do kamenih brda, nastavljate hodati po crvenu kamenju prateći tragove koza. Sunce snažno sja na nebu, ali vjetar je hladan jer dolazi iz krajeva u kojima nema drveća ni vode; to je vjetar koji dolazi iz dubine prostora. Upravo tu živi onaj kojeg Lalla zove Es Ser, Tajna, jer mu nitko ne zna ime.

Tada ona stiže ispred velike bijele kamene visoravni koja se prostire do granica obzora, do neba. Svjetlost je zasljepljujuća, hladan vjetar kida usne i tjera suze na oči. Lalla gleda svom snagom sve dok joj u grlu i sljepoočicama srce ne počne udarati jakim, muklim udarcima, dok crveni veo ne prekrije nebo i dok u ušima ne čuje nepoznate glasove koji istodobno govore i mrmljaju.

Potom hoda naprijed usred kamene visoravni, ondje gdje žive samo škorpioni i zmije. Na visoravni više nema staze, to su samo razlomljeni blokovi oštri poput noževa na kojima svjetlost stvara iskre. Nema drveća ni trave, samo vjetar koji dolazi iz središta prostora.

Upravo ondje u susret joj ponekad dolazi taj čovjek. Ona ne zna tko je on ni odakle dolazi. Ponekad djeluje zastrašujuće, ali inače je vrlo blag i miran, pun neke nebeske ljepote. Vidi mu samo oči jer lice mu je prekrivo plavim platnom, kao i pustinjaškim ratnicima. Odjeven je u veliki bijeli ogrtač koji sjaji poput soli na suncu. Oči mu gore čudnom i tamnom vatrom u sjeni tog plavog turbana i Lalla osjeća toplinu njegova pogleda koja joj prolazi tijelom, kao kad se približavate vatri.

No Es Ser ne dolazi uvijek. Taj pustinjaški čovjek dolazi samo onda kad ga Lalla žarko želi vidjeti, kad za njim osjeća stvarno veliku potrebu, kad je ta potreba snažna poput one za govorenjem ili plakanjem. No čak kad on i ne dođe, ima ipak nešto njegova na kamenoj visoravni, možda njegov plamteći pogled koji obasjava taj krajolik, koji prelazi s kraja na kraj obzora. Lalla tada može hodati središtem prostranstva razlomljena kamenja ne pazeći kuda hoda, ne tražeći. Na nekim se stijenama nalaze neobični znakovi koje ona ne razumije, križevi, točke, mrlje u obliku sunca i mjeseca, strelice uklesane u kamen. To su možda znakovi neke magije; to govore dječaci iz Naselja i oni zato ne vole dolaziti do bijele visoravni. No Lalla se ne boji znakova ni samoće. Ona zna da je plavi pustinjaški čovjek štiti pogledom i ne boji se više tišine ni praznine vjetra.

Mjesto je to na kojem nema nikoga, baš nikoga. Tu je samo plavi pustinjaški čovjek koji je neprestano promatra, bez riječi. Lalla nije sigurna što on želi, što traži. Zatreba ga i on dođe u

tišini, vrlo moćna pogleda. Sretna je kad je na kamenoj visoravni, obasjana svjetlošću toga pogleda. Zna da o tom ne treba govoriti nikome, čak ni Aammi jer to je tajna, nešto najvažnije što joj se dogodilo. To je tajna i zato što se ona jedina ne boji često dolaziti na kamenu visoravan, unatoč tišini i praznini vjetra. Jedino možda još šleuhski pastir, onaj kojeg zovu Čudak Maur, ponekad dolazi na tu visoravan, ali samo onda kad neka od koza odluta od stada trčeći duž jarugā. Ni on se ne boji znakova na kamenju, ali Lalla se nikad nije usudila pričati mu o svojoj tajni.

To je ime koje je dala tom čovjeku koji se ponekad pojavi na kamenoj visoravni. Es Ser, Tajna, jer nitko ne smije znati njegovo ime.

On ne govori. Zapravo, on ne govori istim jezikom kao ljudi. No Lalla čuje njegov glas duboko u ušima i on na svom jeziku govori vrlo lijepe stvari koje uznemiruju njezino tijelo iznutra, zbog kojih drhti. Možda govori laganim zvukom vjetra koji dolazi iz dubine prostora ili tišinom između svakog daha vjetra. Možda govori riječima svjetlosti, riječima koje se raspršuju u snopove iskri na kamenim oštricama, riječima pijeska, riječima šljunka koji se drobi u oštru prašinu, ali i riječima škorpiona i zmija koji u prašini ostavljaju lagane tragove. On zna govoriti svim tim riječima i pogled mu, živ i razigran, skače s kamena na kamen, jednim pokretom ide sve do obzora, penje se ravno na nebo, lebdi u zraku više od ptica.

Lalla voli dolaziti ovamo, na bijelu kamenu visoravan, kako bi čula te tajnovite riječi. Ne poznaje onoga koga zove Es Ser, ne zna tko je on ni odakle dolazi, ali voli ga susresti na tom mjestu jer on sa sobom, u pogledu i riječima, nosi vrućinu krajevā dinā i pijeska, Juga, zemalja bez drveća i vode.

Čak i kada Es Ser ne dođe, ona kao da može vidjeti njegovim očima. Teško je to razumjeti jer to je pomalo kao u nekom snu, kao da Lalla više nije u potpunosti ona sama, kao da je ušla u svijet koji je s druge strane pogleda toga plavog čovjeka.

Zatim se pojavljuju lijepe i tajanstvene stvari, stvari koje nikad nije vidjela negdje drugdje, koje je zbunjuju i uznemiruju. Ona vidi beskrajno pješčano prostranstvo boje zlata i sumpora, nalik moru s velikim nepomičnim valovima. Na tom pješčanom prostranstvu nema nikoga, ni drveta, ni jedne travke, ničega osim sjenā dinā koje se protežu, dodiruju, koje u sumrak oblikuju jezera. Ovdje je sve slično, kao da je u isto vrijeme ovdje, zatim dalje, ondje gdje je slučajno usmjerila pogled, zatim još dalje, posve blizu granice neba i zemlje. Dine se pomiču pod njenim pogledom, polako, razmičući svoje pješčane prste. Zlatni potoci teku tim područjem, u dnu užarenih dolina. Tu ima malih oštih valova zažarenih zbog strašne vrućine i velikih bijelih plaža savršene linije, nepomičnih pred morem crvenoga pijeska. Svjetlost blista i teče sa svih strana, svjetlost koja se istovremeno rađa posvuda, svjetlost zemlje, neba i

sunca. Nebu se ne nazire kraj. Samo suha magla talasa se kraj obzora razbijajući odsjaje, plešući poput svjetlosne trave – i žuta i ružičasta prašina koja drhti na hladnome vjetru, koja se penje do središta neba.

Sve je to strano i daleko, a ipak čini se poznatim. Lalla, kao tuđim očima, ispred sebe vidi veliku pustinju kojom se ljeska svjetlost. Na koži osjeća dah južnoga vjetra koji podiže guste oblake pijeska, pod bosim nogama osjeća vruć pijesak dinā. Iznad sebe nadasve osjeća prostranost prazna neba, neba bez sjene na kojem sja čisto sunce.

Zatim, dugo vremena ona prestaje biti ona; postaje netko drugi, netko iz daljine, iz zaborava. Vidi druge oblike, obrise djece, muškaraca, žena, konja, deva, stada koza: vidi oblik grada, palaču od kamena i gline, bedeme od blata s kojih silaze čete ratnika. Ona to vidi jer to nije san već sjećanje nekog drugog pamćenja u koje je ne znajući ušla. Čuje zvuk muških glasova, pjev žena, glazbu, možda i ona sama pleše okrećući se oko sebe, gazeći zemlju prstima i petama bosih nogu uz zveket bakrenih narukvica i teških ogrlica.

Zatim, odjednom, kao u dahu vjetra, sve nestane. Jednostavno je napušta Es Serov pogled, okreće se od bijele kamene visoravni. Lalla tada prepoznaje vlastiti pogled, ponovno osjeća svoje srce, pluća, kožu. Uočava svaku pojedinost, kamen, pukotinu, svaki i najmanji crtež u prašini.

Vraća se. Silazi prema osušenom koritu potoka pazeći na oštro kamenje i trnovito grmlje. Kad stigne dolje, jako je umorna od sve te svjetlosti, od praznine vjetra koja nikada ne prestaje. Polako pješčanim putevima hoda prema Naselju u kojem se još miču sjene muškaraca i žena. Odlazi do zdenca, i klečeći na zemlji pere lice i ruke kao da se vraća s nekog dalekog puta.

* * *

– Govori mi o Plavom Čovjeku – reče Lalla. No Aamma upravo mijesi tijesto za kruh u velikoj zemljanoj posudi. Ona odmahne glavom.

– Ne sada.

Lalla ne odustaje.

– Da, Aamma, sada. Molim te.

– Već sam ti ispričala sve što sam znala o njemu.

– Ništa zato, željela bih još slušati o njemu i o onome koga su zvali Ma el Ainine, Voda Očiju.

Aamma sada prestane mijesiti tijesto, sjedne na zemlju i govori jer ona zapravo jako voli pričati priče.

– Već sam ti govorila o tome, bilo je to davno, u vrijeme koje ni tvoja majka ni ja nismo poznavale jer je Veliki Al Azraq, onaj kojeg su zvali Plavim Čovjekom, umro u doba djetinjstva bake tvoje majke, a Ma el Ainine u to je vrijeme bio još mladić.

Lalla dobro poznaje njihova imena, često ih je čula još od malih nogu. Ipak, svaki put kad ih čuje, lagano zadrhti, kao da se duboko u njoj nešto pomiče.

– Al Azraq bio je iz plemena bake tvoje majke, živio je na krajnjem jugu, dalje od rijeke Drāa, dalje čak i od Saguie el Hamre i tada nije bilo ni jednog jedinog stranca u tom kraju, kršćani nisu imali pravo ulaska. U to vrijeme pustinski su ratnici bili nepobjedivi i sva zemlja južno od rijeke Drāa bila je njihova, vrlo duboko do srca pustinje, do svetog grada Chinguettija.

Svaki put kad pripovijeda priču o Al Azraqu, Aamma dodaje neku novu pojedinost, neku novu rečenicu, ili pak nešto mijenja, kao da ne želi da priča ikad završi. Glas joj je snažan, malo pjevan, neobično odzvanja u mračnoj kući uz zvuk crnoga lima koji pucketa na suncu i zujanje osa.

– Zvali su ga Al Azraq jer, prije nego što je postao svetac, bio je pustinski ratnik na krajnjem jugu u pokrajini Chinguetti, jer bio je plemenit i šeikov sin. No jednoga dana Bog ga je pozvao i postao je svetac – skinuo je plavu pustinsku odjeću i odjenuo vunenu halju poput siromahā i hodao je zemljom bosih nogu, od grada do grada, sa štapom poput prosjaka. Ali Bog nije želio da ga zamijene s drugim prosjacima i učinio je da mu koža na licu i rukama postane plava i ta se boja nije nikad ispirala, unatoč vodi kojom se prao. Plava boja ostajala mu je na licu i rukama, i kad bi ga ljudi vidjeli, unatoč iznošenoj vunenoj halji, shvaćali su da nije prosjak već pravi pustinski ratnik, plavi čovjek kojeg je pozvao Bog i zato su mu nadjenuli to ime – Al Azraq, Plavi Čovjek...

Kad govori, Aamma se lagano njiše naprijed-nazad kao u ritmu neke glazbe. Ili pak dugo šuti, nagnuta nad veliku zemljanu posudu, zaokupljena razvlačenjem i skupljanjem tijesta za kruh gnječeći ga potom stisnutim šakama.

Ne rekavši ni riječi, Lalla čeka nastavak.

– Nitko iz tog vremena više nije živ. – reče Aamma. – Ono što se o njemu govori, ono je što se prepričava, legenda, sjećanje. Ali danas ima ljudi koji u to više ne žele vjerovati, govore da su to laži.

Aamma oklijeva jer ona pažljivo bira što će ispričati.

– Al Azraq je bio veliki svetac. – reče ona. – Znao je liječiti bolesne, čak i one koji su bili bolesni iznutra, one koji su izgubili razum. Živio je posvuda, u pastirskim kolibama, skrovištima od lišća napravljenima oko drveća ili čak u spiljama u srcu planine. Ljudi su dolazili iz svih krajeva da bi ga vidjeli i tražili pomoć. Jednoga dana neki je starac doveo sina koji je bio slijep i rekao mu: izliječi mi sina, ti koji si primio Božji blagoslov, izliječi ga i ja ću ti dati sve što imam. I pokazao mu je vreću punu zlata koju je donio sa sobom. Al Azraq mu je rekao: čemu ovdje može služiti tvoje zlato? I pokazao mu je pustinju, bez kapi vode, bez ploda. I uzeo je starčevo zlato i bacio ga na zemlju, a ono se pretvorilo u škorpione i zmije koje su pobjegle daleko, a starac je počeo drhtati od straha. Al Azraq je potom rekao starcu: pristaješ li biti slijep umjesto svoga sina? Starac je odgovorio: ja sam vrlo star, i čemu služe moje oči? Učini da moj sin vidi i bit ću zadovoljan. Istoga trenutka mladić je progledao i zaslijepila ga je sunčeva svjetlost. No kad je shvatio da mu je otac slijep, nije više bio sretan. Vрати vid mom ocu, rekao je, jer mene je Bog kaznio. Al Azraq je zatim obojici povratio vid jer je znao da su dobra srca. I nastavio je put prema moru i zaustavio se kako bi živio na mjestu poput ovog, blizu dina, na obali mora.

Aamma opet nakratko zašuti. Lalla misli na dine, ondje gdje je živio Al Azraq, čuje zvuk vjetra i mora.

– Ribari su mu svakodnevno davali hranu jer su znali da je Plavi Čovjek svetac i tražili su njegov blagoslov. Neki su dolazili izdaleka, iz utvrđenih gradova s Juga, dolazili su da bi čuli njegovu riječ. No Al Azraq sunu nije poučavao riječima i kad bi ga netko molio: pokaži mi Put, njemu je bilo dovoljno da satima moli krunicu a da ne kaže ništa. Zatim bi rekao došljaku: Idi pronađi drva za vatru, nađi vode, kao da mu je sluga. Rekao bi mu: hladi me, i čak bi mu grubo govorio i odnosio se prema njemu kao prema lijenčini i lažljivcu, kao da mu je rob.

Aamma govori sporo, u mračnoj kući, i Lalla vjeruje da čuje glas Plavoga Čovjeka.

– Tako je poučavao sunu, ne izgovorenim riječima već pokretima i molitvama kako bi prisilio došljake da se ponize u srcu. No kad su dolazili obični ljudi ili djeca, Al Azraq je prema njima bio vrlo blag, govorio im je vrlo blagim riječima, pripovijedao im je prekrasne legende jer je znao da nisu zla srca i da su zaista blizu Boga. Za njih je ponekad izvodio čuda, kako bi im pomogao jer nisu imali drugo utočište.

Aamma oklijeva:

– Jesam ti pripovijedala o čudu s izvorom vode koji je načinio ispod jednog kamena?

– Jesi, ali ispričaj još jednom. – reče Lalla.

To je priča koju voli najviše na svijetu. Svaki put kad je sluša, osjeća da se duboko u njoj nešto čudno miče, kao da će zaplakati, nešto poput drhtaja groznice. Zamišlja kako se sve to dogodilo, jako davno, na vratima pustinje, u nekom selu od blata i s palmama, s velikim praznim trgom kojim zuje ose i s izvorom vode koja sjaji na suncu, glatka poput zrcala u kojem se odražavaju oblaci i nebo. Na seoskom trgu nema nikoga jer sunce vrlo snažno prži i svi su se ljudi sklonili, u hladovinu svojih kuća. Nepomičnim izvorom, otvorenim poput oka koje gleda nebo, prolazi s vremena na vrijeme lagani drhtaj užarena zraka koji na površinu baca finu i bijelu prašinu poput nevidljive navlake, koja se odmah otopi. Voda je lijepa i duboka, plavozelena, mirna, nepomična u jamama crvene zemlje na kojoj su ženske bose noge ostavile blještave tragove. Samo ose prelijeću vodu, dotiču površinu, vraćaju se prema kućama iz kojih se vije dim žeravnikā.

– Bila jednom jedna žena koja je išla do izvora zgrabiti vrč vode. Sada se više nitko ne sjeća njena imena jer se to dogodilo jako davno. No bila je to vrlo stara žena koja više nije imala snage i kad je došla do izvora, plakala je i kukala jer je morala dugo pješaćiti da bi vodu donijela do kuće. Ostala je ondje čučajući na zemlji, plačući i jecajući. Odjednom je tada, a da nije čula da dolazi, pokraj nje stajao Al Azraq ...

Lalla ga sad jasno vidi. Visok je i mršav, omotan ogrtačem boje pijeska. Lice mu je prekriveno velom, ali njegove oči sjaje neobičnom svjetlošću koja smiruje i plamti poput plamena svjetiljke. Sada ga prepoznaje. On je taj koji se pojavljuje na kamenoj visoravni, ondje gdje počinje pustinja i koji okružuje Lallu tako ustrajnim i snažnim pogledom da od toga dobije vrtoglavicu. On tako dolazi, tiho poput sjene, zna doći kad je to potrebno.

– Starica je i dalje plakala. Tada ju je Al Azraq nježno upitao zašto plače.

Ne može ga se bojati kad dolazi tako tiho, kao da iskrsne iz pustinje. Njegov pogled pun je dobrote, glas mu je spor i miran, lice čak blista od svjetlosti.

– Starica mu je ispričala svoj jad i samoću jer joj je kuća bila vrlo daleko od izvora, a nije imala snage nositi vrč do kuće...

Njegov glas i pogled jedno su te isto, kao da već zna što će se dogoditi u budućnosti i kao da poznaje tajnu ljudskih sudbina.

– Ne plači zbog toga – rekao je Al Azraq – pomoći ću ti da se vratiš kući.

I poveo ju je za ruku sve do njezine kuće, a kad su došli pred kuću, jednostavno joj je rekao:

– Podigni taj kamen kraj puta i više ti nikad neće nedostajati vode.

I starica je učinila što je rekao, a ispod kamena bio je izvor vrlo čiste vode koja je šiknula i razlila se uokolo sve dok nije nastao ljepši i svježiji zdenac nego igdje na zemlji. Starica mu je

tada zahvalila i kasnije su dolazili ljudi iz svih krajeva kako bi vidjeli zdenac, kušali tu vodu, i svi su hvalili Al Azraqua koji je primio toliku moć od Boga.

Lalla misli na zdenac koji izvire ispod kamena, misli na vrlo čistu i glatku vodu koja je blistala na sunčevoj svjetlosti. Dugo misli na to, u polutami, dok Aamma nastavlja mijesiti tijesto za kruh. I sjena Plavoga Čovjeka se povlači, tiho, kao što je i došla, ali njegov pogled pun snage ostaje u zraku iznad nje, obavija je poput daha.

Aamma sad šuti, više ništa ne govori. Nastavlja mijesiti i gnječiti tijesto u velikoj zemljanoj posudi koja se miče naprijed-nazad. Možda i ona misli na lijep izvor duboke vode koja izvire ispod kamena kraj puta kao prava Al Azraqova riječ, kao pravi put.

2. ANALYSE LINGUISTIQUE

2.1. Analyse morphologique – l'article

Dans les lignes qui suivent nous allons indiquer quelques différences entre la langue croate et la langue française sur le plan de la morphologie. En premier lieu nous nous pencherons sur l'(in)existence des articles (particulièrement d'article défini et indéfini et son équivalent en langue croate).

M. Grevisse et A. Goosse (2010: 742) comprennent par l'article « le mot qui permet au nom de s'actualiser » et précisent que la langue française connaît deux espèces d'articles: l'article défini et l'article indéfini (d'après eux, l'article partitif est considéré comme une variété). Soit défini, soit indéfini, en français « l'article est un déterminant presque obligatoire, puisqu'il désigne qu'un mot est substantif et exprime le genre et le nombre » (Bikić Carić 2009: 18). A l'inverse, la langue croate ne possède pas d'article – « le nom (...) est suffisamment 'autonome' pour pouvoir se présenter seul et fonctionner dans le même contexte qu'un nom en français, qui nécessiterait quant à lui un article » (Bikić Carić 2009: 16, 26).

Bien que la langue croate ne connaisse pas d'articles, en essayant de déterminer les équivalents croates G. Bikić Carić (2009: 26-31) présente des options suivantes: *le déterminant indéfini* « *jedan* », *le déterminant démonstratif*, *l'opposition accusatif/génitif*, *l'ordre des mots*, *l'aspect verbal* et *les adjectifs*. Ne voulant pas entrer davantage dans le problème des différences morphologiques entre ces deux langues, nous nous penchons sur des exemples confirmés dans notre traduction.

2.1.1. Zéro article

Dans la plupart des cas, l'équivalent croate est zéro article puisque c'est le contexte qui indique la nature du nom (soit défini, soit indéfini). C'est pour cette raison que nous l'avons omis dans notre traduction:

Le texte original	La traduction
<i>L'eau du puits était froide et pure, l'eau</i>	<i>Voda u zdencu bila je hladna i čista, voda</i>

<i>née du sable et de la nuit.</i>	<i>rođena od pijeska i noći.</i>
<i>Elle voit d'autres formes, des silhouettes d'enfants, des hommes, des femmes, des chevaux, des chameaux, des troupes de chèvres; elle voit la forme d'un ville, un palais de pierre et d'argile, des remparts de boue d'où sortent des troupes de guerriers.</i>	<i>Vidi druge oblike, obrise djece, muškaraca, žena, konja, deva, stada koza: vidi oblik grada, palaču od kamena i gline, bedeme od blata s kojih silaze čete ratnika.</i>
<i>Le ciel commençait à éclairer l'horizon.</i>	<i>Nebo bi počelo rasvjetljivati obzor.</i>

2.1.2. Le déterminant indéfini *jedan/neki*

D'après M. Grevisse et A. Goosse (2010: 745) « l'article indéfini s'emploie devant un nom pour indiquer qu'il s'agit d'un être ou d'une chose dont il n'a pas encore été question ». Comme nous l'avons déjà dit, la langue croate ne connaît pas d'article. Cependant, on trouve des exemples où l'article indéfini français est traduit en croate par *jedan* ou *neki*, les déterminants facultatifs dans la phrase croate (Bikić Carić 2009: 26,36). Nous en citons quelques exemples:

Le texte original	La traduction
<i>Il y a un endroit où Lalla aime bien aller.</i>	<i>Postoji jedno mjesto na koje Lalla rado dolazi.</i>
<i>Un jour, un vieil homme a amené son fils qui était aveugle, et il lui a dit: guéris mon fils, toi qui as reçu la bénédiction de Dieu,</i>	<i>Jednoga dana neki je starac doveo sina koji je bio slijep i rekao mu: izliječi mi sina, ti koji si primio Božji blagoslov,</i>

<i>guéris-le et je te donnerai tout ce que j'ai.</i>	<i>izliječi ga i ja ću ti dati sve što imam.</i>
<i>« C'était une femme qui allait chercher une cruche d'eau à la fontaine.</i>	<i>– Bila jednom jedna žena koja je išla do izvora zagrabit i vrč vode.</i>
<i>Pourtant, en même temps, une énergie nouvelle entrait par son ventre, par ses mains, rayonnait dans chacun de ses muscles.</i>	<i>No istodobno neka nova energija ulazila mu je kroz trbuh, kroz ruke, širila se u svakom mišiću.</i>
<i>Il était plein d'une autre force, d'un autre temps, qui l'avaient rendu étranger à l'ordre des hommes.</i>	<i>Bio je pun neke druge snage, nekog drugog vremena zbog čega je postao stran ljudskoj vrsti.</i>

2.1.3. Le déterminant démonstratif

L'article défini s'emploie devant le nom « pour indiquer qu'il s'agit d'un être ou d'une chose connus du locuteur et de l'interlocuteur » (Grevisse, Goosse 2010: 742). Son équivalent en croate (sauf l'article zéro) est le déterminant démonstratif, « parfois employé en croate pour renforcer le nom » (Bikić Carić 2009: 27).

Le texte original	La traduction
<i>Dans la lumière grise de l'aube, l'homme et Nour se lavaient selon l'ordre rituel, partie après partie, recommençant trois fois.</i>	<i>U svojoj svjetlosti zore taj čovjek i Nour prali su se redom kako nalaže obred, dio po dio, sve ponavljajući tri puta.</i>
<i>C'est là que l'homme vient quelquefois à</i>	<i>Upravo ondje u susret joj ponekad dolazi</i>

<i>sa rencontre.</i>	<i>taj čovjek.</i>
<i>C'est le nom qu'elle donne à l'homme qui apparaît quelquefois sur le plateau des pierres.</i>	<i>To je ime koje je dala tom čovjeku koji se ponekad pojavi na kamenoj visoravni.</i>
<i>L'homme du désert vient seulement quand Lalla a très envie de le voir, [...]</i>	<i>Taj pustinjski čovjek dolazi samo onda kad ga Lalla žarko želi vidjeti, [...]</i>
<i>[...], comme si Lalla n'était plus tout à fait elle-même, comme si elle était entrée dans le monde qui est de l'autre côté du regard de l'homme bleu.</i>	<i>[...], kao da Lalla više nije u potpunosti ona sama, kao da je ušla u svijet koji je s druge strane pogleda toga plavog čovjeka.</i>

Bien que dans le deux derniers exemples le nom *čovjek* soit déjà déterminé par l'adjectif *pustinjski* et *plavi*, nous avons gardé l'article défini dans la traduction, c'est-à-dire le pronom démonstratif *taj* qui le renforce davantage. En renforçant ce nom, nous avons davantage renforcé l'air ténébreux et énigmatique d'Es Ser, ce qui est très important pour ce personnage, cet homme bleu qui apparaît mystérieusement au centre du désert.

L'article défini permet d'exprimer une nuance d'habitude, il est équivalent de l'adjectif indéfini *chaque*. Dans les exemples qui suivent nous l'avons traduit soit par le pronom démonstratif, soit par l'adverbe de temps:

Le texte original	La traduction croate
<i>Le vent soufflait continûment, le vent du désert, chaud le jour, froid la nuit.</i>	<i>Vjetar je neprestano puhao, taj pustinjski vjetar, danju vruć, noću hladan.</i>
<i>Le soir, quand le soleil était près de l'horizon et que l'ombre des buissons</i>	<i>Uvečer, kad je sunce bilo blizu obzora i kad bi se sjena grmlja pretjerano izdužila,</i>

s'allongeait démesurément, les hommes et les bêtes cessaient de marcher.

ljudi i životinje prestali bi hodati.

Le guide du troupeau est le père de Nour. Il n'a pas de nom, on l'appelle *l'homme*, ce qui le distingue des autres hommes bleus (*les hommes*). Puisque la langue croate ne possède pas d'articles, pour ne pas émbrouiller le lecteur croate, nous avons traduit ce substantif soit par *taj čovjek* (l'article défini traduit par le pronom démonstratif), soit par *čovjek* (l'article défini → zéro article en croate) ou par *otac* (au cas où, selon le contexte, un autre choix serait inadéquat). Le choix dépend du contexte:

Le texte original	La traduction
<i>Dans la lumière grise de l'aube, l'homme et Nour se lavaient selon l'ordre rituel, partie après partie, recommençant trois fois.</i>	<i>U sivoj svjetlosti zore taj čovjek i Nour prali su se redom kako nalaže obred, dio po dio, sve ponavljajući tri puta.</i>
<i>L'homme et l'enfant baignaient encore leur face et lavaient leurs mains, puis ils se tournaient vers l'Orient pour faire leur première prière.</i>	<i>Čovjek i dijete prali su još lice i ruke zatim su se okretali prema Istoku da bi izmolili prvu molitvu.</i>
<i>L'homme titubait un peu en marchant sur le chemin, et il dut s'appuyer sur l'épaule de Nour.</i>	<i>Otac je hodajući lagano teturao i morao se osloniti na Nourovo rame.</i>

Dans la première phrase *l'homme* est équivalent du *guide*, il était nécessaire de l'indiquer dans notre traduction. Puisque la deuxième phrase suit la première, employer encore une fois le pronom démonstratif en croate serait redondant. Traduire *l'homme* par *otac* semblait le plus logique puisque ce chapitre met l'accent sur la relation entre Nour et son père.

2.1.4. L'opposition accusatif/génitif

La langue croate possède un autre moyen pour exprimer la détermination du nom – par « l'opposition entre le génitif (non-détermination) et l'accusatif (détermination) » (Bikić Carić 2009: 27). Le génitif partitif est « un type particulier de génitif croate qui exprime l'appartenance de quelque chose à une partie, et non à un ensemble » (Barić 2005: 559). Son équivalent en français est l'article partitif qui « n'est autre chose qu'un article indéfini employé devant un nom pour indiquer qu'il s'agit d'une quantité indéfinie d'une réalité non nombrable » (Grevisse, Goosse 2010: 745). Dans des exemples suivants, nous avons traduit l'objet direct accompagné de l'article partitif par le génitif partitif du nom en croate:

Le texte original	La traduction
<i>Puis il disait au visiteur: va chercher du bois pour le feu, va chercher de l'eau, comme s'il était son serviteur.</i>	<i>Zatim bi rekao došljaku: Idi pronađi drva za vatru, nađi vode, kao da mu je sluga.</i>
<i>Puis chacun a plongé son visage dans l'eau et a bu longuement.</i>	<i>Zatim je svatko uronio lice u vodu i dugo pio.</i>

2.2. Analyse lexicale

2.2.1. Les toponymes et noms propres

En traduisant, chaque traducteur rencontre toutes sortes de difficultés. L'une d'elles est l'écriture des noms propres (anthroponymes) et des toponymes (noms géographiques, noms de lieux) venus d'une langue étrangère. D'après I. Crljenko (2008: 77), les toponymes sont « noms propres des objets géographiques naturels et sociaux dans l'espace ». Ils reflètent les caractéristiques d'objet nommé puisque la nomination résulte des caractéristiques géographiques et topographiques ou des événements socialement pertinents d'un endroit. En tenant compte de la région où ils se trouvent et de la langue dans laquelle ils sont exprimés, I. Crljenko (2008: 79) distingue des *endonymes* (toponymes prononcés dans la langue officielle du territoire où ils se trouvent, par exemple *Zagreb* en croate) et des *exonymes* (toponymes qui se trouvent dans un territoire étranger et sont prononcés dans une langue qui n'est pas officielle de ce territoire-là, par exemple en croate *Pariz* - *Paris*).

Ce qui nous intéresse ici, ce sont des exonymes et leur adaptation dans la langue croate. L'extrait du roman que nous avons traduit abonde en toponymes. Nous avons dû faire face à deux types de problèmes – comment les écrire et comment les décliner. En ce qui concerne l'écriture, nous distinguons deux procédés différents mais étroitement liés: la *transcription* et la *translittération*. La transcription n'est que « le transfert et l'adaptation de la prononciation des mots d'une langue à une autre » (Dictionnaire de la langue croate), tandis que la translittération est une « transcription lettre par lettre dans laquelle on fait correspondre à chaque signe d'un système d'écriture un signe dans un autre système » (dictionnaire Le Nouveau Petit Robert). Bref, la transcription (en croate *preglašavanje*) touche des sons et la translittération (en croate *preslovljavanje*) des lettres. Quant à la translittération, elle n'est pas nécessaire puisque tous les toponymes sont déjà écrits en alphabet latin et non en alphabet arabe. Le plus gros problème est leur transcription.

Pour trouver la variante croate, nous avons consulté plusieurs atlas géographiques du monde, mais les résultats de notre recherche étaient décourageants: l'incohérence de la transcription des toponymes cherchés et l'inexistence de ces toponymes sur la carte. En parlant des mots et noms propres orientaux (venus d'arabe, persan et turc), D. Brozović (1955: 77) indique trois raisons expliquant leur incohérence dans la langue croate:

- a) la mauvaise connaissance des langues orientales

- b) les langues intermédiaires différentes (la langue turque ou les langues d'Europe occidentale)
- c) la prononciation et les systèmes alphabétiques différents (seule la langue turque utilise l'alphabet latin, la langue arabe ne note pas de voyelles)

L'incohérence de la transcription des toponymes comprend les mêmes noms géographiques écrits différemment. Les auteurs s'appuient quelquefois sur des sources étrangers sans traduire les noms géographiques ou en les traduisant partiellement (on traduit souvent des noms d'états et noms des villes les plus connues). D'autres fois, l'article arabe n'est pas translittéré de la même manière. D'après D. Brozović (1955: 78), l'article arabe peut être translittéré en croate soit comme *el*, soit comme *al*. Nives Opačić ajoute l'écrit et le place de l'article (on l'écrit avant le nom, ensemble avec le nom, relié par un trait d'union ou il est écrit par une lettre majuscule/minuscule), en ajoutant encore une variante, l'article *ul* (Opačić 2011: 59).

Il y a plusieurs raisons pouvant expliquer l'inexistence des toponymes cherchés sur les cartes. Leur nombre dépend des utilisateurs auxquels l'atlas est destiné. On trouve parfois le nom « adapté » mis entre parenthèses à côté du nom original et, pour éviter l'encombrement de la carte, on efface des toponymes redondants.

Finalement, pour expliquer davantage les problèmes soulignés, nous avons choisi deux atlas du monde, l'un anglais (*The Times Atlas of the World*) et l'autre croate (*Atlas svijeta LZMK*). Évidemment, pour trouver les toponymes mentionnés dans l'extrait du roman, concernant des lieux peu connus, nous avons dû consulter des cartes plus détaillées. Puisque les toponymes cherchés n'étaient pas tous inscrits sur la carte dans l'atlas croate, nous avons décidé de nous servir de l'atlas anglais. L'incohérence de la transcription des toponymes nous a davantage compliqué la traduction. Par exemple, dans l'atlas croate (*Atlas svijeta LZMK*) nous trouvons des toponymes traduits (*Anti Atlas*, *Visoki Atlas*, *Veliki zapadni Erg*, etc.) et des toponymes translittérés, mais non-traduits, c'est-à-dire non-transcrits (AD-DĀR-AL-BAYDA pour Casablanca, MARRĀKUŠ pour Marakeš, etc.). Comme ces noms ne sont pas enracinés dans la tradition croate, les lecteurs peuvent avoir du mal à identifier les villes/régions en question.

Nous présentons ici le résultat de la comparaison des toponymes du texte original avec les solutions qu'on trouve dans des atlas et ceux de notre traduction:

Le texte original	The Times Atlas of the World	Atlas svijeta (LZMK)	La traduction
<i>Saguiet el Hamra</i>	<i>Saguia al Hamra</i>	<i>Saguia al Hamra</i>	<i>Saguia el Hamra</i>
<i>Draa</i>	<i>Oued Drâa</i>	<i>Drāa</i>	<i>rijeka Drāa</i>
<i>Tamgrout</i>	/	<i>Tamegroute</i>	<i>Tamgrout</i>
<i>Tafilelt</i>	<i>Tafilalt</i>	<i>Meknes Tafilalet</i>	<i>Tafilalt</i>
<i>Timbouctou</i>	<i>Timboctou</i> (Timbuktu)	<i>Timbouctou</i> (Timbuktu)	<i>Timbuktu</i>
<i>Hank</i>	<i>El Hank</i>	<i>El Hank</i>	<i>Hank</i>
<i>Smara</i>	<i>Es Semara</i>	<i>as-Samārah</i>	<i>Smara</i>
<i>Hamada</i>	<i>Hamada du Dra</i>	<i>Hammada du Drāa</i>	<i>Hamada</i>
<i>Cheheïba</i>	<i>Kereb Cheheïba</i>	/	<i>Cheheiba</i>
<i>Ouarkziz</i>	<i>Jbel Ouarkziz</i>	<i>Ouarqziz</i>	<i>Ouarkziz</i>
<i>Maïder</i>	<i>Daya el Maider</i>	/	<i>el Maider</i>

On voit que, dans la plupart des cas, l'incohérence touche l'article (*al* ou *el*) et les voyelles. Dans les deux ouvrages consultés nous trouvons les deux formes d'articles (*al* et *el*). La gémisation des voyelles et des consonnes n'est pas toujours mis en œuvre (*Drâa/Drāa/Dra*; *Hammada/Hamada*). Lors de notre traduction, nous avons choisi l'article *el*. On voit que l'auteur, lui non plus, n'était pas fidèle au article arabe – il écrit *Saguiet el Hamra*, mais l'Homme Bleu s'appelle *Al Azraq*. Nous avons déjà mentionné que la langue arabe ne note pas de voyelles et c'est pourquoi il existe des variations concernnat la transcription des noms en anglais et en croate (*Tafilalt/Meknes Tafilalet*).

Le traducteur doit quelquefois ajouter un mot à côté du toponyme pour donner une information supplémentaire aux lecteurs et pour cette raison nous avons ajouté le substantif *rijeka* à côté du *Drāa*. L'adaptation phonétique des toponymes ici est inutile parce qu'elle pourrait embrouiller davantage les lecteurs. Le but de cette comparaison est de souligner des incohérences qui existent dans la toponymie des noms étrangers et de souligner la nécessité de la systématisation au niveau national.

2.2.2. La déclinaison des toponymes et noms propres

Nous avons vu plus haut que l'une des différences entre la langue française et la langue croate est l'absence d'article dans le croate. Toutefois, le croate recompense ce manque par des flexions nominales (déclinaisons), autrement dit « l'apparition de l'article en français est liée à la perte de la déclinaison » (Bikić Carić 2009: 28).

Il est bien connu que le croate se caractérise par la déclinaison à sept cas: *nominatif*, *génitif*, *datif*, *accusatif*, *vocatif*, *locatif*, *instrumental* dont chacun remplit une fonction spécifique dans la phrase. Nominatif et vocatif, dont la fonction est de nommer, sont appelés des *cas indépendants*, contrairement aux autres, appelés *cas dépendants* qui expriment le rapport entre des mots dans la phrase (Barić 2005: 102). Par conséquent, l'ordre des mots dans la langue croate est relativement libre tandis que l'ordre des mots en français est figé, « puisque les cas ne peuvent plus différencier les fonctions du mot dans la phrase » (Bikić Carić 2009: 28).

Nous avons ajouté aux toponymes et aux noms des étoiles des terminaisons des cas croates en suivant des règles d'orthographe des noms étrangers dans la langue croate:

Le cas	La terminaison	La traduction
N	-ø	<i>Alkaid, Mizar, Alioth, Megrez, Orion, Alnilam, Šleuh</i>
	-a	<i>Fecda</i>
	-i	<i>Kabri, Tubusi</i> (pluriel)
G	-a	<i>Tamgrouta, Gherisa, Tafilalta, Atlasa, Siroua, Borkua, Tibestija, Iguetija, Agmara, Yettija, el Haricha, Ouarkziza</i>
	-ø, -a	<i>Erg Iguidija, Ait Atta, Oum Chakourta, Aain Raga, Adame Rieha, Abd el Maleka</i>
	-e	<i>Gurare, Saguie el Hamre, Tabelbale, Cheheibe, Hamade</i>
A	-ø, -a, -u	<i>Kochab, el Maider, Tingut, Regbat, Biru, Aaiun; Drāa, Oualatu</i>
L	-u, -i	<i>Timbuktuu, Tarhamantu; Smari, Hamadi, Smari, Teghazi</i>

Nous avons suivi les règles suivantes (d'après Badurina, Marković, Mićanović 2008):

→ noms propres et prénoms masculins qui se terminent par une consonne reçoivent terminaison *-a* au génitif – noms géographiques (noms des villes/villages/régions/rivières/montagnes/îles, etc.) suivent les mêmes règles que les noms propres (p. 209): *Tamgrouta, Gherisa, Tafilalta, Atlasa*, etc.

→ articles, prépositions, préfixses, etc. ne se déclinent pas (p. 213): *el Haricha, Saguie el Hamre, Abd el Maleka*

→ dans noms géographiques étrangers binomiaux on décline seulement le dernier membre (p. 213): *Erg Iguidija, Ait Atta, Oum Chakourta, Aain Raga*, etc.

→ dans noms géographiques étrangers binomiaux terminés par un *a* atone (mots féminins) on décline les deux membres (p. 214): *Saguie el Hamre*

2.2.3. Problèmes de transcription – conclusion

La langue arabe utilise un système des lettres différentes et, contrairement à la tradition européenne, il s'écrit de droite à gauche. La transcription des noms étrangers dans la langue croate est toujours la pierre d'achoppement de notre orthographe. Il est certain que « les noms venus des langues qui n'utilisent pas l'alphabet latin doivent être translittérés, tandis que ceux venus des langues qui utilisent l'alphabet latin sont écrits dans leur forme originale » (Badurina, Marković, Mićanović 2008: 205). Les noms propres que nous avons rencontrés dans l'extrait du texte original (Nour, Bou Sba, Yuemaia, Lalla, Aamma, Al Azraq, Es Ser, etc.) ont resté inchangés. En ce qui concerne la gémation, c'est-à-dire le redoublement de la consonne, D. Brozović (1955: 78) constate que ce phénomène semble étrange dans la langue croate, mais il est très important dans la langue arabe. Puisque nous ne sommes pas sûrs de l'origine de ces noms ni de leur prononciation en arabe, nous les avons laissés dans la même forme. J. Hamm (1952: 29) ne soutient pas la transcription des noms propres (ou des toponymes) parce que « l'accent des mots n'est pas le même et la transcription efface ces différences ». D'autre part, D. Brozović (1955: 76) soutient l'écriture des noms dans leur forme originale, mais, rajoute-t-il, « leur prononciation se fait *croatiser* ». En ce qui concerne la transcription des toponymes et des noms propres, nous ne l'avons pas faite parce que:

→ ces toponymes sont d'origine arabe et pour faire la transcription en croate, nous devrions d'abord les translittérer selon des règles de la langue croate et puis les transcrire (et non pas les transcrire d'après le texte français)

→ l'incohérence dans la translittération des toponymes dans différents atlas nous indique qu'il n'existe pas une translittération « générale » et « uniforme », les différences sont possibles dans la même langue

→ la transcription des noms propres (Nour, Lalla, Aamma, etc.) en croate est possible, mais nous ne connaissons pas leur forme originale en arabe – les voyelles et consonnes géminés en français indiquent certaines particularités de la prononciation de ces noms en arabe

→ la transcription des toponymes et leur adaptation au niveau phonologique pourrait embrouiller davantage les lecteurs: dans l'atlas d'Afrique (Šehić, 2008) nous avons trouvé *Erg Šeš* au lieu de *Erg Chech* – suivant cet exemple, nous transcrivons par exemple *Oum Chakourta* et *Cheheiba* comme *Um Šakurta* et *Šeheiba* (encore une fois, sans connaissance de la langue arabe, il est impossible de faire une bonne translittération ou transcription) et il serait impossible de les trouver dans la carte sous cette forme

→ dans les atlas consultés, beaucoup de toponymes sont transcrits à moitié – la transcription semble être plus pratique et plus facile, surtout pour les lecteurs non-parlants une langue étrangère (Hamm 1957: 75), mais à notre avis, il est préférable de ne pas faire de transcription que de la faire à moitié

Il serait toujours possible de faire des reproches concernant la prononciation – sans transcription des noms propres ou des toponymes nous n'aurions pas aidé les lecteurs à bien prononcer certains noms arabes écrits d'ailleurs selon les règles de l'orthographe français. Par exemple, un lecteur qui ne connaît pas la langue française ne sait pas que Nour se prononce /nuR/. D'autre part, même la langue croate ne fonctionne pas toujours selon le principe *je lis comme j'écris*, le meilleur exemple en est le futur croate – on écrit par exemple *čitat ću*, mais on prononce /čitaću/. Ce que nous proposons ici, c'est la transcription des noms propres et des toponymes à la fin du livre. Ecrire leur transcription dans le texte entre parenthèses serait inadmissible et cela dérangerait le rythme du texte littéraire, mais cités à la fin (avec une explication ajoutée concernant par exemple des faits géographiques) ils pourraient servir le lecteur et lui faciliter la compréhension du récit.

2.2.4. Cas particulier – le Hartani et la Cité

Le Hartani (au pluriel *Haratins*) est l'habitant des oasis du nord-ouest de l'Afrique (au Maroc, en Mauritanie, en Algérie, au Mali). L'origine du nom est inconnue – dans la langue berbère *haratin* signifie *noir* et pour cette raison ils sont appelés *Maures Noirs*, ce qui porte une connotation négative. Certains croient qu'ils sont en fait descendants des esclaves (d'après Shoup, 2011: 114-116).

Le Hartani est l'ami de Lalla. Il vit en marge de la société. Personne ne sait qui sont ses parents ni d'où il vient. Il est sourd-mouet. Nous citons quelques phrases dans lesquelles nous trouvons des informations sur son origine, son nom, son apparence physique et ses « pouvoirs miraculeux » (Le Clézio 2002: 111-113, 131):

« Le Hartani n'est pas comme les autres garçons. Personne ne sait d'où il vient réellement. Seulement, un jour, (...), un homme est venu (...) et avait laissé au bord du puits un tout petit enfant enveloppé dans un morceau de tissu bleu. (...) L'enfant était le Hartani, c'est le surnom qu'on lui a donné parce qu'il avait la peau noire comme les esclaves du Sud. »

« Il sait parler aussi aux essaims d'abeilles, simplement en sifflant entre ses dents, en les guidant avec ses mains. Le gens ont un peu peur de Hartani, ils disent qu'il est *mejnoun*, qu'il a des

pouvoirs qui viennent des démons. Ils disent qu'il sait commander la mort aux bêtes des autres bergers. »

« Le Hartani n'a pas vraiment de famille, comme Lalla, il ne sait pas lire ni écrire, il ne connaît même pas les prières, il ne sait pas parler, et pourtant c'est lui qui sait toutes ces choses. »

« Lui, le Hartani, est celui qui n'a pas de père ni de mère, celui qui est venu de nulle part, celui qu'un guerrier du désert a déposé un jour, près de puits, sans dire un mot. Il est celui qui n'a pas de nom. (...) Mais le Hartani ne connaît pas le langage des hommes, il ne répond aux questions. (...) Mais le Hartani ne veut pas entendre le langage des hommes, parce qu'il vient d'un pays où il n'y a pas d'hommes, seulement le sable des dunes et le ciel. »

On voit que les habitants de la Cité ont peur de Hartani, ils croient qu'il possède des pouvoirs miraculeux et c'est la couleur de sa peau qui les dérange le plus. Lors de notre traduction, nous avons dû trouver un équivalent dans la langue croate pour ne pas perdre tous les connotations que porte cette appellation dans le texte original. Nous avons choisi *Čudak Maur* – de celle manière nous avons conservé la connotation aux Maures et à la peau noire et une partie de la connotation négative parce que le substantif *čudak* dans la langue croate décrit une personne qui vit différemment des autres, qui agit d'une manière étrange, qui est un excentrique (Le dictionnaire de la langue croate).

L'autre cas particulier est *la Cité*, le lieu où habite Lalla (Le Clézio 2002: 87):

« *La Cité apparaît, au détour du chemin, quand on s'est éloigné de la mer et qu'on a marché une demi-heure dans la direction de la rivière. Lalla ne sait pas pourquoi ça s'appelle la Cité, parce qu'au débout, il n'y avait qu'une dizaine de cabanes de planches et de papier goudronné, de l'autre côté de la rivière et des terrains vagues qui séparent de la vraie ville. Peut-être qu'on a donné ce nom pour faire oublier aux gens qu'ils vivaient avec des chiens et des rats, au milieu de la poussière* ».

Puisque la Cité n'est pas nom d'une ville réelle, nous avons dû le traduire, mais il était impossible de garder et traduire à la fois le vrai signification et la connotation ironique. *La cité* signifie vraiment *la ville*, mais cette ville n'est pas une ville proprement dite et pour cette raison nous avons choisi le substantif neutre *Naselje* en perdant une partie de la connotation.

2.2.5. L'emprunt

On trouve aussi des exemples de l'emprunt: *aiun* (les yeux), *harratins* (les esclaves), *fijar* (l'aube), *acéquiás* (canaux d'irrigation) – ce sont des emprunts que Le Clézio intègre dans le texte. Il les écrit en italique et nous les avons utilisés tels quels pour rester fidèle au texte original. L'emprunt sera élaboré plus loin dans l'analyse traductologique, en tant que l'un des procédés de traduction selon J.P. Vinay et J. Darbelnet.

3. ANALYSE TRADUCTOLOGIQUE

3.1. Les procédés de traduction

Notre travail de traduction est basé sur les stratégies et les méthodes traductologiques principales élaborées par J.P. Vinay et J. Darbelnet dans *La stylistique comparée du français et de l'anglais* (1972). Bien qu'ils aient relevé que leur ouvrage n'est pas « un livre de recettes qui, convenablement appliquées, doivent aboutir infailliblement à un chef-d'œuvre de traduction » (Vinay, Darbelnet 1972: 21), leur méthode de traduction nous a bien servi de ne pas violer les règles de la langue cible, le croate. Dans leur étude la traduction est définie comme « une discipline exacte qui possède ses techniques et ses problèmes particuliers » (Vinay, Darbelnet 1972: 23). Ils précisent aussi que la tâche principale du traducteur est de « traduire des idées et des sentiments et non des mots » (Vinay, Darbelnet 1972: 37). Ce qu'il traduit, ce sont les plus petits segments de l'énoncé (unités de traduction), c'est-à-dire de groupes ou syntagmes dont la traduction se fait en bloc, parce qu'ils forment de véritables unités de sens (Vinay, Darbelnet 1972: 37).

Suivant ce principe, en traduisant un texte, le traducteur peut s'engager dans deux directions – la traduction directe ou littérale et la traduction oblique. Quelquefois, il est possible de transposer le message de la langue source dans le message de la langue cible et dans ce cas le traducteur peut utiliser les procédés directs : l'emprunt, le calque et la traduction littérale. Mais il se peut aussi que certains effets stylistiques ne peuvent pas être transposés dans la langue cible sans un bouleversement de l'agencement ou du lexique. En ce cas-là, le traducteur utilise les procédés obliques: la transposition, la modulation, l'équivalence, et l'adaptation (Vinay, Darbelnet 1972: 46, 47). Pour compléter notre analyse traductologique, nous avons rajouté des procédés supplémentaires: la concentration et la dilution (types de transposition), l'étoffement, le dépouillement, l'explicitation et l'implication.

3.1.1. L'emprunt

L'emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. Ce terme désigne à la fois le procédé (l'acte d'emprunter) et l'élément lexical (mot ou construction syntaxique) qu'une langue emprunte à une autre sans le traduire (Vinay, Darbelnet 1972 : 8).

Les contacts franco-croates durent tout au long de l'histoire jusqu'à l'époque la plus récente. La pénétration des mots et des expressions français dans langue croate est le résultat du prestige et de l'influence que cette langue avait sur de nombreux pays d'Europe durant plusieurs siècles (Dabo Denegri 2007: 48-50). L'adaptation des emprunts français ainsi que des emprunts venus d'autres langues dans le système croate comprend quatre niveaux: phonologique, orthographique, morphologique et sémantique (Dabo Denegri 2007: 80). L'emprunt linguistique peut être *direct* (une langue, la langue source emprunte directement à une autre langue, la langue cible) ou bien *indirect* (la langue source emprunte à la langue cible par une *langue intermédiaire*). Les exemples cités ci-dessous sont adaptés au niveau phonologique et orthographique croate (seulement le mot *route* est emprunté directement de la langue française tandis que les autres sont venus du latin, grec ou anglais):

Le texte original	La traduction
<i>Alors il montrait à Nour la route qu'ils suivraient le jour, [...]</i>	<i>Pokazivao je zatim Nouru rutu koju će slijediti danju, [...]</i>
<i>Ce qu'on dit de lui est ce qu'on raconte, sa légende, son souvenir.</i>	<i>Ono što se o njemu govori, ono je što se prepričava, legenda, sjećanje.</i>
<i>Le vent soufflait, pareil au vent de la stratosphère, ôtant toute chaleur de la terre.</i>	<i>Vjetar je puhao, sličan vjetru stratosfere, brišući svaku toplinu sa zemlje.</i>
<i>Derrière les accacias tordus, les huttes de branches et de boue apparaissaient, telles</i>	<i>Iza slomljenih akacija izranjale su kolibe od grančica i blata nalik termitnjacima.</i>

<i>des termitières.</i>	
<i>Les tatouages bleus sur le front des femmes brillaient comme des scarabées.</i>	<i>Plave tetovaže na licima žena sjajile su poput skarabeja.</i>
<i>Eau lourde arrachée au sable, eau morte des crevasses, eau alicine qui donnait la colique, qui faisait vomir.</i>	<i>Teška voda oteta pijesku, mrtva voda pukotina, lužnata voda koja izaziva kolike, koja tjera na povraćanje.</i>
<i>Des maisons en pisé, des casemates de planches et de boue [...]</i>	<i>Kućice od crepića, kazamati od dasaka i blata [...]</i>
<i>C'étaient des silhouettes alourdies, encombrées par les lourds manteaux, et la peau de leurs bras et de leurs fronts semblait encore plus sombre dans les voiles d'indigo.</i>	<i>Bili su to tromi obrisi otežali zbog teških ogrtača, i njihova se koža na rukama i licu doimala još tamnijom pod velima boje indiga.</i>
<i>Ils étaient venus, tous les peuples du Sud, les nomades, les commerçants, les bergers, les pillards, les mendiants.</i>	<i>Došli su svi narodi s juga, nomadi, trgovci, pastiri, kradljivci, prosjaci.</i>
<i>Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient.</i>	<i>Pojavili su se, kao u snu, na vrhu dine, napola prekriveni pješčanom prašinom koju su podizala njihova stopala.</i>
<i>Les tatouages bleus sur le front des femmes brillaient comme des scarabées.</i>	<i>Plave tetovaže na licima žena sjajile su poput skarabeja.</i>
<i>Les jeunes enfants couraient, les bébés</i>	<i>Djeca su trčala, bebe plakale umotane u</i>

pleuraient, enroulés dans la toile bleue sur le dos de leur mère.

plavo platno na majčinim leđima.

En plus des emprunts mentionnés ci-dessus, nous avons noté encore quelques mots que le français et le croate ont empruntés de la langue perse et arabe. Tous ces exemples sont des emprunts qui font partie intégrante de ces deux langues:

Le texte original	La traduction
<i>En tête de la caravane, il y avait les hommes, enveloppés dans leurs manteaux de laine, leurs visages masqués par le voile bleu.</i>	<i>Na čelu karavane bili su muškarci obavijeni vunanim ogrtačima, lica prekrivenih plavim velom.</i>
<i>Ses yeux brûlent d'un feu étrange et sombre, dans l'ombre de son turban bleu, et Lalla sent la chaleur de son regard qui passe sur son corps, comme quand on s'approche d'un brasier.</i>	<i>Oči mu gore čudnom i tamnom vatrom u sjeni tog plavog turbana, i Lalla osjeća toplinu njegova pogleda koja joj prolazi tijelom, kao kad se približavate vatri.</i>
<i>Des fils de grande tente, [...] des hommes sans race, sans nom, des mendiants lépreux qui n'approchaient pas de l'eau</i>	<i>Sinovi velikoga šatora, [...] ljudi bez rase, bez imena, gubavi prosjaci koji se nisu približavali vodi.</i>
<i>On l'appelait Al Azraq parce qu'avant d'être un saint, il avait été un guerrier du désert, tout à fait au sud, dans la région de Chinguetti, car il était noble et fils de cheikh.</i>	<i>Zvali su ga Al Azraq jer, prije nego što je postao svetac, bio je pustinjaški ratnik na krajnjem jugu u pokrajini Chinguetti, jer bio je plemenit i šeikov sin.</i>

<i>Il enseignait comme cela la Sunna, pas avec les mots de la parole, mais avec des gestes et des prières, pour obliger les visiteurs à s'humilier dans leur cœur.</i>	<i>Tako je poučavao sunu, ne izgovorenim riječima već pokretima i molitvama kako bi prisilio došljake da se ponize u srcu.</i>
---	---

Un mot hybride est formé d'éléments empruntés à des langues différentes, ou formé d'un radical emprunté et un élément de la langue cible (préfixe, suffixe, etc). Dans notre traduction nous avons employé quelques mots hybrides:

Le texte original	La traduction
<i>Seul, peut-être, le berger chleuh, celui qu'on appelle le Hartani, vient lui aussi quelquefois sur le plateau, mais c'est quand une des chèvres du troupeau s'est égarée en courant le long des ravins.</i>	<i>Jedino možda još šleuhski pastir, onaj kojeg zovu Čudak Maur, ponekad dolazi na tu visoravan, ali samo onda kad neka od koza odluta od stada trčeći duž jarugā.</i>
<i>Un seul d'entre eux portait un fusil, une carabine à pierre au long canon de bronze noirci.</i>	<i>Samo je jedan od njih nosio pušku, karabinku duge cijevi od pocrnjele bronce.</i>

3.1.2. Le calque

Le calque est un emprunt qui résulte d'une traduction littérale des différentes parties d'une expression (Vinay, Darbelnet 1972: 47). Contrairement à un mot emprunté qui est adapté phonologiquement (dans la plupart des cas), le calque est traduit littéralement. De ce fait, il imite des expressions ou des structures de la langue source et les introduit à la langue cible (calque d'expression ou calque de structure).

Le texte original	La traduction
<i>C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisaient vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit.</i>	<i>Bilo je to kao da putuju nevidljivim stazama koje ih vode prema drugom kraju samoće, prema noći.</i>
<i>C'était un pays hors du temps, loin de l'histoire des hommes, peut-être, un pays où plus rien ne pouvait apparaître ou mourir, comme s'il était déjà séparé des autres pays, au sommet de l'existence terrestre.</i>	<i>Bila je to zemlja izvan vremena, daleko od ljudske povijesti, možda zemlja u kojoj se više ništa nije moglo pojaviti ili umrijeti, kao da je već odvojena od drugih zemalja, na vrhu zemaljskoga postojanja.</i>
<i>L'eau, elle était dans les aiun, les yeux, couleur de ciel, ou bien dans les lits humides des vieux ruisseaux de boue.</i>	<i>A voda, ona je bila u aiunu, očima boje neba ili u vlažnim koritima starih muljevitih potoka.</i>
<i>« Il savait guérir les malades, même ceux qui étaient malades au-dedans, ceux qui avaient perdu la raison. »</i>	<i>– Znao je liječiti bolesne, čak i one koji su bili bolesni iznutra, one koji su izgubili razum.</i>
<i>Les gens venaient de toutes parts pour le voir et lui demander secours.</i>	<i>Ljudi su dolazili iz svih krajeva da bi ga vidjeli i tražili pomoć.</i>

3.1.3. La traduction littérale

La traduction littérale, appelée aussi la traduction « mot à mot » est une solution unique, réversible et complète en elle-même (Vinay, Darbelnet 1972: 48). Elle ne nécessite aucune adaptation de la langue source dans la langue cible. Toutefois, il faut faire attention à ce que le message traduit ne soit pas un message qui donne un autre sens, qui n'a pas de sens, qui est impossible pour des raisons structurales, qui ne correspond à rien dans la métalinguistique de la langue cible ou qui correspond bien à quelque chose, mais non pas au même niveau de langue (Vinay, Darbelnet 1972: 49).

Le texte original	La traduction
<i>Il y avait tant de souffrance dans leurs corps meurtris, dans leurs lèvres saignantes, dans leur regard brûlé.</i>	<i>Bilo je toliko patnje u njihovim izmučenim tijelima, u njihovim raskrvarenim usnama, u njihovom sprženom pogledu.</i>
<i>Les voyageurs commençaient à arriver dans la Saguiet el Hamra, caravanes d'hommes et de bêtes qui descendaient les dunes en soulevant des nuages de poussière rouge.</i>	<i>Putnici su počeli dolaziti u Saguiu el Hamru, karavane ljudi i životinja koje su silazile niz dine podižući oblake crvene prašine.</i>
<i>C'était le centre du désert, peut-être, le lieu où tout avait commencé, autrefois, quand les hommes étaient venus pour la première fois.</i>	<i>Bilo je to središte pustinje, možda mjesto na kojem je sve jednom počelo, kad su ljudi došli prvi put.</i>
<i>Il n'y a pas d'arbres, ni d'herbe, seulement le vent qui vient du centre de l'espace.</i>	<i>Nema drveća ni trave, samo vjetar koji dolazi iz središta prostora.</i>
<i>Peut-être qu'il n'attendait plus rien, qu'il</i>	<i>Možda više ništa nije čekao, više ništa nije</i>

<i>ne savait plus rien, et qu'il était devenu semblable au désert, silence, immobilité, absence.</i>	<i>znao i postao je sličan pustinji, tišini, nepomičnosti, odsutnosti.</i>
<i>Sur certains roches il y a de drôles de signes qu'elle ne comprend pas, des croix, des points, des taches en forme de soleil et de lune, des flèches gravées dans la pierre.</i>	<i>Na nekim se stijinama nalaze neobični znakovi koje ona ne razumije, križevi, točke, mrlje u obliku sunca i mjeseca, strelice uklesane u kamen.</i>
<i>Alors elle arrive devant le grand plateau de pierre blanche qui s'étend jusqu'aux limites de l'horizon, jusqu'au ciel.</i>	<i>Tada ona stiže ispred velike bijele kamene visoravni koja se prostire do granica obzora, do neba.</i>
<i>Mais Es Ser ne vient pas toujours.</i>	<i>No Es Ser ne dolazi uvijek.</i>
<i>Elle ne connaît pas celui qu'elle appelle Es Ser, elle ne sait qui il est, ni d'où il vient, mais elle aime le rencontrer dans ce lieu, parce qu'il porte avec lui, dans son regard et dans son langage, la chaleur des pays des dunes et de sable, du Sud, des terres sans arbres et sans eau.</i>	<i>Ne poznaje onoga koga zove Es Ser, ne zna tko je on ni odakle dolazi, ali voli ga susresti na tom mjestu jer on sa sobom, u pogledu i riječima, nosi vrućinu krajevā dinā i pijeska, Juga, zemalja bez drveća i vode.</i>
<i>Sur l'eau de la fontaine immobile, ouverte comme un œil qui regarde le ciel, passe de temps en temps le lent frisson de l'air embrasé qui jette une poudre fine et blanche à la surface, comme une taie imperceptible qui fond aussitôt.</i>	<i>Nepomičnim izvorom, otvorenim poput oka koje gleda nebo, prolazi s vremena na vrijeme lagani drhtaj užarena zraka koji na površinu baca finu i bijelu prašinu poput nevidljive navlake, koja se odmah otopi.</i>

Nous ajoutons ici des noms propres qui ont été traduits littéralement:

Le texte original	La traduction
<i>[...], parce qu'ils savaient que l'Homme Bleu était un saint, et ils demandaient sa bénédiction.</i>	<i>[...] jer su znali da je Plavi Čovjek svetac i tražili su njegov blagoslov.</i>
<i>[...], je voudrais entendre encore parler de lui, et de celui qu'on appelait Ma el Aïnine, l'Eau des Yeux.</i>	<i>[...], željela bih još slušati o njemu i o onome koga su zvali Ma el Ainine, Voda Očiju.</i>
<i>C'est ici que vit celui qui Lalla appelle Es Ser, le Secret, parce que personne ne sait son nom.</i>	<i>Upravo tu živi onaj kojeg Lalla zove Es Ser, Tajna, jer mu nitko ne zna ime.</i>
<i>Lentement, elle marche sur les chemins de sable jusqu'à la Cité, [...]</i>	<i>Polako pješčanim putevima hoda prema Naselju [...]</i>

3.1.4. La transposition

La transposition consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message (Vinay, Darbelnet 1972: 96). En général, soit obligatoire, soit facultatif, ce procédé entraîne un changement de catégorie grammaticale – il porte sur l'espèce et l'ordre des mots, mais peut s'appliquer aussi à l'intérieur d'une langue (Vinay, Darbelnet 1972: 50).

En général, la transposition doit être utilisée lorsque la traduction littérale n'a aucun sens. Il y a de nombreuses possibilités qui s'offrent au traducteur, nous en présentons ici quelques-unes (nom → verbe correspondant, syntagme prépositionnel → nom accompagné d'adjectif, infinitif → syntagme prépositionnel ou nom, participe présent → proposition subordonnée au présent, etc.):

Le texte original	La traduction
<i>Quand la nuit venait ici, sur la eau des puits, c'était à nouveau le règne du ciel constellé du désert.</i>	<i>Kad se ovdje na zdence spuštala noć, ponovno bi zavládalo zvjezdano pustinjaško nebo.</i>
<i>C'était le silence, peut-être, venu du désert, de la mer des dunes, des montagnes de pierre sous la clarté lunaire,; [...]</i>	<i>Bila je to možda tišina pristigla iz pustinje, iz mora dina, iz kamenih planina obasjanih mjesečinom [...]</i>
<i>Puis ils se séparaient sans se dire adieu.</i>	<i>Zatim bi se rastali bez pozdrava.</i>
<i>L'homme du désert vient [...], quand elle a réellement besoin de lui, quand elle en a besoin aussi fort que de parler, ou de pleurer.</i>	<i>Taj pustinjaški čovjek dolazi [...], kad za njim osjeća stvarno veliku potrebu, kad je ta potreba snažna poput one za govorenjem ili plakanjem.</i>
<i>Ils portaient avec eux la faim, la soif qui fait saigner les lèvres, le silence dur où luit le soleil, [...]</i>	<i>Sa sobom su nosili glad, žeđ od koje krvare usnice, okrutnu tišinu gdje sja sunce, [...]</i>
<i>Nour cherchait les hauts palmiers vert sombre jaillissant du sol, en rangs serrés autour du lac d'eau claire, [...]</i>	<i>Nour je tražio visoke tamnozelené palme koje izbijaju iz tla zbite u nizu oko jezera s čistom vodom, [...]</i>
<i>Elle restait là, accroupie par terre, à pleurer et à gémir.</i>	<i>Ostala je ondje čučeći na zemlji, plačući i jecajući.</i>
<i>Lalla pense à la fontaine jaillie de sous la pierre, elle pense à l'eau très claire et</i>	<i>Lalla misli na zdenac koji izvire ispod kamena, misli na vrlo čistu i glatku vodu</i>

<i>lisse qui brillait dans la lumière du soleil.</i>	<i>koja je blistala na sunčevoj svjetlosti.</i>
<i>Il porte un grand manteau blanc qui étincelle comme le sel au soleil.</i>	<i>Odjeven je u veliki bijeli ogrtač koji sjaji poput soli na suncu.</i>
<i>Des femmes avaient allumé leurs braseros pour le repas du soir, des enfants, des hommes immobiles devant leurs tentes poussiéreuses.</i>	<i>Žene su potpalile žeravnike kako bi pripremile večeru, djeca, muškarci nepomični ispred prašnjavih šatora.</i>

Dans la plupart des cas le procédé de transposition nous a bien servi pour traduire des infinitifs français. Nous en citons quelques exemples:

Le texte original	La traduction
<i>Les bêtes aussi allaient sans savoir où, posant leurs sabots sur des traces anciennes.</i>	<i>I životinje su hodale ne znajući kamo idu, gazeći po prijašnjim tragovima.</i>
<i>Alors Lalla peut marcher au milieu de l'étendue de pierres brisées, sans prendre garde où elle va, sans chercher.</i>	<i>Lalla tada može hodati središtem prostranstva razlomljena kamenja ne pazeći kuda hoda, ne tražeći.</i>
<i>[...] alors ils marchaient sans s'arrêter, sur les chemins que d'autres pieds avaient déjà parcourus, pour trouver autre chose.</i>	<i>[...] stoga su, ne zaustavljajući se, hodali stazama kojima su druga stopala već prošla, kako bi pronašli nešto drugo.</i>
<i>Ils marchaient lentement vers l'eau des puits, pour abreuver leurs bouches saignantes.</i>	<i>Hodali su polako prema vodi u zdencima kako bi natopili raskrvarena usta.</i>

<i>[...], les gens sont venus de tous les environs pour voir la fontaine, et pour goûter de son eau, [...]</i>	<i>[...] kasnije su dolazili ljudi iz svih krajeva kako bi vidjeli zdenac, kušali tu vodu, [...]</i>
<i>C'est là que le guide et Nour s'installèrent d'abord, pour prier.</i>	<i>Ondje su se vođa i Nour najprije smjestili da se pomole.</i>
<i>Ils marchaient depuis la première aube, sans s'arrêter, la fatigue et la soif les enveloppaient comme une gangue.</i>	<i>Hodali su bez zaustavljanja od rane zore, umor i žeđ obavijali su ih poput ljuštore.</i>
<i>Il semblait épuisé comme s'ils avait marché pendant des heures sans boire ni manger.</i>	<i>Doimao se iscrpljenim, kao da je satima hodao bez vode i hrane.</i>
<i>Il n'y a que l'homme bleu du désert qui la regarde continuellement, sans lui parler.</i>	<i>Tu je samo plavi pustinjaški čovjek koji je neprestano promatra, bez riječi.</i>
<i>A mesure qu'ils approchaient, le toit arrondi semblait sortir des pierres rouges, grandir vers le ciel.</i>	<i>Dok su se približavali, činilo se kao da zaobljen krov izlazi iz crvenoga kamenja i raste prema nebu.</i>

Comme nous l'avons déjà mentionné, il y a de nombreuses possibilités d'utiliser la transposition. Nous avons traduit ces infinitifs par des participes présent (*glagolski prilog sadašnji*), par une proposition subordonnée (exprimant le but) au présent ou au conditionnel, par un nom accompagné d'une préposition (syntagme prépositionnel), etc.

3.1.4.1. La concentration et la dilution

La concentration est aussi un procédé de traduction. Ce terme désigne un type de transposition qui consiste à résumer en un seul mot ce qui est exprimé par deux ou plusieurs mots dans la langue source (Vinay, Darbelnet 1972: 7).

Le texte original	La traduction
<i>Seules les guêpes vont et viennent au-dessus de l'eau, frôlent la surface, [...]</i>	<i>Samo ose prelijeću vodu, dotiču površinu, [...]</i>
<i>Au fond de la vallée, commençaient les traces de la vie humaine: champs de terre entourés de murs de pierre sèche, [...]</i>	<i>U dnu doline javljali su se tragovi ljudskoga života: njive okružene suhozidima, [...]</i>
<i>La vieille femme continuait à pleurer, [...]</i>	<i>Starica je i dalje plakala.</i>
<i>Aussitôt le jeune homme a recouvré la vue et il était ébloui par la lumière du soleil.</i>	<i>Istoga trenutka mladić je progledao i zaslijepila ga je sunčeva svjetlost.</i>
<i>Avec eux marchaient deux ou trois dromadaires, puis les chèvres et les moutons harcelés par les jeunes garçons.</i>	<i>Uz njih hodale su dvije ili tri jednogrbe deve zatim koze i ovce koje su tjeroali dječaci.</i>
<i>Les jeunes filles, écartant un pan de tente, peignaient leurs lourdes chevelures, [...]</i>	<i>Razmaknuvši krilo šatora, djevojke su češljale tešku kosu, [...]</i>

Traduire les syntagmes *la vieille femme, le jeune homme, les jeunes garçons, les jeunes filles* littéralement donnerait des expressions pléonastiques dans la langue croate. Pour y échapper, nous avons opté pour le procédé de transposition.

Le procédé inverse, la traduction à l'aide de plusieurs mots de ce qui est exprimé par un seul mot s'appelle la dilution. Ce procédé représente une simple équivalence lexicale entre un élément simple et un élément composé (Chuquet, Paillard 1987: 14-15).

Le texte original	La traduction
<i>Les hommes déchargeaient les chameaux, construisaient la grande tente de laine brune, debout sur son unique poteau en bois de cèdre.</i>	<i>Muškarci bi rasteretili deve, podigli veliki šator od smeđe vune poduprt jednim jedinim kolcem od cedra.</i>
<i>De l'autre côté du brasero, les femmes parlaient, et l'une d'elles chantonait pour son bébé qui s'endormait sur son sein.</i>	<i>S druge strane žeravnika razgovarale su žene i jedna od njih pjevala je djetetu koje je tonulo u san na njezinim prsima.</i>
<i>Sur le visage gris, les yeux noircis fixaient l'horizon mouvant des dunes, car c'était ainsi que la mort l'avait surpris.</i>	<i>Na sivom licu pocrnjele oči bile su uprte u pokretan obzor dina jer tako ga je zatekla smrt.</i>
<i>Les chameaux et les bêtes piétinaient, faisaient monter la poussière rouge.</i>	<i>Deve i životinje tapkale su nogama, podižući crvenu prašinu.</i>

3.1.5. La modulation

La modulation est une variation dans le message obtenue par le changement du point de vue qui n'est pas conditionné par la seule structure (Vinay, Darbelnet 1972: 233). Considérant qu'elle concerne la traduction des constructions qui n'ont pas d'équivalents dans la langue cible, le traducteur doit bien connaître les deux langues et choisir l'équivalent qui serait plus adapté à la langue cible. En général, la modulation est présente quand on s'aperçoit que la traduction littérale ou transposée est grammaticalement correcte mais qu'elle se heurte au génie de la langue cible (Vinay, Darbelnet 1972: 51).

Le texte original	La traduction
<i>Avec eux marchaient deux ou trois dromadaires, puis les chèvres et les moutons harcelés par les jeunes garçons.</i>	<i>Uz njih hodale su dvije ili tri jednogrbe deve zatim koze i ovce koje su tjeroali dječaci.</i>
<i>Quelquefois les hommes bleus recontraient un des leurs, assis bien droit dans le sable, [...]</i>	<i>Ponekad bi plavi ljudi našli nekog od svojih kako uspravno sjedi u pijesku [...]</i>
<i>Autour du tombeau, il y avait une aire de terre rouge battue par les pieds des visiteurs.</i>	<i>Oko grobnice bila je crvena zemlja koju su posjetitelji utabali nogama.</i>
<i>Chaque fois qu'Aamma raconte l'histoire d'Al Azraq, elle ajoute un détail nouveau, [...], comme si elle ne voulait pas que l'histoire fût jamais achevée.</i>	<i>Svaki put kad pripovijeda priču o Al Azraqu, Aamma dodaje neku novu pojedinost, [...], kao da ne želi da priča ikad završi.</i>
<i>Aussitôt le jeune homme a recouvré la vue et il était ébloui par la lumière du soleil.</i>	<i>Istoga trenutka mladić je progledao i zaslijepila ga je sunčeva svjetlost.</i>

<i>Ils étaient nés du désert, aucun autre chemin ne pouvait les conduire.</i>	<i>Rodila ih je pustinja, nisu mogli slijediti nijedan drugi put.</i>
<i>Devant l'ouverture, il s'agenouillait et priait encore, le front posé sur la pierre du seuil.</i>	<i>Ispred otvora kleknuo je i još molio, položivši čelo na kameni prag.</i>
<i>Le troupeau mangeait les herbes maigres, les chardons, les feuilles d'euphorbe qu'il partageait avec les hommes.</i>	<i>Stado je jelo suhu travu, čkaljeve, lišće mlječike, jednako kao i ljudi.</i>
<i>Les enfants ont éloigné les bêtes à coups de pierres, pendant que les hommes se sont agenouillés pour prier.</i>	<i>Djeca su otjerala životinje bacajući kamenje dok su muškarci kleknuli na molitvu.</i>
<i>Cela n'était comme rien de ce qu'il y a sur la terre.</i>	<i>To je bilo drugačije od svega što postoji na zemlji.</i>
<i>Mais pourtant, ils restaient dans le silence, les hommes et les femmes aux visages et aux corps bleuis par l'indigo et la sueur; pourtant ils n'avaient pas quitté le désert.</i>	<i>No oni su šutjeli, ti muškarci i žene lica i tijela poplavjelih od indiga i znoja: ipak nisu napustili pustinja.</i>
<i>C'était juste la trace d'une sueur à la surface du désert, le don parcimonieux d'un Dieu sec, le dernier mouvement de la vie.</i>	<i>Bio je to samo trag znoja na površini pustinje, škrt poklon strogoga boga, posljednji trzaj života.</i>
<i>Mais c'était une route qui n'avait pas de fin, car elle était plus longue que la vie</i>	<i>Ali to je bio put bez kraja jer je bio duži od ljudskoga života.</i>

<i>humaine.</i>	
<i>C'était difficile de marcher, à cause des cailloux aigus qui sortaient de la terre rouge, et Nour avait du mal à suivre son père.</i>	<i>Bilo je teško hodati zbog oštra kamenja koje je stršalo iz crvene zemlje i Nour je teško slijedio oca.</i>
<i>Elle est heureuse quand elle est sur le plateau de pierres, dans la lumière du regard.</i>	<i>Sretna je kad je na kamenoj visoravni, obasjana svjetlošću toga pogleda.</i>
<i>A mesure que les hommes descendaient vers le fond de la vallée, la ville qu'ils avaient entrevue un instant disparaissait, et ils ne trouvaient que la terre sèche et nue.</i>	<i>Dok su muškarci silazili prema dnu doline, grad koji su bili nazreli u jednom je trenutku nestao i oko njih se prostirala samo suha i gola zemlja.</i>

3.1.5.1. L'étoffement et le dépouillement

L'étoffement comprend le renforcement d'un mot qui ne suffit pas à lui-même et qui a besoin d'être épaulé par d'autres (Vinay, Darbelnet 1972: 109). Ce procédé est généralement exploité dans le domaine des prépositions et il consiste à introduire un syntagme nominal ou verbal pour traduire une préposition, un pronom ou un adverbe interrogatif, bien que l'on trouve parfois ce terme employé dans des acceptions plus larges (Chuquet, Paillard 1987: 14).

Le texte original	La traduction
<i>Mais il y a des gens maintenant qui ne veulent plus croire cela, ils disent que ce</i>	<i>Ali danas ima ljudi koji u to više ne žele vjerovati, govore da su to laži.</i>

<i>sont des mensonges.</i>	
<i>Elle pense comment tout s'est passé, il y a très longtemps, aux portes du désert, [...]</i>	<i>Zamišlja kako se sve to dogodilo, jako davno, na vratima pustinje, [...]</i>
<i>C'est un endroit où il n'y a personne, personne.</i>	<i>Mjesto je to na kojem nema nikoga, baš nikoga.</i>
<i>Des choses qu'elle n'a jamais vues ailleurs, qui la troublent et l'inquiètent.</i>	<i>[...] stvari koje nikad nije vidjela negdje drugdje, koje je zbunjuju i uznemiruju.</i>
<i>Elle perçoit chaque détail, chaque pierre, chaque cassure, chaque dessin minuscule dans la poussière.</i>	<i>Uočava svaku pojedinost, kamen, pukotinu, svaki i najmanji crtež u prašini.</i>

Le dépouillement, le procédé inverse, dégage l'essentiel du *signifiant* et l'exprime d'une façon condensée (Vinay, Darbelnet 1972: 7). Il permet de remplacer une locution prépositive plus complexe, un participe présent ou passé, ou même toute une subordonnée relative par une préposition simple.

Le texte original	La traduction
<i>Les bras croissés sur sa poitrine, le guide respirait à peine, ses paupières restaient fixes.</i>	<i>Ruku prekriženih na prsima, vođa je jedva disao, a vjeđe su mu i dalje bile nepomične.</i>
<i>La sueur coulait lentement sur le visage des voyageurs, [...] sur leurs joues, sur</i>	<i>Znoj se lagano cijedio s lica putnika, [...] na obrazima, rukama, duž nogu.</i>

<i>leurs bras, le long de leurs jambes.</i>	
<i>La lumière rutilante et ruisselle de toutes parts, la lumière qui naît de tous les côtés à la fois, la lumière de la terre, du ciel et du soleil.</i>	<i>Svjetlost blista i teče sa svih strana, svjetlost koja se istovremeno rađa posvuda, svjetlost zemlje, neba i sunca.</i>
<i>Par instants, l'homme au fusil cessait de parler à Nour, et il regardait en arrière, vers la tête de la vallée, là d'où venait le vent.</i>	<i>Povremeno, čovjek s puškom prestao bi razgovarati s Nourom i gledao bi naprijed, prema vrhu doline, tamo odakle je dolazio vjetar.</i>
<i>Puis, d'un seul coup, comme dans un souffle de vent, tout cela s'en va.</i>	<i>Zatim, odjednom, kao u dahu vjetra, sve nestane.</i>
<i>Il vivait partout, dans les cabanes des bergers, les abris de feuilles qui sont construits autour des arbres, ou bien même dans les grottes, au cœur de la montagne.</i>	<i>Živio je posvuda, u pastirskim kolibama, skrovištima od lišća napravljenima oko drveća ili čak u spiljama u srcu planine.</i>

3.1.5.2. L'explicitation et l'implicitation

L'explicitation consiste à introduire dans la langue cible des précisions qui restent implicites dans la langue source, mais qui se dégagent du contexte, de la situation ou de la contrainte grammaticale (Vinay, Darbelnet 1972: 9).

Le texte original	La traduction
<i>Ils avaient franchi les montagnes par le pas de Maïder, vers Tarhamant, ou plus</i>	<i>Prevalili su planine kroz prolaz el Maider, prema Tarhamantu, ili niže, tamo gdje</i>

<i>bas, là où le Draa rencontre le Tingut, par Regbat.</i>	<i>rijeka Dra susreće Tingut, kroz regiju Regbat.</i>
<i>Des fils de grande tente, vêtus de blanc et de bleu sombre, des chleuhs à la peau presque noire, [...]</i>	<i>Sinovi velikoga šatora, obučeni u bijelo i tamnoplavo, pripadnici naroda Šleuh gotovo crne kože, [...]</i>
<i>L'homme au fusil, celui qui guidait la troupe, appelait Nour et il lui montrait la pointe de la petite Ourse, l'étoile solitaire qu'on nomme le Cabri, puis, à l'autre extrémité de la constellation, Kochab, la bleue.</i>	<i>Čovjek s puškom, onaj koji je vodio karavanu, pozvao je Noura i pokazao mu vrh Maloga medvjeda, usamljenu zvijezdu zvanu Kabri potom, na drugom kraju zvijezda, plavu zvijezdu Kochab.</i>
<i>Certains d'entre eux étaient d'un noir presque rouge, grands et longilignes, qui parlaient une langue inconnue; [...]</i>	<i>Neki od njih bili su crne, gotovo crvene boje kože, snažni i visoki, govorili su nepoznatim jezikom: [...]</i>
<i>Il n'y avait pas d'ombre à cet endroit, simplement les pierres aiguës de la colline, et, au-dessous, le lit asséché du torrent.</i>	<i>Na tom mjestu nije bilo sjene, samo oštro kamenje brežuljka, a ispod njega osušeno korito kanala.</i>
<i>Puis elle avance au milieu du plateau de pierres, là où ne vivent pas que les scorpions et les serpents.</i>	<i>Potom hoda naprijed usred kamene visoravni, ondje gdje žive samo škorpioni i zmije.</i>
<i>Il y'a des vaguelettes dures, cuites par la chaleur terrible du soleil, [...]</i>	<i>Tu ima malih oštarih valova zažarenih zbog strašne vrućine [...]</i>
<i>Elle sent sur sa peau le souffle du vent du</i>	<i>Na koži osjeća dah južnoga vjetra koji</i>

*sud, qui élève **les nuées** de sable [...]*

*podize **guste oblake** pijeska, [...]*

En traduisant la première phrase nous nous sommes rendu compte que l'intervention du traducteur dans le texte de la langue cible est quelquefois inévitable. Puisque nous ne connaissons pas assez la géographie du Maroc, nous avons dû vérifier ces toponymes. Ainsi avons-nous opté pour les substantifs *rijeka* et *regija* qui nous donnent une information supplémentaire sans pour autant être redondante. Traduire *des chleuhs* sans une explication supplémentaire serait inutile, c'est pourquoi nous avons ajouté les substantifs *pripadnici naroda*.

L'implication, le procédé inverse, consiste à retirer un ou plusieurs termes inutiles, c'est-à-dire les termes explicites dans la langue d'arrivée (Vinay, Darbelnet 1972: 10).

Le texte original	La traduction
<i>Il la portait sur sa poitrine, serrée entre ses deux bras, le canon dirigé vers le haut comme la hampe d'un drapeau.</i>	<i>Nosio ju je na prsima, stisnuvši je rukama, cijevi uspravljene poput koplja zastave.</i>
<i>Ils avaient surtout la lumière de leur regard, qui brillait si clairement dans la sclérotique de leurs yeux.</i>	<i>Imali su, prije svega, svjetlost svoga pogleda, koja im je tako jasno svijetlila u bjeloočnicama.</i>
<i>Les bêtes aussi allaient sans savoir où, posant leurs sabots sur des traces anciennes.</i>	<i>I životinje su hodale ne znajući kamo idu, gazeći po prijašnjim tragovima.</i>
<i>Le guide marchait contre le soleil, penché en avant, la tête couverte par son manteau de laine.</i>	<i>Pognut, vođa je hodao nasuprot suncu, glave prekrivene vunanim ogrtačem.</i>

<i>[...] et il remerciait l'homme saint, sans prononcer de paroles, simplement en bougeant un peu la tête et en chantonnant à l'intérieur de sa gorge.</i>	<i>[...] i zahvaljivao je svetom čovjeku, ne izgovarajući riječi, jednostavno blago mičući glavom i pjevušeći.</i>
<i>Ou bien elle se tait pendant un long moment, penchée sur le grand plat de terre, [...]</i>	<i>Ili pak dugo šuti, nagnuta nad veliku zemljanu posudu, [...]</i>
<i>[...] et il a marché à travers le pays, de ville en ville, pieds nus, avec un bâton, comme s'il était un mendiant.</i>	<i>[...] i hodao je zemljom bosih nogu, od grada do grada, sa štapom poput prosjaka.</i>

Le texte original abonde en adjectifs possessifs dont l'utilisation en croate est plus restreinte. En utilisant le procédé d'implication, nous avons éliminé des adjectifs possessifs redondants dans la langue croate:

Le texte original	La traduction
<i>[...], et leur peau sombre avait pris le reflet de l'indigo, sur leurs joues, sur leurs bras, le long de leurs jambes.</i>	<i>[...], a njihova tamna koža poprimila je odsjaj boje indiga na obrazima, rukama, duž nogu.</i>
<i>Son visage était sombre, noirci par le soleil, mais ses yeux brillaient, et la lumière de son regard était presque surnaturelle.</i>	<i>Lice mu je bilo tamno, pocrnjelo od sunca, ali oči su sjale i svjetlost njegova pogleda bila je gotovo neprirodna.</i>
<i>Les bras croissés sur sa poitrine, le guide respirait à peine, ses paupières restaient</i>	<i>Ruku prekrivenih na prsima, vođa je jedva disao, a vjeđe su mu i dalje bile</i>

<i>fixes.</i>	<i>nepomične.</i>
<i>C'était comme si quelque chose d'étranger entrait en lui, par sa bouche, par son front, par les paumes de ses mains et par son ventre, [...]</i>	<i>Bilo je to kao da je nešto strano ulazilo u njega kroz usta, kroz čelo, kroz dlanove ruku i kroz trbuh, [...]</i>
<i>Lalla regarde de toutes ses forces, jusqu'à ce que son cœur batte à grands coups sourds dans sa gorge et dans ses tempes, [...] et qu'elle entende dans ses oreilles les voix inconnues [...]</i>	<i>Lalla gleda svom snagom sve dok joj u grlu i sljepoočicama srce ne počne udarati jakim, muklim udarcima, [...] i dok u ušima ne čuje nepoznate glasove [...]</i>
<i>Malgré la nuit qui venait, leurs yeux avaient mal, et le vent chaud brûlait leurs visages et leurs mains.</i>	<i>Unatoč noći koja se spuštala, boljele su ih oči i vruć vjetar palio im je lica i ruke.</i>

3.1.6. L'équivalence

L'équivalence entraîne elle aussi un changement de point de vue. Elle part de la situation, quitte la domaine de la parole et pénètre dans celui de la langue – les équivalences sont le plus souvent de nature syntagmatique et intéressent la totalité du message (Vinay, Darbelnet 1972: 242). Elle se réfère aux textes qui dans une même situation mettent en œuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents (Vinay, Darbelnet 1972: 52). Pour y parvenir, on traduit un énoncé par un autre qui est totalement différent du point de vue linguistique formel, mais sémantiquement égal à cet autre (Mounin 1976: 94). La plupart des équivalences se rapportent aux expressions figées et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantives ou adjectivales, etc.

Le texte original	La traduction
<i>En tête de la caravane, il y avait les hommes, enveloppés dans leurs manteaux de laine, leurs visages masqués par le voile bleu.</i>	<i>Na čelu karavane bili su muškarci obavijeni vunanim ogrtačima, lica prekrivenih plavim velom.</i>
<i>Les femmes fermaient la marche.</i>	<i>Žene su išle posljednje.</i>
<i>Autour d'eux, à perte de vue, c'étaient les crêtes mouvantes des dunes, les vagues de l'espace qu'on ne pouvait pas connaître.</i>	<i>Oko njih, dokle pogled seže, bili su pokretni grebeni dina, valovi prostora koji nisu mogli upoznati.</i>
<i>Aide-moi, donne-moi ta bénédiction, puisque je suis ta propre chair.</i>	<i>Pomozi mi, daj mi svoj blagoslov jer sam tvoje krvi.</i>
<i>Au fond du tombeau, sur la terre battue, le guide était étendu à plat ventre.</i>	<i>U dnu grobnice, na utabanoj zemlji, vođa je ležao potrbuške.</i>
<i>Ça ne fait rien, je voudrais entendre encore parler de lui, et de celui qu'on appelait Ma el Aïnine, l'Eau des Yeux.</i>	<i>Ništa zato, željela bih još slušati o njemu i o onome koga su zvali Ma el Ainine, Voda Očiju.</i>
<i>Alors Al Azraq leur a donné la vue à tous deux, parce qu'il savait que leur cœur était bon.</i>	<i>Al Azraq je zatim obojici povratio vid jer je znao da su dobra srca.</i>
<i>[...] parce qu'il savait qu'eux n'avaient pas le cœur endourci [...]</i>	<i>[...] jer je znao da nisu zla srca i da su zaista blizu Boga [...]</i>
<i>La lumière est éblouissante, le vent froid</i>	<i>Svjetlost je zasljepljujuća, hladan vjetar</i>

<i>coupe les lèvres et met des larmes dans les yeux.</i>	<i>kida usne i tjera suze na oči.</i>
<i>Mais Al Azraq n'enseignait pas la Sunna avec les mots, et quand quelqu'un venait lui demander: enseigne-moi la Voie, il se contentait de réciter le chapelet pendant des heures, sans rien dire d'autre.</i>	<i>No Al Azraq sunu nije poučavao riječima i kad bi ga netko molio: pokaži mi Put, njemu je bilo dovoljno da satima moli krunicu a da ne kaže ništa.</i>
<i>Il sait parler avec tous ces mots-là, et son regard bondit d'une pierre à l'autre, vif comme un animal, va d'un seul mouvement jusqu'à l'horizon, monte droit dans le ciel, plane plus haut que les oiseaux.</i>	<i>On zna govoriti svim tim riječima i pogled mu, živ i razigran, skače s kamena na kamen, jednim pokretom ide sve do obzora, penje se ravno na nebo, lebdi u zraku više od ptica.</i>
<i>Le soleil éclairait son visage brun, son nez en bec d'aigle, ses longs cheveux bouclés couleur de cuivre.</i>	<i>Sunce je obasjavalo njegovo tamno lice, orlovski nos, njegovu dugu zavezanu kosu bakrene boje.</i>
<i>Lalla connaît bien leurs noms, elle les a entendus souvent depuis sa petite enfance.</i>	<i>Lalla dobro poznaje njihova imena, često ih je čula još od malih nogu.</i>
<i>C'était une femme qui allait chercher une cruche d'eau à la fontaine.</i>	<i>Bila jednom jedna žena koja je išla do izvora zagrabiti vrč vode.</i>
<i>[...] elle pleurait et elle se lamentait parce qu'elle avait beaucoup de chemin à faire pour rapporter l'eau chez elle.</i>	<i>[...] plakala je i kukala jer je morala dugo pješačiti da bi vodu donijela do kuće.</i>

Nous n'avons pas cité ici que quelques exemples les plus intéressants. Selon ce qui précède, les expressions *leur cœur était bon* et *(eux) n'avaient pas le cœur endourci* sont des expressions de sens contraires. Par conséquent, nous avons dû trouver des équivalents ayant aussi le sens opposé: *(oni) su dobra srca* et *nisu zla srca*. Pour traduire l'expression figée française *le regard vif comme un animal* nous avons choisi les adjectifs croates *živ* et *razigran* et c'est ainsi qu'on a conservé l'adjectif du texte original (*vif*) tandis que *razigran* connote la vivacité des mouvements d'un animal. Le syntagme *avoir beaucoup de chemin à faire* est traduit par le syntagme *morati dugo pješačiti* parce que l'infinitif *pješačiti* précédé par l'adverbe *dugo* connote une action épuisant, pénible et à long terme.

3.1.7. L'adaptation

L'adaptation représente la limite extrême de la traduction. Elle s'applique dans les cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans la culture de la langue cible, et doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente (Vinay, Darbelnet 1972: 52-53). En effet, l'adaptation est un cas particulier de l'équivalence (équivalence de situation) – il s'agit en général d'une donnée culturelle qui ne passerait pas telle quelle dans la traduction à la langue cible (il est nécessaire d'adapter le message dans la traduction).

Le texte original	La traduction
<i>Ils avaient suivi les routes du ciel entre les vagues des dunes, les routes qui viennent du Draa, de Tamgrout, de l'Erg Iguidi, ou, plus au nord, la route des Aït Atta, des Gheris, de Tafilalt, qui rejoignent les grands ksours des contreforts de l'Atlas, ou bien la route sans fin qui s'enfonce jusqu'au cœur du désert, au-delà du Hank, vers la grande ville de Tombouctou.</i>	<i>Slijedili su nebeske putove između valova dina, putove uz rijeku Dra, iz Tamgrouta, Erg Iguidija, ili sjevernije, put iz Ait Atta, iz Gherisa, Tafilalta, koji spajaju velika utvrđena naselja ogranaka Atlasa, ili beskonačnu stazu uronjenu do srca pustinje, s druge strane Hanka, prema velikom gradu Timbuktuu.</i>

<i>Les acéquias plongeaient leurs sillons steriles à travers la vallée, pour capter la moindre humidité.</i>	<i>Kanali za navodnjavanje prostrli su dolinom svoje žedne brazde pokušavajući uhvatiti i najmanju vlagu.</i>
<i>Les chameaux grommelaient, éternuaient.</i>	<i>Deve su mumljale, kihale.</i>
<i>Les murs du tombeau étaient nus et blancs, comme à l'extérieur, et le plafond bas montrait son armature de branches mêlées à la boue séchée.</i>	<i>Zidovi grobnice bili su goli i bijeli kao i izvana, a nizak strop bio je izrađen od grana pomiješanih sa suhim blatom.</i>
<i>Certains d'entre eux étaient d'un noir presque rouge, grands et longilignes, qui parlaient une langue inconnue; c'étaient les Tubbus venus de l'autre côté du désert, du Borku et du Tibesti, les mangeurs de noix de cola, qui allaient jusqu'à la mer.</i>	<i>Neki od njih bili su crne, gotovo crvene boje kože, snažni i visoki, govorili su nepoznatim jezikom: bili su to Tubusi, koji su došli s druge strane pustinje, iz Borkua i Tibestija, oni koji žvaču kola orah, koji su putovali sve do mora.</i>

Les mots *ksours* et *acéquias* ne font pas partie du lexique de la langue croate et nous avons dû les traduire d'une manière descriptive en utilisant leurs définitions que nous avons trouvées dans le dictionnaire Larousse et Reverso: *ksour* (ou *ksar*) – « village fortifié de l'Afrique du Nord présaharienne, le long des oueds, au débouché des torrents montagnards » et *acéquias* – « canaux d'irrigation ». Les chameaux sont des animaux dont le cri est spécifique et inconnu à un lecteur croate. L'onomatopée désignant ces cris n'existe pas dans la culture de la langue croate, et c'est pourquoi nous avons choisi le verbe *mumljati*, l'onomatopée des cris d'ours.

3.2. Autres transformations par rapport au texte source

3.2.1. Changement de l'ordre des mots

L'ordre des mots dans la langue croate est relativement libre tandis que la langue française ne connaît pas la déclinaison et c'est pourquoi son ordre des mots est principalement fixe. Il est bien connu que la langue croate connaît deux types de l'ordre des mots: l'ordre stylistiquement non marqué (ou l'ordre usuel) et l'ordre stylistiquement marqué (Babić 2005: 583). Toutefois, il y a des règles obligatoires concernant des mots atones, *zanaglasnice* (mots qui s'appuient sur le mot précédent accentué) et *prednaglasnice* (mots atones qui précèdent le mot accentué). En général, l'ordre des mots dans la langue croate suit la formule S(ujet) + V(erbe) + O(bjet). En ce qui concerne la langue française, « le schéma le plus ordinaire de la phrase se présente sous la forme sujet + verbe, ou sujet + verbe + attribut complément d'objet selon la nature du verbe » (Bechade 1986: 7). De ce point de vue, la structure de base des phrases dans ces deux langues est la même. Cependant, les différences existent et touchent certains types de mots.

Lors de notre traduction, nous avons dû faire quelques changements concernant la place de l'adjectif surtout, comme dans nos exemples, lorsqu'il s'agit des adjectifs désignant la couleur ou des participes passés employés comme adjectifs. « Le français placera des adjectives après les noms, toutes les fois où ce sera possible » (Vinay, Darbelnet 1972: 204; Grevisse, Gosse 2010: § 325). Par contre, la langue croate antépose l'adjectif au mot qu'il qualifie (Barić 2005: 586):

Le texte original	La traduction
<i>C'étaient des silhouettes alourdies, encombrées par les lourds manteaux, [...]</i>	<i>Bili su to tromi obrisi otežali zbog teških ogrtača, [...]</i>
<i>Le troupeau des chèvres bises et des moutons marchait devant les enfants.</i>	<i>Stado sivosmeđih koza i ovaca hodalo je ispred djece.</i>
<i>Sous leurs manteaux, leurs habits bleus</i>	<i>Ispod ogrtača, plava im je odjeća bila u</i>

<i>étaient en lambeaux, déchirés par les épines, usés par le sable.</i>	<i>dronjcima, poderana na trnju, istrošena pijeskom.</i>
<i>Ils étaient partis depuis des semaines, [...] traversant les torrents desséchés qui se perdaient dans le sable, franchissant les collines de pierres, les plateaux.</i>	<i>Putovali su već tjednima, [...] prelazeći presahnule bujice koje su nestajale u pijesku, prelazeći kamene brežuljke, visoravni.</i>
<i>[...] c'était à nouveau le règne du ciel constellé du désert.</i>	<i>[...] ponovno bi zavládalo zvjezdano pustinjaško nebo.</i>
<i>Il y avait tant de souffrance dans leurs corps meurtris, dans leurs lèvres saignantes, dans leur regard brûlé.</i>	<i>Bilo je toliko patnje u njihovim izmučenim tijelima, u njihovim raskrvarenim usnama, u njihovom sprženom pogledu.</i>
<i>La lumière est éblouissante, le vent froid coupe les lèvres et met des larmes dans les yeux.</i>	<i>Svjetlost je zasljepljujuća, hladan vjetar kida usne i tjera suze na oči.</i>

Nous citons aussi quelques exemples concernant le changement du place des verbes, des objets, des adverbes et des compléments circonstanciels:

Le texte original	La traduction
<i>Ils sont apparus [...] à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient.</i>	<i>Pojavili su se [...] napola prekriveni pješčanom prašinom koju su podizala njihova stopala.</i>
<i>La faim les rongeait.</i>	<i>Izjedala ih je glad.</i>

<i>La nuit venait très vite, le ciel immense et froid s'ouvrait au-dessus de la terre éteinte.</i>	<i>Noć se brzo spuštala, beskrajno i hladno nebo otvorilo bi se iznad ugašene zemlje.</i>
<i>Il regardait la brume qui remontait lentement le long de la vallée, vers la Hamada.</i>	<i>Gledao je maglu koja se polako dizala duž doline prema Hamadi.</i>
<i>Le soleil brille fort dans le ciel, [...]</i>	<i>Sunce snažno sja na nebu, [...]</i>
<i>Quand la nuit venait ici, sur la eau des puits, [...]</i>	<i>Kad se ovdje na zdence spuštala noć, [...]</i>
<i>Ils avaient marché ainsi pendant des mois, des années, peut-être.</i>	<i>Hodali su tako mjesecima, možda godinama.</i>
<i>Tout à coup, ils s'arrêtèrent ensemble: le tombeau blanc était apparu entre les collines de pierres, étincelant dans la lumière du ciel.</i>	<i>Odjednom, zajedno su se zaustavili: između kamenih brežuljaka pojavila se bijela grobnica, sjajeći se pod nebeskom svjetlošću.</i>

3.2.2. Répartition des phrases

Le style d'écriture de J.M.G. Le Clézio est particulier – les phrases se suivent l'une après l'autre et elles s'enchaînent juste comme les dunes. Ainsi, pour rester fidèle au texte original, nous avons essayé de le transférer dans la langue croate en respectant cette structure. Cependant, une telle transmission n'était pas toujours possible et nous avons dû changer la structure des phrases. En premier lieu, nous avons uni deux phrases en une parce que la phrase qui suit n'est que l'explication de celle qui précède. Nous avons employé le tiret qui

marque une pause plus longue (Badurina, Marković, Mićanović 2008: 73), ce qui nous a permis de garder le rythme du texte:

Le texte original	La traduction
<i>L'eau trouble et fade l'écœurait, ne parvenait pas à éteindre sa soif. C'était comme si elle installait au fond de son corps le silence et la solitude des dunes et des grandes plateaux de pierres.</i>	<i>Mutna i bljutava voda mu se gadila, nije mogla ugasiiti njegovu žeđ – kao da mu u dubinu tijela unosi tišinu i samoću dinā i velikih kamenih visoravni.</i>
<i>Mais c'était le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance. Un pays pour les pierres et pour le vent, aussi pour les scorpions et pour les greboises, ceux qui savent se cacher et s'enfuir quand le soleil brûle et que la nuit gèle.</i>	<i>Ali bila je to jedina, možda posljednja slobodna zemlja, zemlja u kojoj ljudski zakoni više nisu bili važni – zemlja za kamenje i vjetar, kao i za škorpione i skočimiševe, one koji se znaju sakriti i pobjeći kad sunce prži, a noć ledi.</i>
<i>Il n'y a plus de chemin sur le plateau. Ce ne sont que des blocs brisés, aigus comme des couteaux, où la lumière fait des étincelles.</i>	<i>Na visoravni više nema staze, to su samo razlomljeni blokovi oštri poput noževa na kojima svjetlost stvara iskre.</i>

J. M. G. Le Clézio introduit quelquefois une explication supplémentaire à l'intérieur de la même phrase par la conjonction *comme* (*si*) en indiquant une comparaison. Dans ce cas-là, le rythme du texte traduit exige une pause plus longue pour intensifier ce qui suit après la conjonction et c'est pourquoi nous avons remplacé des virgules par des tirets. Par exemple, dans la phrase *Ali vjetar, suša, glad – više nisu bili važni*. le tiret sépare partie de la phrase qui contient une explication supplémentaire (Badurina, Marković, Mićanović 2008: 73). Dans ce cas-là, le fait que le vent, la sécherresse, la faim n'avaient plus d'importance est surprenante – jusqu'à ce moment-là ils étaient les plus grands ennemis des hommes bleus. Il est très

important aussi parce que il symbolise la démission et le défit des hommes bleus lequel viendra au fin du récit et c'est pourquoi nous avons mis le tiret (mise en relief de l'expressivité).

Le texte original	La traduction
<i>C'était un pouvoir direct, sans pensée, qui venait du fond de la terre et s'en allait vers le fond de l'espace, comme si un lien invisible unissait le corps de l'homme allongé et le reste du monde.</i>	<i>Bila je to izravna moć, bez misli, koja je dolazila iz dubine zemlje i odlazila prema dnu prostora – kao da neka nevidljiva veza ujedinjuje tijelo ispružena čovjeka i ostatak svijeta.</i>
<i>Maintenant, d'autres hommes, d'autres femmes apparaissaient aussi, comme nés de la vallée.</i>	<i>Sada su se pojavljivali i drugi muškarci, i druge žene – kao da ih je rodila dolina.</i>
<i>Mais le vent, la sécherresse, la faim n'avaient plus d'importance.</i>	<i>Ali vjetar, suša, glad – više nisu bili važni.</i>

Selon la tradition croate concernant la ponctation, nous avons employé des tirets pour marquer le discours direct:

Le texte source	La traduction
<i>« Je suis venu », disait l'homme à genoux sur la terre battue. « Aide-moi, esprit de mon père, esprit de mon grand-père. [...] Aide-moi, donne-moi ta bénédiction, puisque je suis ta propre chair. Je suis venu. »</i>	<i>– Došao sam – govorio je čovjek klečeći na utabanoj zemlji – pomози mi, duše moga oca, duše moga djeda. [...] Pomози mi, daj mi svoj blagoslov jer sam tvoje krvi. Došao sam.</i>

« <i>Qui es-tu?</i> »	– <i>Tko si ti?</i>
« <i>Bou Sba. Et toi?</i> »	– <i>Bu Sba. A ti?</i>
« <i>Yuemaïa.</i> »	– <i>Yuemaia.</i>
« <i>Si, maintenant, Aamma, je t'en prie.</i> »	– <i>Da, Aamma, sada. Molim te.</i>
« <i>Je t'ai déjà raconté tout ce que je savais sur lui.</i> »	– <i>Već sam ti ispričala sve što sam znala o njemu.</i>

3.2.3. La mise en relief

Le texte source abonde en tournure *c'est... qui, c'est...que* qui n'existe pas dans la langue croate. Elle s'emploie pour la mise en relief (*l'emphase*) d'un des éléments de la phrase (Grevisse, Gosse 2010: 575). Puisque la langue croate ne possède pas une telle tournure, nous avons placé le mot mis en valeur en tête de phrase en ajoutant l'adverbe *upravo* (*exactement, précisément*) :

Le texte original	La traduction
<i>C'était là qu'ils arrivaient, maintenant, vers la grande ville de Smara.</i>	<i>Upravo ondje, pristizali su sada prema velikom gradu Smari.</i>
<i>C'est ici que vit celui qui Lalla appelle Es Ser, le Secret, parce que personne ne sait son nom.</i>	<i>Upravo tu živi onaj kojeg Lalla zove Es Ser, Tajna, jer mu nitko ne zna ime.</i>
<i>C'est là que l'homme vient quelquefois à sa rencontre.</i>	<i>Upravo ondje u susret joj ponekad dolazi taj čovjek.</i>

<i>Ce ne sont que des blocs brisés, aigus comme des couteaux, où la lumière fait des étincelles.</i>	<i>[...] to su samo razlomljeni blokovi oštri poput noževa na kojima svjetlost stvara iskre.</i>
<i>Ce sont des signes de magie, peut-être; c'est ce que disent les garçons de la Cité, et pour cela ils n'aiment pas venir jusqu'au plateau blanc.</i>	<i>To su možda znakovi neke magije; to govore dječaci iz Naselja i oni zato ne vole dolaziti do bijele visoravni.</i>
<i>C'est lui qui apparaît sur le plateau de pierre, là où commence le désert, et qui entoure Lalla de son regard, avec tant d'insistance et de force qu'elle en ressent un vertige.</i>	<i>On je taj koji se pojavljuje na kamenoj visoravni, ondje gdje počinje pustinja i koji okružuje Lallu tako ustrajnim i snažnim pogledom da od toga dobije vrtoglavicu.</i>
<i>Ce sable, ces prierres, ce ciel, ce soleil, ce silence, cette douleur, et non pas les villes de métal et de ciment, où l'on entendait le bruit des fontaines et des voix humaines.</i>	<i>Taj pijesak, to kamenje, to nebo, to sunce, ta tišina, ta bol, a ne gradovi od metala i cementa, gdje se čula buka fontanā i ljudskih glasova.</i>

Dans ces exemples, nous avons traduit la locution adverbiale *ne...que* exprimant la restriction par la particule *samo* et le pronom démonstratif *to*. L'autre procédé qu'on utilise pour la mise en relief, c'est la répétition des mots (le dernier exemple). Nous avons gardé les adjectifs démonstratifs (pronoms démonstratifs dans la langue croate) en les plaçant avant le substantif mis en valeur.

CONCLUSION

Notre devoir était de traduire un extrait du roman *Désert* de Jean-Marie Gustave Le Clézio. La traduction est accompagnée par une analyse linguistique et traductologique. La plupart des difficultés qui ont surgi lors de la traduction concernent la différence évidente entre le système linguistique français et croate (en particulier en ce qui concerne la morphologie et la lexicologie). Nous avons donc discuté des problèmes dans la langue croate liés avec l'inexistence de l'article d'une part, et avec l'incohérence dans la translittération, la transcription et la déclinaison des toponymes de l'autre. Bien que la langue croate ne connaisse pas d'articles, en s'appuyant sur les équivalents proposés par G. Bikić Carić (2010: 26-31) nous les avons traduits en utilisant le déterminant indéfini *jedan/neki*, le déterminant démonstratif, l'opposition accusatif/génitif ou, dans la plupart des cas, l'article zéro. Le but de la comparaison lexicale était de souligner des incohérences qui existent concernant la toponymie des noms étrangers et de souligner la nécessité d'une systématisation au niveau de la langue croate. Quant au style, le texte de départ est très lisible, tout en étant très poétique, mais il était parfois impossible d'éviter certaines pertes, notamment la traduction du nom *le Hartani* et du toponyme *la Cité*. En ce qui concerne *le Hartani* nous avons opté pour *Čudak Maur* et ce faisant, nous avons perdu une partie de la connotation négative que porte ce substantif dans le texte source. De même, dans l'exemple *la Cité* (cité = ville; groupements de logements ou d'immeubles ayant une unité). Par ailleurs, notre analyse traductologique s'appuie sur les procédés techniques proposés par J.P. Vinay et J. Darbelnet: l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence, et l'adaptation.

Pour conclure, ce mémoire de master nous a aidé à améliorer nos compétences traductionnelles. En tant que *traducteur littéraire en devenir* (Gouadec 2002: 35), nous admettons que notre traduction est loin d'être idéale, mais elle est le résultat d'un long travail de réflexion et de recherche. Tout compte fait, nous avons fait de notre mieux pour rester fidèle au texte original et de transmettre son message ainsi que la plupart de ses caractéristiques stylistiques.

BIBLIOGRAPHIE

Texte source

Le Clézio, J.-M. G. (2002) *Désert*. Paris: Gallimard

Ouvrages théoriques

Bikić Carić, G. (2009) *L'article en français et en roumain avec ses équivalents en croate dans un corpus aligné*, dans: *Studia Romanica et Anglica Zagrabienia*, No. 54, p. 15-51 (url: http://hrcak.srce.hr/index.php?show=clanak&id_clanak_jezik=92240 consulté le 2 février 2014)

Bechade, H.-D. (1993) *Syntaxe du français moderne et contemporain*. Paris: Presses Universitaires de France

Chuquet, H., Paillard, M. (1987) *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais <-> français*. Edition Ophrys.

Brozović, D. (1955) *Izgovor i transkripcija orijentalnih riječi i imena*. Dans: *Jezik: časopis za kulturu hrvatskoga književnoga jezika*, Vol 4., No. 3, p. 76-79 (url: <http://hrcak.srce.hr/search/?q=izgovor+i+transkripcija> consulté le 12 février 2014)

Črljenko, I. (2008) *O pisanju geografskih imena: Neke nedoumice u hrvatskim leksikografskim i kartografskim djelima*, dans: *Studia lexicographica*, GOD. 2 (2008) BR. 1 (2), p. 77-104 (url: http://hrcak.srce.hr/index.php?show=clanak&id_clanak_jezik=163205 consulté le 9 février 2014)

Dabo.Denegri, Lj. (2007) *Hrvatsko-francuski jezični dodiri*. Zagreb: Nakladni zavod Globus

Eco, U. (2006) *Otprilike isto: iskustva prevođenja*. Zagreb: Algoritam (traduit par Nino Raspudić)

Gouadec, D. (2002) *Profession: traducteur*. Paris: La Maison du dictionnaire

Hamm, J. (1952) *Pisanje tuđih imena*. Dans: *Jezik: časopis za kulturu hrvatskoga književnoga jezika*, Vol. 1., No. 1, p. 29-31 (url: http://hrcak.srce.hr/index.php?show=clanak&id_clanak_jezik=77084&lang=hr consulté le 10 février 2014)

Hamm, J. (1957) *Pisanje tuđih imena*. Dans: *Jezik: časopis za kulturu hrvatskoga književnoga jezika*, Vol. 5, No 3, p. 74-81 (url: http://hrcak.srce.hr/index.php?show=clanak&id_clanak_jezik=102811 consulté le 12 février 2014)

Ladmiral, J.-R. (2007) *Kako prevoditi: teoremi za prevođenje*. Zagreb: Politička kultura (traduit par Vesna Pavković)

Meschonnic, H. (1999) *Poétique de traduire*. Lagrasse: Editions Verdier

Mounin, G. (1976) *Linguistique et traduction*. Bruxelles : Deassart et Mardaga

Opačić, N. (2011) *Arapski prevrati u pisanju hrvatskih novina*. Dans: *Novinar* No. 1/2/3/2011., p. 59 (url: <http://www.hnd.hr/hr/glasilo/show/64421/> consulté le 10 février 2014)

Vinay, J.-P., Darbelnet J. (1972) *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris: Didier

Grammaires, dictionnaires et bases de données

Anić, V. (1991) *Rječnik hrvatskoga jezika*. Zagreb: Novi Liber

Badurina L., Marković I., Mićanović K. (2008) *Hrvatski pravopis*. Zagreb: Matica hrvatska

Barić et al. (2005) *Hrvatska gramatika*. Zagreb: Školska knjiga

Bartholomew, J. C. et al. (1985) *The Times Atlas of the World* London: Times books

Dyre, J., Deanović, M., Maixner R. (1996) *Hrvatsko-francuski rječnik*. Zagreb: Naklada Dominović

Grevisse M., Gosse A. (2010) *Le bon usage* Paris: De Bœck Duculot

Hrvatski jezični portal (url: <http://hjp.novi-liber.hr/>)

Klemenčić, M. (2008) *Atlas svijeta*. Zagreb: Leksikografski zavod Miroslav Krleža

Larousse, dictionnaire français. Url: <http://www.larousse.com/fr/dictionnaires/francais-monolingue>

Linternaute, encyclopédie en ligne. Url: <http://www.linternaute.com/encyclopedie/>

Putanec, V. (2003) *Francusko-hrvatski rječnik*. Zagreb: Školska knjiga

Reverso, dictionnaire en ligne. Url : <http://dictionnaire.reverso.net>

Rey-Debove, J, Rey, A. (2010) *Le Nouveau Petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris: Le Robert

Shoup, J. A. (2011) *Ethnic groups od Africa and the Middle East, an encyclopedia* (url: http://books.google.hr/books/about/Ethnic_Groups_of_Africa_and_the_Middle_E.html?id=SPBfnTE1mgC&redir_esc=y consulté le 16 février 2014)

Šehić, D., Šehić, D. (2005) *Atlas Afrike*. Zagreb: Europapress holding

ANNEXE 1: Texte source

Saguiet el Hamra, hiver 1909-1910

Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. Lentement ils sont descendus dans la vallée, en suivant la piste presque invisible. En tête de la caravane, il y avait les hommes, enveloppés dans leurs manteaux de laine, leurs visages masqués par le voile bleu. Avec eux marchaient deux ou trois dromadaires, puis les chèvres et les moutons harcelés par les jeunes garçons. Les femmes fermaient la marche. C'étaient des silhouettes alourdies, encombrées par les lourds manteaux, et la peau de leurs bras et de leurs fronts semblait encore plus sombre dans les voiles d'indigo.

Ils marchaient sans bruit dans le sable, lentement, sans regarder où ils allaient. Le vent soufflait continûment, le vent du désert, chaud le jour, froid la nuit. Le sable fuyait autour d'eux, entre les pattes des chameaux, fouettait le visage des femmes qui rabattaient la toile bleue sur leurs yeux. Les jeunes enfants couraient, les bébés pleuraient, enroulés dans la toile bleue sur le dos de leur mère. Les chameaux grommelaient, éternuaient. Personne ne savait où on allait.

Le soleil était encore haut dans le ciel nu, le vent emportait les bruits et les odeurs. La sueur coulait lentement sur le visage des voyageurs, et leur peau sombre avait pris le reflet de l'indigo, sur leurs joues, sur leurs bras, le long de leurs jambes. Les tatouages bleus sur le front des femmes brillaient comme des scarabées. Les yeux noirs, pareils à des gouttes de métal, regardaient à peine l'étendue de sable, cherchaient la trace de la piste entre les vagues des dunes.

Il n'y avait rien d'autre sur la terre, rien, ni personne. Ils étaient nés du désert, aucun autre chemin ne pouvait les conduire. Ils ne disaient rien. Ils ne voulaient rien. Le vent passait sur eux, à travers eux, comme s'il n'y avait personne sur les dunes. Ils marchaient depuis la première aube, sans s'arrêter, la fatigue et la soif les enveloppaient comme une gangue. La sécheresse avait durci leurs lèvres et leur langue. La faim les rongait. Ils n'auraient pas pu parler. Ils étaient

devenus, depuis si longtemps, muets comme le désert, pleins de lumière quand le soleil brûle au centre du ciel vide, et glacés de la nuit aux étoiles figées.

Ils continuaient à descendre lentement la pente vers le fond de la vallée, en zigzaguant quand le sable s'écroulait sous leurs pieds. Les hommes choisissaient sans regarder l'endroit où leurs pieds allaient se poser. C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisaient vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit. Un seul d'entre eux portait un fusil, une carabine à pierre au long canon de bronze noirci. Il la portait sur sa poitrine, serrée entre ses deux bras, le canon dirigé vers le haut comme la hampe d'un drapeau. Ses frères marchaient à côté de lui, enveloppés dans leurs manteaux, un peu courbés en avant sous le poids de leurs fardeaux. Sous leurs manteaux, leurs habits bleus étaient en lambeaux, déchirés par les épines, usés par le sable. Derrière le troupeau exténué, Nour, le fils de l'homme au fusil, marchait devant sa mère et ses sœurs. Son visage était sombre, noirci par le soleil, mais ses yeux brillaient, et la lumière de son regard était presque surnaturelle.

Ils étaient les hommes et les femmes du sable, du vent, de la lumière, de la nuit. Ils étaient apparus, comme dans un rêve, en haut d'une dune, comme s'ils étaient nés du ciel sans nuages, et qu'ils avaient dans leurs membres la dureté de l'espace. Ils portaient avec eux la faim, la soif qui fait saigner les lèvres, le silence dur où luit le soleil, les nuits froides, la lueur de la Voie lactée, la lune; ils avaient avec eux leur ombre géante au coucher du soleil, les vagues de sable vierge que leurs orteils écartés, touchaient, l'horizon inaccessible. Ils avaient surtout la lumière de leur regard, qui brillait si clairement dans la sclérotique de leurs yeux.

Le troupeau des chèvres bises et des moutons marchait devant les enfants. Les bêtes aussi allaient sans savoir où, posant leurs sabots sur des traces anciennes. Le sable tourbillonnait entre leurs pattes, s'accrochait à leurs toisons sales. Un homme guidait les dromadaires, rien qu'avec la voix, en grognant et en crachant comme eux. Le bruit rauque des respirations se mêlait au vent, disparaissait aussitôt dans

les creux des dunes, vers le sud. Mais le vent, la sécheresse, la faim n'avaient plus d'importance. Les hommes et le troupeau fuyaient lentement, descendaient vers le fond de la vallée sans eau, sans ombre.

Ils étaient partis depuis des semaines, des mois, allant d'un puits à un autre, traversant les torrents desséchés qui se perdaient dans le sable, franchissant les collines de pierres, les plateaux. Le troupeau mangeait les herbes maigres, les chardons, les feuilles d'euphorbe qu'il partageait avec les hommes. Le soir, quand le soleil était près de l'horizon et que l'ombre des buissons s'allongeait démesurément, les hommes et les bêtes cessaient de marcher. Les hommes déchargeaient les chameaux, construisaient la grande tente de laine brune, debout sur son unique poteau en bois de cèdre. Les femmes allumaient le feu, préparaient la bouille de mil, le lait caillé, le beurre, les dattes. La nuit venait très vite, le ciel immense et froid s'ouvrait au-dessus de la terre éteinte. Alors les étoiles naissaient, les milliers d'étoiles arrêtées dans l'espace. L'homme au fusil, celui qui guidait la troupe, appelait Nour et il lui montrait la pointe de la petite Ourse, l'étoile solitaire qu'on nomme le Cabri, puis, à l'autre extrémité de la constellation, Kochab, la bleue. Vers l'est, il montrait à Nour le pont où brillent les cinq étoiles Alkaïd, Mizar, Alioth, Megrez, Fecda. Tout à fait à l'est, à peine au-dessus de l'horizon couleur de cendre, Orion venait de naître, avec Alnilam un peu penché de côté comme le mat d'un navire. Il connaissait toutes les étoiles, il leur donnait parfois des noms étranges, qui étaient comme des commencements d'histoires. Alors il montrait à Nour la route qu'ils suivraient le jour, comme si les lumières qui s'allumaient dans le ciel traçaient les chemins que doivent parcourir les hommes sur la terre. Il y avait tant d'étoiles! La nuit du désert était pleine de ces feux qui palpitaient doucement, tandis que le vent passait et repassait comme un souffle. C'était un pays hors du temps, loin de l'histoire des hommes, peut-être, un pays où plus rien ne pouvait apparaître ou mourir, comme s'il était déjà séparé des autres pays, au sommet de l'existence terrestre. Les hommes regardaient souvent les étoiles, la grande voie blanche qui fait comme un pont de sable au-dessus de la terre. Ils parlaient un peu, en fumant des feuilles de kif

enroulées, ils se racontaient les récits de voyages, les bruits de la guerre contre les soldats des Chrétiens, les vengeance. Puis ils écoutaient la nuit.

Les flammes du feu de brindilles dansaient sous la théière de cuivre, avec un bruit d'eau qui fuse. De l'autre côté du brasero, les femmes parlaient, et l'une d'elles chantonnait pour son bébé qui s'endormait sur son sein. Les chiens sauvages glapissaient, et c'était l'écho dans le creux des dunes qui leur répondait, comme d'autres chiens sauvages. L'odeur des bêtes montait, se mêlait à l'humidité du sable gris, à l'âcreté des fumées des braseros.

Ensuite les femmes et les enfants dormaient sous la tente, et les hommes se couchaient dans leurs manteaux, autour du feu éteint. Ils disparaissaient sur l'étendue de sable et de pierre, invisibles, tandis que le ciel noir resplendissait encore davantage.

Ils avaient marché ainsi pendant des mois, des années, peut-être. Ils avaient suivi les routes du ciel entre les vagues des dunes, les routes qui viennent du Draa, de Tamgrout, de l'Erg Iguidi, ou, plus au nord, la route des Aït Atta, des Gheris, de Tafilelt, qui rejoignent les grands ksours des contreforts de l'Atlas, ou bien la route sans fin qui s'enfonce jusqu'au cœur du désert, au-delà du Hank, vers la grande ville de Tombouctou. Certains étaient morts en route, d'autres étaient nés, s'étaient mariés. Les bêtes aussi étaient mortes, la gorge ouverte pour fertiliser les profondeurs de la terre, ou bien frappées par la peste, et laissées à pourrir sur la terre dure.

C'était comme s'il n'y avait pas de noms, ici, comme s'il n'y avait pas de paroles. Le désert lavait tout dans son vent, effaçait tout. Les hommes avaient la liberté de l'espace dans leur regard, leur peau était pareille au métal. La lumière du soleil éclatait partout. Le sable ocre, jaune, gris, blanc, le sable léger glissait, montrait le vent. Il couvrait toutes les traces, tous les os. Il repoussait la lumière, il chassait l'eau, la vie, loin d'un centre que personne ne pouvait reconnaître. Les hommes savaient bien que le désert ne voulait pas d'eux: alors ils marchaient sans s'arrêter, sur les chemins que d'autres pieds avaient déjà parcourus, pour trouver autre chose. L'eau, elle était

dans les *aiun*, les yeux, couleur de ciel, ou bien dans les lits humides des vieux ruisseaux de boue. Mais ce n'était pas de l'eau pour le plaisir, ni pour le repos. C'était juste la trace d'une sueur à la surface du désert, le don parcimonieux d'un Dieu sec, le dernier mouvement de la vie. Eau lourde arrachée au sable, eau morte des crevasses, eau alcaline qui donnait la colique, qui faisait vomir. Il fallait aller encore plus loin, penché un peu en avant, dans la direction qu'avaient donnée les étoiles.

Mais c'était le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance. Un pays pour les pierres et pour le vent, aussi pour les scorpions et pour les gerboises, ceux qui savent se cacher et s'enfuir quand le soleil brûle et que la nuit gèle.

Maintenant, ils étaient apparus au-dessus de la vallée de Saguiet el Hamra, ils descendaient lentement les pentes de sable. Au fond de la vallée, commençaient les traces de la vie humaine: champs de terre entourés de murs de pierre sèche, enclos pour les chameaux, baraquements de feuilles de palmier nain, grandes tentes de laine pareilles à des bateaux renversés. Les hommes descendaient lentement, enfonçant leurs talons dans le sable qui s'écroulait. Les femmes ralentissaient leur marche, et restaient loin derrière le groupe des bêtes tout à coup affolées par l'odeur des puits. Alors l'immense vallée apparaissait, s'ouvrait sous le plateau de pierre. Nour cherchait les hauts palmiers vert sombre jaillissant du sol, en rangs serrés autour du lac d'eau claire, il cherchait les palais blancs, les minarets, tout ce qu'on lui avait dit depuis son enfance, quand on lui avait parlé de la ville de Smara. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas vu d'arbres. Ses bras un peu desserrés, il marchait vers le bas de la vallée, les yeux à demi fermés à cause de la lumière et du sable.

A mesure que les hommes descendaient vers le fond de la vallée, la ville qu'ils avaient entrevue un instant disparaissait, et ils ne trouvaient que la terre sèche et nue. Il faisait chaud, la sueur coulait abondamment sur le visage de Nour, collait ses vêtements bleus à ses reins, à ses épaules.

Maintenant, d'autres hommes, d'autres femmes apparaissaient aussi, comme nés de la vallée. Des femmes avaient allumé leurs braseros pour le repas du soir, des enfants, des hommes immobiles devant leurs tentes poussiéreuses. Ils étaient venus de tous les points du désert, au delà de la Hamada de pierres, des montagnes du Cheheïba et de Ouarkziz, du Siroua, des monts Oum Chakourt, au-delà même des grandes oasis du Sud, du lac souterrain de Gourara. Ils avaient franchi les montagnes par le pas de Maïder, vers Tarhamant, ou plus bas, là où le Draa rencontre le Tingut, par Regbat. Ils étaient venus, tous les peuples du Sud, les nomades, les commerçants, les bergers, les pillards, les mendiants. Peut-être que certains avaient quitté le royaume de Biru, ou la grande oasis de Oualata. Leurs visages portaient la marque du terrible soleil, du froid mortel des nuits, aux confins du désert. Certains d'entre eux étaient d'un noir presque rouge, grands et longilignes, qui parlaient une langue inconnue; c'étaient les Tubbus venus de l'autre côté du désert, du Borku et du Tibesti, les mangeurs de noix de cola, qui allaient jusqu'à la mer.

A mesure que le troupeau d'hommes et de bêtes approchait, les silhouettes noires des hommes se multipliaient. Derrière les acacias tordus, les huttes de branches et de boue apparaissaient, telles des termitières. Des maisons en pisé, des casemates de planches et de boue, et surtout, ces petits murs de pierre sèche, qui n'atteignaient même pas le genou, et qui divisaient la terre rouge en alvéoles minuscules. Dans des champs pas plus grands qu'un tapis de selle, les esclaves *harratin* essayaient de faire vivre quelques fèves, du piment, du mil. Les *acéquias* plongeaient leurs sillons steriles à travers la vallée, pour capter la moindre humidité.

C'était là qu'ils arrivaient, maintenant, vers la grande ville de Smara. Les hommes, les bêtes, tous avançaient sur la terre desséchée, au fond de cette grande blessure de la vallée de la Saguiet.

Il y avait tant de jours, durs et aigus comme le silex, tant d'heures qu'ils attendaient de voir cela. Il y avait tant de souffrance dans leurs corps meurtris, dans leurs lèvres saignantes, dans leur

regard brûlé. Ils se hâtaient vers les puits, sans entendre les cris des bêtes ni la rumeur des autres hommes. Quand ils sont arrivés devant les puits, devant le mur de pierre qui retenait la terre molle, ils se sont arrêtés. Les enfants ont éloigné les bêtes à coups de pierres, pendant que les hommes se sont agenouillés pour prier. Puis chacun a plongé son visage dans l'eau et a bu longuement.

C'était comme cela, les yeux de l'eau au milieu du désert. Mais le eau tiède contenait encore la force du vent, du sable, et du grand ciel glacé de la nuit. Tandis qu'il buvait, Nour sentait entrer en lui le vide qui l'avait chassé de puits en puits. L'eau trouble et fade l'écoeûrait, ne parvenait pas à étancher sa soif. C'était comme si elle installait au fond de son corps le silence et la solitude des dunes et des grandes plateaux de pierres. L'eau était immobile dans les puits, lisse comme du métal, portant à sa surface les débris de feuilles et la laine des animaux. A l'autre puits, les femmes se lavaient et lissaient leurs chevelures.

Près d'elles, les chèvres et les dromadaires étaient immobiles, comme si des piquets les maintenaient dans la boue du puits.

D'autres hommes allaient et venaient, entre les tentes. C'étaient les guerriers bleus du désert, masqués, armés de poignards et de long fusils, qui marchaient à grands pas, sans regarder personne. Les esclaves soudanais vêtus de haillons portaient les charges de mil ou de dattes, les outres d'huile. Des fils de grande tente, vêtus de blanc et de bleu sombre, des chleuhs à la peau presque noire, des enfants de la côte, aux cheveux rouges et à la peau tachée, des hommes sans race, sans nom, des mendiants lépreux qui n'approchaient pas de l'eau. Tous, ils marchaient sur le sol de pierres et de poussière rouge, ils allaient vers les murs de la ville sainte de Smara. Ils avaient fui le désert, pour quelques heures, quelques jours. Ils avaient déployé la toile lourde de leurs tentes, ils s'étaient enroulés dans leurs manteaux de laine, ils attendaient la nuit. Ils mangeaient, maintenant, la bouille de mil arrosée de lait caillé, le pain, les dattes séchées au goût de miel et de poivre. Les mouches et les moustiques dansaient autour des

cheveux des enfants dans l'air du soir, les guêpes se posaient sur leurs mains, sur leurs joues salies de poussière.

Ils parlaient, maintenant, à voix très haute, et les femmes, dans l'ombre étouffante des tentes, riaient et jetaient de petits cailloux sur les enfants qui jouaient. La parole jaillissait de la bouche des hommes comme dans l'ivresse, les mots chantaient, criaient, résonnaient gutturalement. Derrière les tentes, près des murs de Smara, le vent sifflait dans les branches des acacias, dans les feuilles des palmiers nains. Mais pourtant, ils restaient dans le silence, les hommes et les femmes aux visages et aux corps bleuis par l'indigo et la sueur; pourtant ils n'avaient pas quitté le désert.

Ils n'oubliaient pas. C'était au fond de leur corps, dans leurs viscères, ce grand silence qui passait continuellement sur les dunes. C'était le véritable secret. Par instants, l'homme au fusil cessait de parler à Nour, et il regardait en arrière, vers la tête de la vallée, là d'où venait le vent.

Parfois un homme d'une autre tribu s'approchait de la tente et saluait en tendant les deux mains ouvertes. Ils échangeaient à peine quelques mots, quelques noms. Mais c'étaient des mots et des noms qui s'effaçaient tout de suite, de simple traces légères que le vent de sable allait ensevelir.

Quand la nuit venait ici, sur la eau des puits, c'était à nouveau le règne du ciel constellé du désert. Sur la vallée de la Saguiet el Hamra, les nuits étaient plus douces, et la lune nouvelle montait dans le ciel sombre. Les chauves-souris commençaient leur danse autour des tentes, volaient au ras de l'eau des puits. La lumière des braseros vacillait, répandait l'odeur de l'huile chaude et de la fumée. Quelques enfants couraient entre les tentes, en jetant des cris gutturaux de chiens. Les bêtes dormaient déjà, les dromadaires aux pattes entravées, les moutons et les chèvres dans les cercles de pierres sèches.

Les hommes n'étaient plus vigilants. Le guide avait posé son fusil à l'entrée de la tente, et il fumait en regardant droit devant lui. Il écoutait à peine les bruits doux des voix et des rires des femmes

assises près des braseros. Peut-être qu'il rêvait à d'autres soirs, d'autres routes, comme si la brûlure du soleil sur la peau et la douleur de la soif dans sa gorge n'étaient que le commencement d'un autre désir.

Le sommeil passait lentement sur la ville de Smara. Ailleurs, au sud, sur la grande Hamada de pierres, il n'y avait pas de sommeil dans la nuit. Il y avait l'engourdissement du froid, quand le vent soufflait sur le sable et mettait à nu le socle des montagnes. On ne pouvait pas dormir sur les routes du désert. On vivait, on mourait, toujours en regardant avec des yeux fixés brûlés de fatigue et de lumière. Quelquefois les hommes bleus rencontraient un des leurs, assis bien droit dans le sable, les jambes étendues devant lui, le corps immobile dans des lambeaux de vêtement qui flottaient. Sur le visage gris, les yeux noircis fixaient l'horizon mouvant des dunes, car c'était ainsi que la mort l'avait surpris.

Le sommeil est comme l'eau, personne ne pouvait vraiment dormir loin des sources. Le vent soufflait, pareil au vent de la stratosphère, ôtant toute chaleur de la terre.

Mais ici, dans la vallée rouge, les voyageurs pouvaient dormir.

Le guide se réveillait avant les autres, il se tenait immobile devant la tente. Il regardait la brume qui remontait lentement le long de la vallée, vers la Hamada. La nuit s'effaçait au passage de la brume. Les bras croisés sur sa poitrine, le guide respirait à peine, ses paupières restaient fixes. Ils attendait comme cela la première lumière de l'aube, le *fijar*, la tache blanche qui naît à l'est, au-dessus des collines. Quand la lumière paraissait, il se penchait sur Nour, et il le réveillait doucement, en mettant la main sur son épaule. Ensemble ils s'éloignaient en silence, ils marchaient sur la piste de sable qui allait vers les puits. Des chiens aboyaient au loin. Dans la lumière grise de l'aube, l'homme et Nour se lavaient selon l'ordre rituel, partie après partie, recommençant trois fois. L'eau du puits était froide et pure, l'eau née du sable et de la nuit. L'homme et l'enfant baignaient encore leur face et lavaient leurs mains, puis ils se tournaient vers l'Orient pour faire leur première prière. Le ciel commençait à éclairer l'horizon.

Dans les campements, les braseros rougeoyaient dans la dernière ombre. Les femmes allaient puiser l'eau, les fillettes couraient dans l'eau du puits en criant un peu, puis elles revenaient, titubant, la jarre en équilibre sur leur cou maigre.

Les bruits de la vie humaine commençaient à monter des campements et des maisons de boue: bruits de métal, de pierre, d'eau. Les chiens jaunes, réunis sur la place, tournaient en rond en jappant. Les chameaux et les bêtes piétinaient, faisaient monter la poussière rouge.

C'était à ce moment-là que la lumière était belle sur la Saguiet el Hamra. Elle venait à la fois du ciel et de la terre, lumière d'or et de cuivre, qui vibrait dans le ciel nu, sans brûler, sans étourdir. Les jeunes filles, écartant un pan de tente, peignaient leurs lourdes chevelures, s'épouillaient, dressaient le chignon où elles accrochaient le voile bleu. La belle lumière brillait sur le cuivre de leur visage et de leurs bras.

Accroupi dans le sable, immobile, Nour regardait lui aussi le jour qui emplissait le ciel au-dessus des campements. Des vols de perdrix traversaient lentement l'espace, remontaient la vallée rouge. Où allaient-ils? Peut-être qu'ils iraient jusqu'à la tête de la Saguiet, jusqu'aux étroites vallées de terre rouge, entre les monts de l'Agmar. Puis, quand le soleil descendrait, ils reviendraient vers la vallée ouverte, au-dessus des champs, là où les maisons des hommes ressemblent aux maisons des termites.

Peut-être qu'ils connaissaient Aaiun, la ville de boue et de planches où les toits sont quelquefois en métal rouge, peut-être même qu'ils connaissaient la mer couleur d'émeraude et de bronze, la mer libre?

Les voyageurs commençaient à arriver dans la Saguiet el Hamra, caravanes d'hommes et de bêtes qui descendaient les dunes en soulevant des nuages de poussière rouge. Ils passaient devant les campements, sans même tourner la tête, encore lointains et seuls comme s'ils étaient au milieu du désert.

Ils marchaient lentement vers l'eau des puits, pour abreuver leurs bouches saignantes. Le vent avait commencé à souffler, là-haut, sur la Hamada. Dans la vallée, il s'affaiblissait sur les palmiers nains, dans les buissons d'épines, dans les dédales de pierre sèche. Mais, loin de la Saguiet, le monde étincelait aux yeux des voyageurs; plaines de roches coupantes, montagnes déchirantes, crevasses, nappes de sable qui réverbéraient le soleil. Le ciel était sans limites, d'un bleu si dur qu'il brûlait la face. Plus loin encore, les hommes marchaient dans le réseau des dunes, dans un monde étranger.

Mais c'était leur vrai monde. Ce sable, ces pierres, ce ciel, ce soleil, ce silence, cette douleur, et non pas les villes de métal et de ciment, où l'on entendait le bruit des fontaines et des voix humaines. C'était ici, l'ordre vide du désert, où tout était possible, où l'on marchait sans ombre ou bord de sa propre mort. Les hommes bleus avançaient sur la piste invisible, vers Smara, libres comme nul être au monde ne pouvait l'être. Autour d'eux, à perte de vue, c'étaient les crêtes mouvantes des dunes, les vagues de l'espace qu'on ne pouvait pas connaître. Les pieds nus des femmes et des enfants se posaient sur le sable, laissant une trace légère que le vent effaçait aussitôt. Au loin, les mirages flottaient entre terre et ciel, villes blanches, foires, caravanes de chameaux et d'ânes chargés de vivres, rêves affairés. Et les hommes étaient eux-mêmes semblables à des mirages, que la faim, la soif et la fatigue avaient fait naître sur la terre déserte.

Les routes étaient circulaires, elles conduisaient toujours au point de départ, traçant des cercles de plus en plus étroits autour de la Saguiet el Hamra. Mais c'était une route qui n'avait pas de fin, car elle était plus longue que la vie humaine.

Les hommes venaient de l'est, au-delà des montagnes de l'Aadme Reih, au-delà du Yetti, de Tabelbala. D'autres venaient du sud, de l'oasis d'el Haricha, du puits d'Abd el Malek. Ils avaient marché vers l'ouest, vers le nord, jusqu'aux rivages de la mer, ou bien à travers les grandes mines de sel de Teghaza. Ils étaient revenus, chargés de vivres et de munitions, jusqu'à la terre sainte, la grande vallée de la Saguiet el Hamra, sans savoir vers où ils allaient repartir.

Ils avaient voyagé en regardant les chemins des étoiles, fuyant les vents de sable quand le ciel devient rouge et que les dunes commencent à bouger.

Les hommes, les femmes vivaient ainsi, en marchant, sans trouver de repos. Ils mouraient un jour, surpris par la lumière du soleil, frappés par une balle ennemie ou bien rongés par la fièvre. Les femmes mettaient les enfants au monde, simplement accroupies dans l'ombre de la tente, soutenues par deux femmes, le ventre serré par la grande ceinture de toile. Dès la première minute de leur vie, les hommes appartenaient à l'étendue sans limites, au sable, aux chardons, aux serpents, aux rats, au vent surtout, car c'était leur véritable famille. Les petites filles aux cheveux cuivres grandissaient, apprenaient les gestes sans fin de la vie. Elles n'avaient pas d'autre miroir que l'étendue fascinante des plaines de gypse, sous le ciel uni. Les garçons apprenaient à marcher, à parler, à chasser et à combattre, simplement pour apprendre à mourir sur le sable.

Debout devant la tente, du côté des hommes, la guide était resté longtemps immobile à regarder bouger les caravanes vers les dunes, vers les puits. Le soleil éclairait son visage brun, son nez en bec d'aigle, ses longs cheveux bouclés couleur de cuivre. Nour lui avait parlé, mais il ne l'avait pas écouté. Puis, quand le campement avait été calme, il avait fait un signe à Nour, et ensemble ils étaient partis le long de la piste qui remontait vers le nord, vers le centre de la Saguiet el Hamra. Parfois ils avaient croisé quelqu'un qui marchait vers Smara, et ils avaient échangé quelques paroles:

« Qui es-tu? »

« Bou Sba. Et toi? »

« Yuemaïa. »

« D'où viens-tu? »

« Aaïn Rag. »

« Moi, du Sud, d'Iguetti. »

Puis ils se séparaient sans se dire adieu. Plus loin, la piste presque invisible traversait des rocailles, des bosquets de maigres acacias. C'était difficile de marcher, à cause des cailloux aigus qui sortaient de la terre rouge, et Nour avait du mal à suivre son père. La lumière brillait plus fort, le vent du désert soulevait la poussière sous leurs pas. A cet endroit, la vallée n'était plus ouverte; c'était une sorte de crevasse grise et rouge, qui étincelait par endroits comme du métal. Les cailloux encombraient le lit du torrent sec, pierres blanches, rouges, silex noirs sur lesquels le soleil faisait naître des étincelles.

Le guide marchait contre le soleil, penché en avant, la tête couverte par son manteau de laine. Les griffes des arbustes déchiraient les vêtements de Nour, zébraient ses jambes et ses pieds nus, mais il n'y prenait pas garde. Son regard était fixé devant lui, sur la silhouette de son père qui se hâtait. Tout à coup, ils s'arrêtèrent ensemble: le tombeau blanc était apparu entre les collines de pierres, étincelant dans la lumière du ciel. L'homme restait immobile, un peu incliné comme s'il saluait le tombeau. Puis ils recommencèrent à marcher sur les cailloux qui s'éboulaient.

Lentement, sans baisser les yeux, le guide montait vers le tombeau. A mesure qu'ils approchaient, le toit arrondi semblait sortir des pierres rouges, grandir vers le ciel. La lumière très belle et pure illuminait le tombeau, le gonflait dans l'air surchauffé. Il n'y avait pas d'ombre à cet endroit, simplement les pierres aiguës de la colline, et, au-dessous, le lit asséché du torrent.

Ils arrivèrent devant le tombeau. C'étaient juste quatre murs de boue peinte à la chaux, posés sur un socle de pierres rouges. Il y avait une seule porte pareille à l'entrée d'un four, obstruée par une large pierre rouge. Au-dessus des murs, le dôme blanc avait forme d'une coquille d'œuf, et se terminait par une pointe de lance. Nour ne regardait plus que l'entrée du tombeau, et la porte grandissait dans ses yeux, devenait la porte d'un monument immense aux murailles pareilles à des falaises de craie, au dôme grand comme une montagne. Ici, s'arrêtaient le vent et la chaleur du désert, la solitude du jour; ici finissaient les pistes légères, même celles où marchent les égarés, les

fous, les vaincus. C'était le centre du désert, peut-être, le lieu où tout avait commencé, autrefois, quand les hommes étaient venus pour la première fois. Le tombeau brillait sur la pente de la colline rouge. La lumière du soleil se réverbérait sur la terre battue, brûlait le dôme blanc, faisait tomber, de temps à autre, de petits ruisseaux de poudre rouge le long des fissures des murs. Nour et son père étaient seuls près du tombeau. Le silence dense régnait sur la vallée de la Saguiet el Hamra.

Par la porte ronde, quand il a fait basculer la large pierre, la guide a vu l'ombre puissante et froide, et il lui a semblé sentir sur son visage comme un souffle.

Autour du tombeau, il y avait une aire de terre rouge battue par les pieds des visiteurs. C'est là que le guide et Nour s'installèrent d'abord, pour prier. Ici, en haut de la colline, près du tombeau de l'homme saint, avec la vallée de la Saguiet el Hamra qui étendait à perte de vue son lit desséché, et l'horizon immense où apparaissaient d'autres collines, d'autres rochers contre le ciel bleu, le silence était encore plus poignant. C'était comme si le monde s'était arrêté de bouger et de parler, s'était transformé en pierre.

De temps en temps, Nour entendait quand même les craquements des murs de boue, le bourdonnement d'un insecte, le gémissement du vent.

« Je suis venu », disait l'homme à genoux sur la terre battue.
« Aide-moi, esprit de mon père, esprit de mon grand-père. J'ai traversé le désert, je suis venu pour te demander ta bénédiction avant de mourir. Aide-moi, donne-moi ta bénédiction, puisque je suis ta propre chair. Je suis venu. »

Il parlait comme cela, et Nour écoutait les paroles de son père sans comprendre. Il parlait, tantôt à voix pleine, tantôt en murmurant et en chantonnant, la tête se balançant, répétant toujours ces simples mots: « Je suis venu, je suis venu. »

Il se penchait en avant, prenait de la poussière rouge dans le creux de ses mains et la laissait couler sur son visage, sur son front, sur ses paupières, sur ses lèvres.

Puis il se levait et marchait jusqu'à la porte. Devant l'ouverture, il s'agenouillait et priait encore, le front posé sur la pierre du seuil. L'ombre se dissipait lentement à l'intérieur du tombeau, comme un brouillard nocturne. Les murs du tombeau étaient nus et blancs, comme à l'extérieur, et le plafond bas montrait son armature de branches mêlées à la boue séchée.

Nour entraînait lui aussi, maintenant, à quatre pattes. Il sentait sous les paumes de ses mains la dalle dure et froide de la terre mélangée au sang des moutons. Au fond du tombeau, sur la terre battue, le guide était étendu à plat ventre. Il touchait la terre avec ses mains, les bras allongés devant lui, ne faisait qu'un avec le sol. Il ne priait plus, à présent, il ne chantait plus. Il respirait lentement, la bouche contre la terre, écoutait le sang battre dans sa gorge et dans ses oreilles. C'était comme si quelque chose d'étranger entraînait en lui, par sa bouche, par son front, par les paumes de ses mains et par son ventre, quelque chose qui allait loin au fond de lui et le changeait imperceptiblement. C'était le silence, peut-être, venu du désert, de la mer des dunes, des montagnes de pierre sous la clarté lunaire, ou bien des grandes plaines de sable rose où la lumière du soleil dense et trébuche comme un rideau de pluie; le silence des trous d'eau verte, qui regardent le ciel comme des yeux, le silence du ciel sans nuages, sans oiseaux, où le vent est libre.

L'homme allongé sur le sol sentait ses membres s'engourdir. L'ombre emplissait ses yeux comme avant le sommeil. Pourtant, en même temps, une énergie nouvelle entraînait par son ventre, par ses mains, rayonnait dans chacun de ses muscles. En lui, tout se changeait, s'accomplissait. Il n'y avait plus de souffrance, plus de désir, plus de vengeance. Il oubliait cela, comme si l'eau de la prière avait lavé son esprit. Il n'y avait plus de mots non plus, l'ombre froide du tombeau les rendait vains. A leur place, il y avait ce courant étrange qui vibrait dans la terre mêlée de sang, cette onde, cette chaleur. Cela n'était comme rien de ce qu'il y a sur la terre. C'était un pouvoir direct, sans pensée, qui venait du fond de la terre et s'en allait

vers le fond de l'espace, comme si un lien invisible unissait le corps de l'homme allongé et le reste du monde.

Nour respirait à peine, regardant son père dans l'ombre du tombeau. Ses doigts écartés touchaient la terre froide, et elle l'entraînait à travers l'espace dans une course vertigineuse.

Longtemps ils restèrent ainsi, le guide allongé sur la terre, et Nour accroupi, les yeux ouverts, immobile. Puis, quand tout fut fini, l'homme se releva lentement et fit sortir son fils. Ils alla s'asseoir contre le mur du tombeau, près de la porte, et il roula de nouveau la pierre pour fermer l'entrée du tombeau. Il semblait épuisé comme s'ils avait marché pendant des heures sans boire ni manger. Mais au fond de lui il y avait une force nouvelle, un bonheur qui éclairait son regard. C'était maintenant comme s'il savait ce qu'il devait faire, comme s'il connaissait d'avance le chemin qu'il devrait parcourir.

Il rabattait le pan de son manteau de laine sur son visage; et il remerciait l'homme saint, sans prononcer de paroles, simplement en bougeant un peu la tête et en chantonnant à l'intérieur de sa gorge. Ses longues mains bleues caressaient la terre battue, saisissant la fine poussière.

Devant eux, le soleil suivait sa courbe dans le ciel, lentement, descendant de l'autre côté de la Saguiet el Hamra. Les ombres des collines et des rochers s'allongeaient, au fond de la vallée. Mais le guide ne semblait s'apercevoir de rien. Immobile, le dos appuyé contre le mur du tombeau, il ne sentait le passage du jour, ni la faim et la soif. Il était plein d'une autre force, d'un autre temps, qui l'avaient rendu étranger à l'ordre des hommes. Peut-être qu'il n'attendait plus rien, qu'il ne savait plus rien, et qu'il était devenu semblable au désert, silence, immobilité, absence.

Quand la nuit a commencé à descendre, Nour a eu peur et il a touché l'épaule de son père. L'homme l'a regardé sans rien dire, en souriant un peu. Ensemble ils se sont mis à redescendre la colline vers le lit du torrent desséché. Malgré la nuit qui venait, leurs yeux avaient mal, et le vent chaud brûlait leurs visages et leurs mains. L'homme

titubait un peu en marchant sur le chemin, et il dut s'appuyer sur l'épaule de Nour.

En bas, au fond de la vallée, l'eau des puits était noire. Les moustiques dansaient dans l'air, cherchaient à piquer les paupières des enfants. Plus loin, près des murs rouges de Smara, les chauves-souris volaient au raz des tentes, tournaient autour des braseros. Quand ils arrivèrent devant le premier puits, Nour et son père s'arrêtèrent encore, pour laver soigneusement chaque partie de leur corps. Puis ils ont dit la dernière prière, tournés vers le côté d'où venait la nuit.

* * *

Il y a un endroit où Lalla aime bien aller. Il faut prendre les sentiers qui s'éloignent de la mer et qui vont vers l'est, puis remonter le lit du torrent desséché. Quand on est arrivé en vue des collines de pierres, on continue à marcher sur les pierres rouges, en suivant les traces des chèvres. Le soleil brille fort dans le ciel, mais le vent est froid, parce qu'il vient des pays où il n'y a pas d'arbres ni d'eau; c'est le vent qui vient du fond de l'espace. C'est ici que vit celui que Lalla appelle Es Ser, le Secret, parce que personne ne sait son nom.

Alors elle arrive devant le grand plateau de pierre blanche qui s'étend jusqu'aux limites de l'horizon, jusqu'au ciel. La lumière est éblouissante, le vent froid coupe les lèvres et met des larmes dans les yeux. Lalla regarde de toutes ses forces, jusqu'à ce que son cœur batte à grands coups sourds dans sa gorge et dans ses tempes, jusqu'à ce qu'un voile rouge couvre le ciel, et qu'elle entende dans ses oreilles les voix inconnues qui parlent et qui marmonnent toutes ensemble.

Puis elle avance au milieu du plateau de pierres, là où ne vivent pas que les scorpions et les serpents. Il n'y a plus de chemin sur le plateau. Ce ne sont que des blocs brisés, aigus comme des couteaux, où la lumière fait des étincelles. Il n'y a pas d'arbres, ni d'herbe, seulement le vent qui vient du centre de l'espace.

C'est là que l'homme vient quelquefois à sa rencontre. Elle ne sait pas qui il est, ni d'où il vient. Il est effrayant quelquefois, et d'autres fois il est très doux et très calme, plein d'une beauté céleste. Elle ne voit de lui que ses yeux, parce que son visage est voilé d'un linge bleu, comme celui des guerriers du désert. Il porte un grand manteau blanc qui étincelle comme le sel au soleil. Ses yeux brûlent d'un feu étrange et sombre, dans l'ombre de son turban bleu, et

Lalla sent la chaleur de son regard qui passe sur son corps, comme quand on s'approche d'un brasier.

Mais Es Ser ne vient pas toujours. L'homme du désert vient seulement quand Lalla a très envie de le voir, quand elle a réellement besoin de lui, quand elle en a besoin aussi fort que de parler, ou de pleurer. Mais même quand il ne vient pas, il y a quand même quelque chose de lui qui est sur le plateau de pierres, son regard brûlant, peut-être, qui éclaire le paysage, qui va d'un bout à l'autre de l'horizon. Alors Lalla peut marcher au milieu de l'étendue de pierres brisées, sans prendre garde où elle va, sans chercher. Sur certains roches il y a de drôles de signes qu'elle ne comprend pas, des croix, des points, des taches en forme de soleil et de lune, des flèches gravées dans la pierre. Ce sont des signes de magie, peut-être; c'est ce que disent les garçons de la Cité, et pour cela ils n'aiment pas venir jusqu'au plateau blanc. Mais Lalla n'a pas peur des signes, ni de la solitude. Elle sait que l'homme bleu du désert la protège de son regard, et elle ne craint plus le silence, ni le vide du vent.

C'est un endroit où il n'y a personne, personne. Il n'y a que l'homme bleu du désert qui la regarde continuellement, sans lui parler. Lalla ne sait pas bien ce qu'il veut, ce qu'il demande. Elle a besoin de lui, et il vient en silence, avec son regard plein de puissance. Elle est heureuse quand elle est sur le plateau de pierres, dans la lumière du regard. Elle sait qu'elle ne doit pas en parler, à personne, pas même à Aamma, parce que c'est un secret, la chose la plus importante qui lui soit arrivée. C'est un secret aussi parce qu'elle est la seule qui n'ait pas peur de venir souvent sur le plateau de pierres, malgré le silence et le vide du vent. Seul, peut-être, le berger chleuh, celui qu'on appelle le Hartani, vient lui aussi quelquefois sur le plateau, mais c'est quand une des chèvres du troupeau s'est égarée en courant le long des ravins. Lui non plus n'a pas peur des signes sur les pierres, mais Lalla n'a jamais osé lui parler de son secret.

C'est le nom qu'elle donne à l'homme qui apparaît quelquefois sur le plateau des pierres. Es Ser, le Secret, parce que nul ne doit savoir son nom.

Il ne parle pas. C'est-à-dire, qu'il ne parle pas le même langage que les hommes. Mais Lalla entend sa voix à l'intérieur de ses oreilles, et il dit avec son langage des choses très belles qui troublent l'intérieur de son corps, qui la font frissonner. Peut-être qu'il parle avec le bruit léger du vent qui vient du fond de l'espace, ou bien avec le silence entre chaque souffle du vent. Peut-être qu'il parle avec les mots de la lumière, avec les mots qui explosent en gerbes d'étincelles sur les lames de pierres, les mots du sable, les mots des cailloux qui s'effritent en poudre dure, et aussi les mots des scorpions et des serpents qui laissent leurs traces légères dans la poussière. Il sait parler avec tous ces mots-là, et son regard bondit d'une

pierre à l'autre, vif comme un animal, va d'un seul mouvement jusqu'à l'horizon, monte droit dans le ciel, plane plus haut que les oiseaux.

Lalla aime venir ici, sur le plateau de pierre blanche, pour entendre ces paroles secrètes. Elle ne connaît pas celui qu'elle appelle Es Ser, elle ne sait qui il est, ni d'où il vient, mais elle aime le rencontrer dans ce lieu, parce qu'il porte avec lui, dans son regard et dans son langage, la chaleur des pays des dunes et de sable, du Sud, des terres sans arbres et sans eau.

Même quand Es Ser ne vient pas, c'est comme si elle pouvait voir avec son regard. C'est difficile à comprendre, parce que c'est un peu comme dans un rêve, comme si Lalla n'était plus tout à fait elle-même, comme si elle était entrée dans le monde qui est de l'autre côté du regard de l'homme bleu.

Alors apparaissent les choses belles et mystérieuses. Des choses qu'elle n'a jamais vues ailleurs, qui la troublent et l'inquiètent. Elle voit l'étendue de sable couleur d'or et de soufre, immense, pareille à la mer, aux grandes vagues immobiles. Sur cette étendue de sable, il n'y a personne, pas un arbre, pas une herbe, rien que les ombres des dunes qui s'allongent, qui se touchent, qui font des lacs au crépuscule. Ici, tout est semblable, et c'est comme si elle était à la fois ici, puis plus loin, là où son regard se pose au hasard, puis ailleurs encore, tout près de la limite entre la terre et le ciel. Les dunes bougent sous son regard, lentement, écartant leurs doigts de sable. Il y a des ruisseaux d'or qui coulent sur place, au fond des vallées torrides. Il y a des vaguelettes dures, cuites par la chaleur terrible du soleil, et de grandes plages blanches à la courbe parfaite, immobiles devant la mer de sable rouge. La lumière rutilante et ruisselle de toutes parts, la lumière qui naît de tous les côtés à la fois, la lumière de la terre, du ciel et du soleil. Dans le ciel, il n'y a pas de fin. Rien que la brume sèche qui ondoie près de l'horizon, en brisant des reflets, en dansant comme des herbes de lumière – et la poussière ocre et rose qui vibre dans le vent froid, qui monte vers le centre du ciel.

Tout cela est étrange et lointain, et pourtant cela semble familier. Lalla voit devant elle, comme avec les yeux d'un autre, le grand désert où resplendit la lumière. Elle sent sur sa peau le souffle du vent du sud, qui élève les nuées de sable, elle sent sous ses pieds nus le sable brûlant des dunes. Elle sent surtout, au-dessus d'elle, l'immensité du ciel vide, du ciel sans ombre où brille le soleil pur.

Alors, pendant longtemps, elle cesse d'être elle-même; elle devient quelqu'un d'autre, de lointain, d'oublié. Elle voit d'autres formes, des silhouettes d'enfants, des hommes, des femmes, des chevaux, des chameaux, des troupeaux de chèvres; elle voit la forme d'un ville, un palais de pierre et d'argile, des remparts de boue d'où sortent des troupes de guerriers. Elle

voit cela, car ce n'est pas un rêve, mais le souvenir d'une autre mémoire dans laquelle elle est entrée sans le savoir. Elle entend le bruit des voix des hommes, les chants des femmes, la musique, et peut-être qu'elle dense elle-même, en tournant sur elle-même, en frappant la terre avec le bout de ses pieds nus et ses talons, en faisant résonner les bracelets de cuivre et les lourds colliers.

Puis, d'un seul coup, comme dans un souffle de vent, tout cela s'en va. C'est simplement le regard d'Es Ser qui la quitte, qui se détourne du plateau de pierre blanche. Alors Lalla retrouve son propre regard, elle ressent à nouveau son cœur, ses poumons, sa peau. Elle perçoit chaque détail, chaque pierre, chaque cassure, chaque dessin minuscule dans la poussière.

Elle retourne en arrière. Elle redescend vers le lit du torrent asséché, en faisant attention aux pierres coupantes et aux buissons d'épines. Quand elle arrive en bas, elle est très fatiguée, par toute cette lumière, par le vide du vent qui ne cesse jamais. Lentement, elle marche sur les chemins de sable jusqu'à la Cité, où les ombres des hommes et des femmes bougent encore. Elle va jusqu'à l'eau de la fontaine, et elle baigne son visage et ses mains, à genoux par terre, comme si elle revenait d'un long voyage.

* * *

« Parle-moi de l'Homme Bleu », dit Lalla. Mais Aamma est en train de pétrir la pâte pour le pain sur le grand plat de terre. Elle secoue la tête.

« Pas maintenant. »

Lalla insiste.

« Si, maintenant, Aamma, je t'en prie. »

« Je t'ai déjà raconté tout ce que je savais sur lui. »

« Ça ne fait rien, je voudrais entendre encore parler de lui, et de celui qu'on appelait Ma el Aïnine, l'Eau des Yeux. »

Alors Aamma cesse de masser la pâte. Elle s'assoit par terre, et elle parle, parce qu'au fond elle aime bien raconter des histoires.

« Je t'ai déjà parlé de cela, c'était il y a longtemps, à une époque que ta mère ni moi n'avons connue, car c'était du temps de l'enfance de la grand-mère de ta mère que le grand Al

Azraq, celui qu'on appelait l'Homme Bleu, est mort, et Ma el Aïnine n'était encore qu'un jeune homme en ce temps-là. »

Lalla connaît bien leurs noms, elle les a entendus souvent depuis sa petite enfance, et pourtant, chaque fois qu'elle les entend, elle frissonne un peu, comme si cela remuait quelque chose au fond d'elle même.

« Al Azraq était de la tribu de la grand-mère de ta mère, il vivait tout à fait au sud, au-delà du Draa, au-delà même de la Saguïet el Hamra, et en ce temps-là il n'y avait pas un seul étranger dans ce pays, les Chrétiens n'avaient pas le droit d'entrer. En ce temps-là les guerriers du désert étaient invaincus, et toutes les terres au sud du Draa étaient à eux, très loin, jusqu'au cœur du désert, jusqu'à la ville sainte de Chinguetti. »

Chaque fois qu'Aamma raconte l'histoire d'Al Azraq, elle ajoute un détail nouveau, une phrase nouvelle, ou bien elle change quelque chose, comme si elle ne voulait pas que l'histoire fût jamais achevée. Sa voix est forte, un peu chantante, elle résonne étrangement dans la maison obscure, avec le bruit de la tôle qui craque au soleil et le vrombissement des guêpes.

« On l'appelait Al Azraq parce qu'avant d'être un saint, il avait été un guerrier du désert, tout à fait au sud, dans la région de Chinguetti, car il était noble et fils de cheikh. Mais un jour, Dieu l'a appelé et il est devenu un saint, il a abandonné ses habits bleus du désert et il s'est vêtu d'une robe de laine comme les hommes pauvres, et il a marché à travers le pays, de ville en ville, pieds nus, avec un bâton, comme s'il était un mendiant. Mais Dieu ne voulait pas qu'on le confonde avec les autres mendiants, et il avait fait en sorte que la peau de son visage et de ses mains reste bleue, et cette couleur ne partait jamais, malgré l'eau avec laquelle il se lavait. La couleur bleue restait sur son visage et sur ses mains, et quand les gens voyaient cela, malgré la robe de laine usée, ils comprenaient que ce n'était pas un mendiant, mais un vrai guerrier du désert, un homme bleu que Dieu avait appelé, et c'est pour cela qu'ils lui avaient donné ce nom. Al Azraq, l'Homme Bleu... »

Quand elle parle, Aamma se balance un peu d'avant en arrière, comme si elle rythmait une musique. Ou bien elle se tait pendant un long moment, penchée sur le grand plat de terre, occupée à briser la pâte du pain et à la réunir de nouveau, puis à l'écraser avec ses poings fermés.

Lalla attend qu'elle continue, sans rien dire.

« Personne de ce temps-là n'est encore vivant », dit Aamma. « Ce qu'on dit de lui est ce qu'on raconte, sa légende, son souvenir. Mais il y a des gens maintenant qui ne veulent plus croire cela, ils disent que ce sont des mensonges. »

Aamma hésite, parce qu'elle choisit avec soin ce qu'elle va raconter.

« Al Azraq était un grand saint », dit-elle. « Il savait guérir les malades, même ceux qui étaient malades au-dedans, ceux qui avaient perdu la raison. Il vivait partout, dans les cabanes des bergers, les abris de feuilles qui sont construits autour des arbres, ou bien même dans les grottes, au cœur de la montagne. Les gens venaient de toutes parts pour le voir et lui demander secours. Un jour, un vieil homme a amené son fils qui était aveugle, et il lui a dit: guéris mon fils, toi qui as reçu la bénédiction de Dieu, guéris-le et je te donnerai tout ce que j'ai. Et il lui a montré un sac plein d'or qu'il avait apporté avec lui. Al Azraq lui a dit: à quoi peut servir ton or ici? Et il lui montrait le désert, sans une goutte d'eau, sans un fruit. Et il a pris l'or du vieil homme et il l'a jeté sur le sol, et l'or s'est transformé en scorpions et en serpents qui fuyaient au loin, et le vieil homme s'est mis à trembler de peur. Alors Al Azraq a dit au vieil homme: acceptes-tu d'être aveugle à la place de ton fils? Le vieil homme a répondu: je suis très vieux, à quoi me servent mes yeux? Fais que mon fils voie, et je serai content. Aussitôt le jeune homme a recouvré la vue et il était ébloui par la lumière du soleil. Mais quand il s'est aperçu que son père était aveugle, il a cessé d'être heureux. Rends la vue à mon père, a-t-il dit, car c'est moi que Dieu avait condamné. Alors Al Azraq leur a donné la vue à tous deux, parce qu'il savait que leur cœur était bon. Et il a continué sa route vers la mer, et il s'est arrêté pour vivre dans un endroit comme ici, près des dunes, au bord de la mer. »

Aamma se tait encore un peu. Lalla pense aux dunes, là où vivait Al Azraq, elle entend la bruit du vent et de la mer.

« Les pêcheurs lui donnaient à manger tous les jours, parce qu'ils savaient que l'Homme Bleu était un saint, et ils demandaient sa bénédiction. Certains venaient de très loin, des villes fortifiées du Sud, ils venaient pour entendre sa parole. Mais Al Azraq n'enseignait pas la Sunna avec les mots, et quand quelqu'un venait lui demander: enseigne-moi la Voie, il se contentait de réciter le chapelet pendant des heures, sans rien dire d'autre. Puis il disait au visiteur: va chercher du bois pour le feu, va chercher de l'eau, comme s'il était son serviteur. Il lui disait: évente-moi, et même il lui parlait durement, il le traitait de paresseux et de menteur, comme s'il était son esclave. »

Aamma parle lentement, dans la maison obscure, et Lalla croit entendre la voix de l'Homme Bleu.

« Il enseignait comme cela la Sunna, pas avec les mots de la parole, mais avec des gestes et des prières, pour obliger les visiteurs à s'humilier dans leur cœur. Mais quand c'étaient des gens simples qui venaient, ou des enfants, Al Azraq était très doux avec eux, il

leur disait des paroles très douces, il leur racontait des légendes merveilleuses, parce qu'il savait qu'eux n'avaient pas le cœur endurci et qu'ils étaient vraiment près de Dieu. C'est pour eux qu'il faisait parfois des miracles, pour les aider, parce qu'ils n'avaient pas d'autre recours.

»

Aamma hésite:

« Je t'ai raconté le miracle de la source d'eau qu'il a fait jaillir sous un rocher? »

« Oui, mais raconte-le encore une fois », dit Lalla.

C'est l'histoire qu'elle aime le mieux au monde. Chaque fois qu'elle l'entend, elle sent quelque chose d'étrange qui bouge au fond d'elle, comme si elle allait pleurer, comme un frisson de fièvre. Elle pense comment tout s'est passé, il y a très longtemps, aux portes du désert, dans un village de boue et de palmes, avec une grande place vide où vrombissent les guêpes, et l'eau de la fontaine qui brille au soleil, lisse comme un miroir où se reflètent les nuages et le ciel. Sur la place du village il n'y a personne, car le soleil brûle très fort, et tous les hommes sont à l'abri, dans la fraîcheur de leurs maisons. Sur l'eau de la fontaine immobile, ouverte comme un œil qui regarde le ciel, passe de temps en temps le lent frisson de l'air embrasé qui jette une poudre fine et blanche à la surface, comme une taie imperceptible qui fond aussitôt. L'eau est belle et profonde, bleu-vert, silencieuse, immobile dans le creux de la terre rouge où les pieds nus des femmes ont laissé des traces luisantes. Seules les guêpes vont et viennent au-dessus de l'eau, frôlent la surface, repartent vers les maisons où montent les fumées des braseros.

« C'était une femme qui allait chercher une cruche d'eau à la fontaine. Personne ne se souvient plus de son nom maintenant, parce que cela s'est passé il y a très longtemps. Mais c'était une très vieille femme, qui n'avait plus de forces, et quand elle est arrivée à la fontaine, elle pleurait et elle se lamentait parce qu'elle avait beaucoup de chemin à faire pour rapporter l'eau chez elle. Elle restait là, accroupie par terre, à pleurer et à gémir. Alors tout d'un coup, sans qu'elle l'ait entendu venir, Al Azraq était debout à côté d'elle... »

Lalla le voit distinctement maintenant. Il est grand et maigre, enveloppé de son manteau couleur de sable. Son visage est caché par son voile, mais ses yeux brillent d'une étrange lumière qui apaise et fortifie comme la flamme d'une lampe. Elle le reconnaît maintenant. C'est lui qui apparaît sur le plateau de pierre, là où commence le désert, et qui entoure Lalla de son regard, avec tant d'insistance et de force qu'elle en ressent un vertige. Il vient comme cela, silencieusement comme une ombre, il sait être là quand il le faut.

« La vieille femme continuait à pleurer, alors Al Azraq lui a demandé doucement pourquoi elle pleurait. »

Mais on ne peut avoir peur quand il arrive silencieusement, comme surgi du désert. Son regard est plein de bonté, sa voix est lente et calme, son visage même resplendit de lumière.

« La vieille femme lui a dit sa tristesse, sa solitude, parce que sa maison était très loin de l'eau et qu'elle n'avait pas la force de rentrer en portant la cruche... »

Sa voix et son regard sont une seule et même chose, comme s'il savait déjà ce qui doit venir, dans l'avenir, et qu'il connaissait le secret des destinées humaines.

« Ne pleure pas pour cela, a dit Al Azraq, je vais t'aider à retourner chez toi. Et il l'a guidée par le bras jusque chez elle, et quand ils sont arrivés devant sa maison, il lui a dit simplement: soulève cette pierre au bord du chemin, et tu ne manqueras plus jamais d'eau. Et la vieille femme a fait ce qu'il a dit, et sous la pierre, il y avait une source d'eau très claire qui a jailli, et l'eau s'est répandue alentour, jusqu'à former une fontaine plus belle et plus fraîche que nulle autre dans le pays. Alors la vieille femme a remercié Al Azraq, et plus tard, les gens sont venus de tous les environs pour voir la fontaine, et pour goûter de son eau, et tous louaient Al Azraq qui avait reçu un tel pouvoir de Dieu. »

Lalla pense à la fontaine jaillie de sous la pierre, elle pense à l'eau très claire et lisse qui brillait dans la lumière du soleil. Elle y pense longtemps, dans la pénombre, tandis qu'Aamma continue à pétrir la pâte du pain. Et l'ombre de l'Homme Bleu se retire, silencieusement, comme elle était venue, mais son regard plein de force reste suspendu au-dessus d'elle, le l'enveloppe comme un souffle.

Aamma se tait maintenant, elle ne dit plus rien du tout. Elle continue à frapper et à masser la pâte dans le grand plat de terre qui oscille. Peut-être qu'elle pense, elle aussi, à la belle fontaine d'eau profonde jaillie sous la pierre du chemin, comme la vraie parole d'Al Azraq, la vraie voie.